

cahiers

LEON TROTSKY



TROTSKY, LA LITTÉRATURE ET LES ECRIVAINS

- Marguerite Bonnet** □ Trotsky, la littérature et les écrivains
Dainis Karepovs □ Benjamin Péret et la Ligue communiste du Brésil
Richard Greeman □ Victor Serge et le roman révolutionnaire
Alan Wald □ James T. Farrell et le trotskysme
Enzo Traverso □ Walter Benjamin et Trotsky
Pierre Broué □ Victor Serge et Trotsky

Documents

47

Janvier 1992

Revue trimestrielle □ Institut Léon Trotsky

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Isabelle Longuet, secrétaire,
Paule Gautier, responsable des *Cahiers* et trésorière

Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex
Administration des *Cahiers* : Paule Gautier, 63 rue Thiers 38000 Grenoble

ABONNEMENT

Abonnement de soutien 250 F, 300 F, 350 F et plus

Etudiants :

demi tarif pour les - de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

France : 4 N^{OS} (1an) 100 F

Particuliers :

France : 4 N^{OS} (1an) 200 F

France : 8 N^{OS} (2ans) 400 F

Etranger : 4 N^{OS} (1an) 250 FF

Etranger : 8 N^{OS} (2ans) 500 FF

Institutions :

France : 4 N^{OS} (1an) 300 F

France : 8 N^{OS} (2 ans) 600 F

Etranger : 4 N^{OS} (1an) 350 FF

Etranger : 8 N^{OS} (2 ans) 650 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de
50 frs pour les abonnés (prix public de 70 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

Pour l'étranger les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs
français sur une banque française (ou correspondante) ou
par mandat postal international,
sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change) et
tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal
libellé à l'ordre de GAUTIER - CLT

à adresser à Gautier Paule CLT - 63 rue Thiers - 38000 Grenoble - France

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Paule Gautier

Publié avec le concours du Centre National des Lettres et de
l'Université des Sciences Sociales de Grenoble

cahiers

LEON TROTSKY

N°47

Janvier 1992

TROTSKY, LA LITTERATURE ET LES ECRIVAINS

Présentation 3

ARTICLES

Marguerite Bonnet – Trotsky, la littérature et les écrivains.... 5

Dainis Karepovs – Benjamin Péret et la Ligue communiste
du Brésil 11

Richard Greeman – Victor Serge et le roman révolutionnaire... 19

Alan Wald – James T. Farrell et le trotskysme 37

Enzo Traverso – Walter Benjamin et Trotsky 55

COMMENTAIRES

Pierre Broué – Victor Serge, l'opposition comme force d'idées 65

Gérard Roche – Deux colloques : Panaït Istrati et Victor Serge. 73

Alan Wald – La gauche littéraire de New-York 81

Serge Lambert – Cinéma et Histoire à Perpignan..... 93

DOCUMENTS

André Breton – Loin d'Orly	95
Benjamin Péret – Lettre à la ligue communiste du Brésil	97
A.Breton, M.Parijanine, B.Péret, H.Poulaille, V.Serge Réponses à l'enquête de la revue <i>Monde</i> sur la littérature prolétarienne.....	111
Léon Trotsky – Révolution et culture.....	113

NOTES DE LECTURE

G.V. – Jürgen Serke, <i>Portrait d'Hugo Sonnenschein</i>	117
G.V. – Albrecht Betz, <i>Exil et engagement. Les intellectuels allemands et la France</i>	119
G.V. – Benjamin Péret : <i>OEuvres politiques</i>	122

LES DÉPARTS

Sadik Premtaj (1915-1991).....	123
Roland Filiâtre (1900-1991).....	124
Pierre Rimbart (1909-1991).....	125

Photos de couverture :

Victor Serge, Benjamin Péret, Remedios Varo et André Breton
à la villa Air Bel, Marseille, 1939

Institut Léon Trotsky

Trotsky, la littérature, les écrivains

Ce numéro 47 des *Cahiers*, comme les deux précédents consacrés à la même question, aux Etats Unis (n°19) et en France (25), atteste, si cela n'était pas déjà amplement démontré, de la profonde fascination et des influences multiples exercées par Trotsky sur un grand nombre d'écrivains et d'intellectuels de nationalités très diverses au cours des années vingt et trente.

La communication de Marguerite Bonnet faite en août 1990 à Mexico, qui ouvre ce numéro, montre parfaitement comment l'accord exceptionnel entre Trotsky et Breton au Mexique, en juillet 1938, reposait sur une très "haute conception de l'art" inséparable du mouvement d'émancipation de l'homme.

C'est incontestablement l'ampleur des vues de Trotsky sur la création artistique et la littérature, bien que celles-ci mal connues, au moins en France, qui séduisent des écrivains et artistes dont la sensibilité, comme l'originalité créatrice diffèrent.

C'est autant le rôle du dirigeant de la révolution que le théoricien révolutionnaire qui ont fasciné ces écrivains tel Istrati qui voit en Trotsky "la réserve d'or de la révolution" et permet de comprendre son affinité élective avec Walter Benjamin. D'autres, comme Benjamin Péret et Victor Serge, s'engageront dans les rangs de l'Opposition de gauche ou, dans le cas du romancier américain James T. Farrell sur la voie difficile du compagnon de route.



Marguerite Bonnet

Trotsky, la littérature et les écrivains

Arrivant devant vous ce soir, Je voudrais en premier lieu vous prier de m'excuser si je ne peux m'exprimer dans votre langue - mais je me rassure quelque peu, d'un côté parce que j'ai la meilleure des traductrices, mon amie Veronica Volkov², d'un autre côté parce que je m'abrite sous le parapluie de Hegel qui affirmait qu'un texte - et même un texte de poésie - supporte très bien le passage dans une autre langue.

Je dois vous parler de Trotsky devant la littérature et les écrivains. Dans, un premier développement, je considérerai Trotsky écrivain. A la différence de la plupart des grands dirigeants politiques que leur tâche détourne des problèmes de l'art, Trotsky se montre à double titre un écrivain. Il l'est d'abord comme critique : il me suffira de rappeler que, lors de son exil sibérien au début du siècle, il gagnait sa vie et et celle des siens en recensant pour des revues les oeuvres ou telle oeuvre des grands écrivains russes, Gogol par exemple; que, durant les vastes discussions des années 20, il rejetait avec raison le concept de culture prolétarienne - la culture ayant besoin pour se former d'un long processus d'incubation que ne permettra pas la dictature du prolétariat, étape à ses yeux transitoire -, il formula ses avis sur les écrivains et les poètes d'alors, Biedny, Pilniak, Akhmatova, Maïakovsky, dont il dit parfois que c'est là où il se veut le plus révolutionnaire qu'il est le moins poète. Si nos appréciations d'aujourd'hui peuvent différer des siennes, il n'en est pas moins évident que la pensée de Trotsky sur ces problèmes n'a rien d'un système immobile et figé. C'est une pensée qui se nourrit de l'expérience, se modifie et s'enrichit avec elle. Le grand problème du pouvoir soviétique devant l'art dans ces années 20 est celui de la liberté de l'art dans le régime issu de la révolution. Et sur ce point la pensée de Trotsky a comporté des oscillations : aussi faut-il en souligner les constantes avant d'en marquer les variables. Trotsky, d'emblée, est persuadé que le travail créateur de l'artiste doit être libre en son principe, qu'il est à la fois né-

1. Communication au colloque de México, 23 août 1990.

2. Veronica Volkov, écrivain et poète, est l'arrière-petite fille de Trotsky, fille de Siéva.

faute et vain de vouloir domestiquer l'art et lui donner des directives et des consignes. D'où, très tôt, dans ces années, des formules éclatantes et vigoureuses comme celle-ci :

« L'art n'est pas un domaine où le Parti est appelé à commander. » et ailleurs,

« On ne peut aborder l'art comme on le fait de la politique : il faut une liberté totale d'autodétermination dans le domaine de l'art. »

Pendant, dans cette même période, on trouve sous sa plume des propositions qui entrent en contradiction avec ces premières affirmations. Trotsky ne se résout pas encore à réclamer pour l'art toute liberté. Cette liberté demeure soumise à ce qu'il appelle un critère catégorique : « Pour ou contre la révolution » et il se déclare opposé, même en art, au principe libéral du laisser-faire, laisser-passer. En même temps, il souligne la nécessité de définir les limites de l'intervention du parti, sans exclure totalement l'idée que cette intervention puisse être nécessaire. Le Parti, nous dit-il, rejette en art « les tendances vénéneuses et désagrégatrices ». On voit l'énorme danger de pareille assertion : comment reconnaître les « tendances vénéneuses et désagrégatrices » ? L'oeuvre d'un Kafka, si puissamment prémonitoire dans son pessimisme sombre, entre-t-elle dans cette catégorie ? Pour ma part, je crois que ce refus d'accorder à l'art sa pleine et entière liberté est essentiellement circonstanciel, commandé par la situation de guerre sur tous les fronts, idéologique tout autant que politique et militaire, où se trouve le nouveau pouvoir soviétique.

Mais des dangers de cette position - finalement théologique - d'un côté tout le bien, de l'autre tout le mal - Trotsky prendra vite conscience à travers les vicissitudes de l'expérience. Il ne cessera dès lors de lutter contre le dirigisme du parti dans le domaine de l'art et si sa vision sur ce point s'est modifiée, c'est dans le sens d'un élargissement et d'un affermissement. « On peut, écrivait-il, penser en révolutionnaire et sentir en philistin. » Pour faire reculer en nous-même le philistin, pas d'autre moyen que les confrontations les plus ouvertes, rendues possibles par la liberté intellectuelle la plus totale.

De ce choix de la liberté, témoignent pour Trotsky les textes sur l'art des années 1930-1938. On y saisit un des aboutissements de sa réflexion sans qu'il renonce en rien à ses propres méthodes d'analyse. Ainsi, écrivant en 1931 à Prinkipo sur *Les Conquérants* d'André Malraux, il distingue admirablement entre ce qui fait de ce roman un ouvrage exceptionnel : « un style dense et beau, l'oeil précis d'un artiste, l'observation originale et hardie » et les enseignements politiques erronés du livre qui témoignent à son insu contre l'auteur : le révolutionnaire en Malraux n'est pas à la hauteur du romancier. Quant à Céline, Trotsky écrivant sur lui quelques mois après la publication du *Voyage au bout de la nuit*, en mai 1933, alors qu'il se situe aux antipodes du désagrégeant pessimisme célinien et qu'il réclame contre lui au nom de la révolte et de l'espoir dont elle est porteuse, il n'en admire pas moins sa puissance évocatrice et ce qu'il appelle « la musique du livre avec ses significatives dissonances ». Quel critique professionnel eût mieux dit ? C'est dans ce texte que Trotsky écrit cette

phrase prémonitoire : « Ou l'artiste s'habitue aux ténèbres, ou il verra l'aurore. » On ne sait que trop de quelle manière Céline s'habitua aux ténèbres, plongeant avec délices et délire dans la boue sanglante du fascisme.

Ainsi, Trotsky juge ces oeuvres selon sa méthode générale d'analyse bien sûr, mais sans aucune étroitesse, sans rejet absolu fondé sur leur position politique, en rendant un bel hommage à leurs qualités littéraires avec une acuité presque prophétique.

Ces quelques aperçus sont trop brefs et on ne peut que souhaiter qu'un spécialiste de russe étudie un jour en Trotsky le critique littéraire pénétrant et plus encore, le puissant écrivain. Car le goût profond de Trotsky pour l'écriture et ses dons naturels font aussi de lui un très grand créateur. Sous cet angle, tous ses livres - livres d'analyse politique, de polémique - ne lui ont pas toujours permis de donner sa pleine mesure. Mais il en est trois au moins qui, sur le plan de l'écriture, me paraissent des chefs-d'oeuvre, *l'Histoire de la Révolution russe, Ma Vie, La Jeunesse de Lénine*, (ouvrage auquel la mort l'empêcha de donner une suite). Ces trois livres me paraissent se situer très haut, tant par l'ampleur du souffle qui les anime, par leur construction générale, à la fois limpide et complexe, que par l'extrême vie et la richesse du détail, la force et la justesse des images, le bonheur constant des formules. A ce propos, une anecdote, mais une anecdote de poids. Lorsque *Ma Vie*, publiée en français en 1932 aux éditions Rieder, fut rééditée par Gallimard vers 1955, François Mauriac, illustre romancier et académicien, qu'on ne peut soupçonner de sympathie à priori à l'égard de Trotsky, s'étonna que ce livre *Ma Vie*, fut parvenu si tard à son attention. Il déborde d'admiration, d'enthousiasme et, dans un article de première page du *Figaro littéraire*, il souligne avec insistance le relief vivant du texte, en particulier du récit de l'enfance au village, pages par lesquelles Trotsky - estime Mauriac - s'élève au niveau des plus grands représentants de la littérature russe, à celui d'un Tolstoï.

Je ne peux ici que signaler cette dimension de Trotsky, qu'il convient de ne pas oublier dans toute tentative pour essayer de faire comprendre qui était, pleinement, cette figure exceptionnelle. S'il n'avait pas donné toutes ses forces et sa vie même à l'action révolutionnaire pour la transformation positive du monde, il eût été, n'en doutons pas, un des grands de la littérature russe et mondiale.

J'en viens maintenant au dernier point de mon exposé : la rencontre de Trotsky et du poète français André Breton et ce qui en est résulté. Evénement exceptionnel et, peut-être, unique, que la conjonction de deux personnalités « de grand format » l'une, Trotsky, qui a marqué et marquera encore l'histoire; l'autre, Breton, qui, tout en nous offrant tant de pages éblouissantes et denses sur les rapports de la subjectivité et de l'objectivité, la connaissance des couches les plus profondes du mental, la liberté « couleur d'homme » comme il l'a écrit, le rôle souverain du désir et de l'amour dans la vie la plus quotidienne - a su changer la sensibilité de son temps, l'ouvrir à de nouveaux frémissements. En s'interrogeant sur la nature de l'acte poétique qu'il fonde sur le refus de ce qui est, et sur sa fonction, qui est d'aider le possible à advenir, il a passionnément

voulu que la cause de la poésie et celle de la Révolution, sans confondre leurs moyens, deviennent indissociables; bien connue est sa formule de 1933, « Changer la vie, a dit Rimbaud. Transformer le monde, a dit Marx.. Ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un.»

Je n'ai pas le temps ici de retracer la courbe du mouvement qui depuis longtemps porte Breton vers Trotsky, et me contenterai de vous renvoyer à l'excellent article de Gérard Roche, « La rencontre de l'aigle et du lion », publié dans le numéro 25 des *Cahiers Léon Trotsky* en mai 1986. C'est, en tout cas, la lecture du petit livre de Trotsky sur Lénine, recueil d'articles paru après la mort de Lénine en 1924 en russe et en 1925 en français qui arrache Breton à la nébuleuse d'idées politiques qui était alors la sienne, ou l'anarchie coexistait avec l'exaltation de la Révolution française et de la Commune de Paris. C'est ce livre qui lui fait prendre conscience de la véritable dimension de la Révolution russe et l'oriente, avec tout son groupe, vers une action politique qu'il essaie d'abord de mener aux côtés du Parti communiste français. Je passerai sur les déboires qu'il rencontre dans un parti où l'on n'accepte les intellectuels qu'à condition qu'ils se nient en tant qu'intellectuels. Il en va de même, à plus forte raison, avec les artistes, Mais Breton s'est montré intraitable sur un point : il veut bien défendre les mots d'ordre du parti, participer à ses campagnes, mais qu'on n'attende pas de lui un renoncement aux recherches proprement surréalistes. Après bien des heurts, la rupture définitive survient en 1935, par un texte vigoureux où Breton signifie sa totale défiance et au parti et à Staline. Pendant toutes ces années, il n'a jamais perdu de vue la figure de Trotsky. Avec lui, il a récusé la théorie de ce monstre stérilisant qu'est la doctrine du « réalisme socialiste »; avec lui, il a refusé la doctrine absurde et dangereuse du «socialisme dans un seul pays » Aussi ne manque-t-il pas de manifester son admiration et son soutien à Trotsky, que ce soit dans le *Second manifeste du surréalisme* en 1929, dans le tract *La planète sans visa* en 1934, quand le gouvernement français expulse Trotsky qui ne trouve pas alors de terre d'asile. Enfin, Breton est un des premiers et des rares intellectuels à dénoncer publiquement avec la plus grande vigueur les procès de Moscou de 1936 et 1937.

Envoyé à Mexico pour une série de conférences sur l'art moderne, - il y demeurera d'avril au début d'août 1938, se heurtant à de grandes difficultés pour donner ses conférences, notamment à l'Université, en raison, pour une large part, de cabales staliniennes - il est profondément ému, ému aux larmes, et heureux de rencontrer Trotsky chez qui tout l'impressionne : l'admirable machine intellectuelle, la simplicité, l'affabilité, l'humour, le beau regard clair et intense: « Un tel regard et la lumière qui s'y lève, écrira-t-il bien plus tard, rien ne parviendra à l'éteindre, pas plus que Thermidor n'a pu altérer les traits de Saint-Just.» D'après Jean van Heijenoort, ils se rencontreront au moins une douzaine de fois, feront en semble excursions et voyages (Patzcuaro, Guadalajara) et élaboreront ensemble le manifeste *Pour un art révolutionnaire indépendant* » connu sous le nom de « Manifeste de Mexico ». A la demande de Trotsky, Breton en fournit une première version ,puis le texte va et vient de l'un à

l'autre, Trotsky écrivant en russe certains passages que Van traduit à mesure; ainsi le texte s'enrichit-il dans cette collaboration de tous les instants. La version définitive parut en espagnol, français, anglais, signée pour des raisons d'opportunité politique de Breton et de Diego Rivera, bien que le *Manifeste* soit, entièrement le fruit de la collaboration de Breton et de Trotsky. Ce manifeste devait servir de base à la fondation en divers pays d'une Fédération de l'art révolutionnaire indépendant (1a FIA.I) destinée à lutter contre l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR.) de pure obédience stalinienne, qui régentait à l'époque toute la vie intellectuelle. La FIARI. avait son bulletin, *Clé* en français, *Clave* en espagnol. *Clé* eut deux numéros mais la guerre mondiale, qui survint un an après le retour de Breton en France, décida du destin de cette tentative de regroupement.

Cet échec de la FIARI n'enlève rien à la portée du manifeste *Pour un art révolutionnaire indépendant*, qui demeure le document le plus riche, le plus profond qui ait été écrit sur le rapport de l'art et de la Révolution. Il exprime un accord total de Breton et de Trotsky dans le domaine artistique : face à la volonté stalinienne de régenter l'art, comme toutes les autres activités humaines, ils maintiennent l'exigence de la totale liberté de l'artiste, condition indispensable à toute véritable création. Car, la nature même de l'art demande cette liberté. Plus que la réflexion consciente, la création relève au départ de processus inconscients ou subconscients. « Toute licence en art, sauf contre la Révolution » avait écrit Breton dans son premier projet. Au témoignage de Van, ce fut Trotsky qui demanda le retrait du dernier membre de la phrase et revendiqua pour la création intellectuelle « un régime anarchiste » de liberté individuelle, un de ses thèmes favoris de l'époque, nous disait Van. Pour Breton comme pour Trotsky, la création artistique ne saurait être asservie à une fin qui lui serait étrangère; l'obéissance aux ordres, dans le choix des sujets comme dans celui des moyens d'expression n'entraîne que médiocrité et platitude. On ne saurait régenter du dehors le laboratoire intérieur et secret où l'oeuvre d'art obscurément prend naissance. Une oeuvre sera révolutionnaire si la nécessité du changement social est inscrite dans son contenu latent et dans les formes qui lui correspondent, si, selon la belle formule de Trotsky, la révolution constitue son « axe invisible », aussi invisible et essentiel que celui autour duquel tourne la terre. Ce n'est donc pas parce qu'elle parle de révolution qu'une oeuvre est révolutionnaire, mais parce que, pour être digne du nom d'oeuvre, elle porte en elle-même une contestation du réel tel qu'il nous est donné ; par la-même, elle est libératrice :

«Le besoin d'émancipation de l'esprit, lit-on dans le *Manifeste*, n'a qu'à suivre son cours naturel pour être amené à se fondre et à se retremper dans cette nécessité primordiale, le besoin d'émancipation de l'homme.»

Cette conviction part chez l'un et chez l'autre, d'une idée très haute de l'art. Si, étant une des composantes de la vie sociale, l'art n'échappe pas à ses déterminations générales, il est loin d'en être purement et simplement le reflet, selon la néfaste théorie stalinienne qui a enfanté la régression du réalisme socia-

liste. La sphère de l'art, comme celle de la science, est dans une large mesure autonome. L'art véritable, pour Trotsky comme pour Breton, n'est pas la manifestation d'une subjectivité repliée sur elle-même, il n'est pas davantage la description formelle et minutieuse du monde extérieur ou un ornement destiné à agrémenter les loisirs d'autrui. Il est une quête spirituelle, assez profondément subjective pour rejoindre le fonds commun à tous les hommes, s'ouvrir largement sur le monde extérieur, entrer en résonance avec le processus historique. Cette quête spirituelle vise, comme l'activité du révolutionnaire, à la transformation du réel. Tout grand art est une protestation contre le monde tel qu'il est, tout grand art aspire à un bouleversement et à une reconstruction radicale du monde. Les moyens de l'artiste ne sont pas ceux du militant ; c'est dans le domaine de l'imaginaire qu'il oeuvre avant tout mais l'imagination est une force réelle, dont Trotsky ne sous-estime pas la puissance.

« Le don de préfiguration qui est l'apanage de l'artiste », lit-on dans le *Manifeste*, fait de l'art « un moyen d'émancipation puissante » Trotsky me me paraît rejoindre ici une idée chère à Breton, quand ce dernier affirme : « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel. »

Ainsi le révolutionnaire et l'artiste ne sont pas étrangers l'un à l'autre; ils apparaissent bien plutôt comme des alliés substantiels, luttant sur des terrains différents pour la même liberté humaine et la même plénitude de l'existence future.

Pour conclure, Je voudrais me poser et vous poser une question : quelle est, aujourd'hui, la portée du *Manifeste* ? Dans une Europe occidentale où, en art, tout est permis, ou rien ne scandalise plus, où la société bourgeoise ne présente à l'artiste qu'un ventre mou capable de tout digérer, où le n'importe quoi peut se faire passer pour de l'art - peut-être est-il en train de se produire dans ces sociétés la fin de l'art annoncée par Hegel dans son *Esthétique* ? Il est certain, que, dans ces sociétés, la revendication de l'indépendance de l'art a cessé d'être mobilisatrice comme elle pouvait l'être en 1938, même si les idées du *Manifeste* sur la nature et la fonction de la création artistique gardent leur pleine valeur. Mais l'Europe occidentale n'est qu'un petit cap du continent Asie, et si nous regardons vers celui-ci, de la Chine au Vietnam, aux pays arabes et bien d'autres, nous voyons que l'indépendance de l'art y est inexistante ou menacée. Menacée de mort même : qu'on se souvienne des foules hurlantes réclamant l'exécution de Rushdie, de Londres au Pakistan et ailleurs. Il en va de même en nombre de régions du globe, qu'il serait, hélas, trop long d'énumérer. Les écrivains d'Afrique du Sud ont souvent été contraints à l'exil pour accomplir leur oeuvre et chez eux courent souvent de grands périls. Aussi, bien que nombre de conditions aient changé depuis 1938, lutter dans ces pays pour le droit à l'indépendance de l'art, c'est lutter pour la révolution; le *Manifeste* de Mexico y demeure une plate-forme de haute tenue, toujours valable, y conserve sa vive et brûlante actualité.

Mexico, 23 août 1990

Dainis Karepovs

Benjamin Péret et la Ligue communiste du Brésil.¹

Nous sommes le 21 janvier 1931 au Siège de l'Association des employés de commerce de Sao Paulo : neuf militants sont réunis pour fonder la Ligue communiste du Brésil, section brésilienne de l'Opposition de gauche internationale. Parmi eux, sous le pseudonyme de Mauricio, se trouve Benjamin Péret.² A cette réunion, sont adoptés comme les leurs, les statuts de la Ligue communiste française et il est décidé que le siège de la commission exécutive (C.E.) se situera à Sao Paulo. On procède également à l'élection de la direction de la nouvelle organisation et on élabore le premier manifeste de la ligue. Ce Manifeste affirme entre autres, que la "révolution d'octobre 1930" a préservé "l'unité nationale bourgeoise" au prix d'une "plus grande oppression des travailleurs." Cette unité, dans un pays "où le développement des forces productives dans les différents Etats, s'effectue inégalement", avait accéléré le processus de désagrégation par l'invasion du capital international"³, aggravant ainsi la dépendance du Brésil vis-à-vis de l'impérialisme. Le manifeste lançait le mot d'ordre d'Assemblée constituante dont l'objectif était :

1. Cet article qui s'appuie sur une documentation rassemblée pendant l'année 1987, doit être considéré comme un complément à l'étude faite en collaboration avec Fulvio Abramo: "Artiste et révolutionnaire : Benjamin Péret au Brésil", dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n°25, mars 1986. Malheureusement, nous n'avons pu disposer d'un document important : les actes du procès d'expulsion de Benjamin Péret du Brésil en 1931. Ce document du procès qui portait le numéro 117, fut réquisitionné en avril 1956, pour la révision de l'expulsion lors de la deuxième arrestation de Péret par la présidence de la République. A ce jour, celui-ci n'a pas été replacé à sa place originelle dans les Archives Nationales.

2. Les sept présents étaient: Aristides Lobo, Joao da Costa Pimenta, Livio Xavier, Joao Mateus et Plinio Mello qui feront partie de la commission exécutive, Benjamin Péret, Mario Pedrosa, Manuel Medeiros et Victor de Acevedo.

3. "Aux travailleurs du Brésil", Commission exécutive de la Ligue communiste (Opposition) dans Fulvio Abramo et Dainis Karepovs: *A Contre courant de l'histoire*, Sao Paulo, Brasiliense, 1987, p.57.

“d’approfondir le mouvement commencé en octobre 1930 et donner un programme politique aux masses dont l’intérêt pour la politique commençait alors à se manifester clairement. Le Parti communiste, cependant, a boycotté ce mot d’ordre et il en est résulté le reflux de ces masses, retombées dans l’apathie habituelle, accompagnée de la consolidation des positions du nouveau gouvernement”⁴

A cette assemblée du 21 janvier, au cours de laquelle s’est constituée la Ligue communiste du Brésil, Benjamin Péret est élu membre de la commission d’agitation et de propagande, dirigée par Livio Xavier, ce dernier étant chargé de l’Agit-Prop auprès de la Commission exécutive. Dès le début, cette commission a du mal à fonctionner et rencontre plusieurs problèmes : d’ordre personnel tout d’abord (déficience physique de Livio Xavier, atteint d’hémiplégie à la suite d’une attaque de grippe espagnole quelques années auparavant), difficultés inhérentes à la qualité d’étranger de Benjamin Péret, difficultés, enfin, liées à l’incompatibilité d’horaires des uns et des autres, qui empêchait tout simplement la tenue de certaines réunions. Ces problèmes paralysent le travail de la commission et entravent la diffusion du premier numéro du *Bulletin de l’Opposition* (organe de la Ligue, destiné à la publication de documents inédits présentant l’intérêt pour les travailleurs). Cette diffusion a dû être faite par des militants n’appartenant pas à cette commission. Une partie de la responsabilité en revient à Benjamin Péret lui même qui s’est absenté au début de février, probablement pour un voyage assez long, sans en informer la Ligue, ce qui a été sanctionné par un blâme voté au cours d’une réunion le 15 février.1931.

Au cours de cette période, l’activité militante de Benjamin Péret est limitée. D’une part, comme nous l’avons précisé plus haut, le fait d’être étranger à un moment de l’histoire du Brésil caractérisé par une répression systématique à l’encontre des militants ouvriers et étrangers, l’empêchait de s’exposer inutilement. D’autre part, en raison de ses relations avec les milieux intellectuels et du prestige dont il y jouissait, son activité s’exerce de manière privilégiée dans le domaine culturel. Plusieurs propositions faites par Benjamin Péret au cours de différentes réunions l’attestent. C’est peu après le mouvement militaire d’octobre 1930 qu’apparaissent au Brésil les premiers films politiques, en particulier ceux de l’école soviétique. Il était naturel que Benjamin Péret, l’ancien critique de cinéma à *l’Humanité*, manifeste son intérêt pour un sujet qu’il connaît bien. Ainsi, à la réunion du 1er février de la commission d’agitation, c’est lui qui propose la création d’une “coopérative cinématographique pour la projection de films révolutionnaires”. Toutefois cette proposition ne se concrétisera pas.

Au cours de la même réunion, Benjamin Péret expose l’idée de publier un feuillet “en langage populaire” sur le récent mouvement militaire d’octobre 1930 qui présenterait le point de vue de la Ligue communiste du Brésil. La

4. Exposé présenté par la Commission exécutive à la première conférence nationale de la Ligue communiste, Sao Paulo, mimeo, mai 1933, p.1-2.

suggestion du camarade Mauricio est approuvée à l'unanimité. Nous soulignons le fait qu'une telle entreprise, c'est à dire l'analyse politique d'un épisode important de la lutte des classes au Brésil, ait été laissée à l'initiative de Péret est extrêmement révélateur du respect dont il était entouré au sein de la Ligue. Si cela n'avait pas été le cas, il est certain que d'autres membres de même valeur intellectuelle n'auraient pas manqué de se manifester (dans les réunions de la direction de la Ligue, on s'exprimait parfois avec une franchise excessive). En fin de compte, la publication de ce feuillet ne fut jamais réalisée.

Benjamin Péret adhère également à l' "Association des Amis de l'URSS" peu après la constitution de celle-ci, le 7 mars 1931. Elle a pour objectifs d'intensifier les relations intellectuelles du Brésil avec l'URSS, de propager par le livre, la presse ou oralement, l'idée de la reconnaissance par le Brésil de l'URSS pour la reprise des relations diplomatiques et commerciales entre les deux pays. Elle vise à promouvoir les échanges littéraires, artistiques et scientifiques et combattre par tous les moyens le sentiment d'hostilité contre l'URSS.⁵ Celui qui s'est le plus investi dans la fondation de l'Association, fut Aristides Lobo, dont les efforts furent immenses. Parmi la liste des adhérents, divulguée le 31 mars, on trouve des membres de l'Opposition de gauche du Parti communiste du Brésil, des sympathisants de l'une et de l'autre organisation, ainsi que des militants indépendants.

En avril 1931, avec son départ pour Rio de Janeiro, Benjamin Péret accède à des responsabilités plus importantes. Après les événements d'octobre 1930, le groupe d'Opposition de Rio avait été désorganisé à la suite du départ de son dirigeant pour Sao Paulo. A la fondation de la ligue, Mario Pedrosa avait été chargé de construire une section de l'Opposition à Rio de Janeiro. Cependant, la réalisation de cette tâche avait progressé à un rythme plus lent que prévu. Le 1er mars la C.E. discute la venue de Pedrosa à Sao Paulo : l'autorisation lui est donnée à la condition toutefois qu'il retourne à Rio pour poursuivre son effort d'organisation. Finalement, cet objectif est atteint le 24 avril avec la constitution du premier noyau de la ligue dans la capitale, groupant 7 militants en plus de Péret.⁶

Peu de temps après, Péret (qui signait sa correspondance d'alors Mauricio, mais aussi 6 ou 7, car les militants de Rio adoptaient des chiffres au lieu de leur pseudonyme) assume les fonctions de secrétaire du comité de région.⁷ Ayant des

5. Statuts de l'Association des Amis de l'URSS, Sao Paulo, AER, 1931, p. 3.

6. Il s'agit des avocats Octavio du Pin Galvao et Wenceslav Escobar de Azembuya, du graphiste José Caldera Leal, du coordonnier José Salvador et des professeurs Rodolfo Coutinho et E.A., que nous n'avons pu identifier.

7. La date dans le formulaire d'adhésion de Péret à la Ligue communiste, reproduit par Courtot dans son *Introduction à la lecture de Benjamin Péret*, Le Terrain vague, p.20-21, indique seulement la date de fondation de la section de Rio de Janeiro. L'adhésion de Péret, comme nous l'avons vu, est bien antérieure.

responsabilités politiques plus élevées, l'activité militante de Péret est néanmoins beaucoup plus dirigée vers des tâches intérieures à l'organisation que vers une intervention publique pour ne pas s'exposer aux coups de la répression.

Sa première décision de dirigeant est de structurer organiquement la région. Le 12 mai il écrit :

“ J'ai eu un tas de choses à faire ici avec le 1er mai et les choses sont encore ici en désordre. Il est impossible d'obtenir que les gens arrivent à l'heure marquée, par exemple. Tu t'imagines ce qu'il en est quand il s'agit d'une chose plus sérieuse... la discussion que vous avez demandé d'instituer va commencer seulement demain. Il faudra sans doute plusieurs séances, si bien que nous ne pourrions envoyer le résultat avant une dizaine de jours au plus tôt.”⁸

Dans cette tentative d'inverser le cours des choses, plusieurs propositions sont soumises à la discussion. Pour former les militants, il est décidé d'organiser des cours; l'un des premiers traitant du syndicalisme, est donné par l'avocat Wenceslao Escobar de Azambuja au mois de juin. On discute également de la création d'un organe de presse régional : *Le Bolcheviste*, pour suivre les “événements de l'actualité prolétarienne: grèves, manifestations etc..” et destiné avec l'accord de Péret à couvrir un champ plus vaste que *A Luta de classes*, l'organe officiel de la ligue. Dans une lettre, Péret précise que “les frais de ce journal (...) les dépenses qu'il occasionnera ne causeront aucun préjudice à la *Luta*, car nous trouverons des ressources pour ce journal là où nous ne pourrions pas en trouver pour la *Luta*.”⁹ Bien qu'énergiquement défendu par Péret, ce projet fut repoussé catégoriquement par la direction de la Ligue. Celle-ci a mis en avant les difficultés financières et a insisté pour que l'activité journalistique de l'organisation continue de se faire au travers de *A luta de classes*.¹⁰

Cette activité de réorganisation, impulsée par Péret, rencontre cependant des difficultés en raison des liaisons précaires entre Rio et la C.E. située à Sao Paulo. La correspondance de Mauricio en fait état : “La responsabilité de cet imbroglio ne nous revient pas, mais à vous qui ne communiquez à peu près rien de ce qui se passe là. Il nous faut littéralement deviner.”¹¹ Dans une autre lettre il ne cache pas son irritation : “Nous voici encore ici, en relations interrompues avec vous (...) Il n'y a plus aucune liaison, plus rien...”¹²

L'épisode de l'imprimerie Grafica Editoria UNITAS est un exemple typique de ces difficultés de communication. Cette imprimerie appartenait à un sympa-

8. Lettre signée 7, Rio de Janeiro, le 12 mai 1931, destinataire non-identifié.

9. Lettre de Mauricio à Antonio, Rio de Janeiro, le 9 juin 1931.

10. Lettre de la ligue communiste à “chers camarades”, Sao Paulo, 16 juin 1932.

11. Lettre de 6 à Livio, Rio de Janeiro, 10 août 1931.

12. Lettre de Benjamin Péret à Livio, Rio de Janeiro, 7 septembre 1931, reproduite dans Benjamin Péret, *Textes politiques, OEuvres*, tome 5, José Corti, 1989, p.27.

thisant de la ligue Salvatore Cosi Pintaude. C'est UNITAS qui, à quelques exceptions près, a publié les oeuvres de Trotsky au Brésil pendant les années trente. C'est aussi par son intermédiaire que le projet de publications marxistes, inspiré par la Ligue se réalisa. Cependant, avant que la décision ne soit définitivement prise par la direction de la Ligue, l'édition de livres et de feuillets était réalisée grâce à l'obtention de fonds des sympathisants. Ainsi, par l'intermédiaire de Luis Carlos Prestes, qui n'avait pas encore adhéré au PCB, il a été possible d'éditer sept ouvrages en plus du *Manifeste communiste* publié comme supplément de *A Luta de classes* cela jusqu'à la publication par UNITAS de *Sur la route de l'insurrection*, un recueil de textes de Lénine, écrits entre septembre et novembre 1917, dans une traduction de Aristides Lobo.¹³ UNITAS et la Ligue se mirent d'accord sur un programme de publications, auquel travaillèrent principalement Aristides Lobo, Livio Xavier, Mario Pedrosa et Victor de Azevedo. En outre, la diffusion des oeuvres devait s'appuyer sur l'organisation de la Ligue.

Mais rien de tout cela ne fut communiqué à Rio. Dans l'ignorance, le groupe de Rio de Janeiro dut deviner les rapports existants entre la ligue et UNITAS. Confronté à cette situation Péret se plaint du travail faisant inutilement double emploi, de la difficile recherche d'éditeurs et de la traduction des textes. Pour remédier à cette situation, le groupe de Rio dépêche à Sao Paulo son représentant en la personne de Wenceslao Escobar de Azembuya.¹⁴

Malgré toutes ces difficultés, la section de Rio de Janeiro s'est constamment développée pendant la période où Benjamin Péret en fut le responsable: en août, elle enregistre l'adhésion des graphistes Cassio Marella JR et Antonio Romero, et en octobre, celles des journalistes Carlos Leite et Antonio Mendonça ainsi que celle du graphiste Hylcar Leite.

Les lettres de Benjamin Péret sont très révélatrices des problèmes quotidiens auxquels se heurtent la section de Rio de Janeiro. Elles témoignent aussi de la violence de la repression exercée par le gouvernement à l'encontre du mouvement ouvrier dont, finalement, avec son expulsion à la fin de 1931, Péret lui-même sera une victime. Un rapport de la CE de la Ligue communiste du Brésil, datant de 1933, donne un aperçu de la situation politique de cette période :

“A cause de la politique stérile et sectaire du PCB, les masses, un moment réveillées, ont de nouveau reflué et c'est à ce moment que la réaction de la bourgeoisie de Sao Paulo contre le gouvernement dictatorial a commencé. La conséquence de cette action et de l'absence lamentable du Parti communiste fut la répression qui s'est abattue sur le mouvement ouvrier, atteignant son point culminant avec l'expulsion vers l'étranger de nombreux militants d'ici (S. P.) et de Rio (...) L'activité de la ligue

13. Procès verbal de la réunion de la commission exécutive de la Ligue communiste, 1er janvier 1931.

s'en est trouvée presque arrêtée, celle-ci se limitant à lancer quelques manifestes contre la réaction, et à maintenir la liaison entre les membres rescapés (...) La volonté de voir notre organisation progresser, nous a conduit à trop privilégier le recrutement. La conséquence fut que la majorité de ces nouveaux adhérents, sans une parfaite conscience du rôle de notre fraction, n'a pu se maintenir dans notre organisation, soit par manque total de sens organisationnel, soit par incompréhension ou absence d'éducation politique, nécessaire pour un militant de l'Opposition de gauche (...). Ainsi, après une activité d'agitation que la ligue a connu à ses débuts a succédé une activité d'organisation de la fin de 1931 à mi-1932, c'est à dire jusqu'au mouvement constitutionnaliste de Sao Paulo. Ce fut une réaction naturelle à l'exagération où nous avons été entraînés au début, une action exclusivement orientée vers l'agitation, sans que nous puissions disposer d'une base organisationnelle sérieuse, ce qui était à l'évidence au-dessus de nos forces. La preuve en fut la facilité avec laquelle la répression s'est abattue sur nous et la crise profonde que nous avons eu à surmonter avant de nous adapter à l'illégalité complète (...). Notre constitution en ligue communiste fut dictée par la pression des grands événements politiques de l'époque et par notre impatience de militants oppositionnels, plus que par l'analyse objective de nos forces et de notre influence réelle sur le mouvement ouvrier révolutionnaire. Il eut été plus juste de continuer en tant que groupe propagandiste, en assurant la publication du journal, jusqu'à l'établissement d'une base solide, pour nous transformer alors en Ligue.¹⁵

Grâce à la correspondance de Péret, nous pouvons également suivre l'élaboration de son ouvrage: *L'Amiral Nègre* qui devait constituer le prétexte à son expulsion du Brésil.

Impressionné par la révolte des marins de 1910, conduite par le noir Joao Candido, et par les châtiments corporels subis par ces derniers, Péret décide d'écrire un ouvrage consacré à cet événement avec, en toile de fond, la lutte des classes de cette époque, établissant un parallèle avec la révolte du *cuirassier Potemkine* dans la Russie de 1905. Ce n'est pas un hasard si Péret, au même moment, préface l'ouvrage de Slang sur la rébellion du Potemkine, publié grâce aux efforts de la Ligue communiste dans une traduction d'Aristides Lobo. Se servant de ses relations avec les milieux intellectuels, Péret parvient à accéder aux archives des Forces armées pour y effectuer des recherches.¹⁶ Au début de septembre, il envoie le manuscrit terminé à Sao Paulo pour qu'il soit publié. Malheureusement, jusqu'à ce jour, nous n'avons pu retrouver ce manuscrit à l'exception de quatre pages, saisies par la police en 1937 et annexées au procès du Tribunal de la Sécurité Nationale, engagé contre Mario Pedrosa et d'autres militants.

De retour en France, Péret écrit à Naville et se met à la disposition de la Ligue communiste française. Naville lui demande de rédiger un rapport sur la si-

14. Lettre de 6 à Livio, Rio de Janeiro, 8 août 1931.

15. Commission exécutive de la ligue communiste, *Exposé...*

16. Lettre de Mauricio à Antonio, Rio de Janeiro, 9 juin 1931.

tuation politique au Brésil ce dont il s'acquitte aussitôt. Peu de temps après, Péret est convoqué par la Commission exécutive qui lui signifie l'incompatibilité entre son adhésion à la Ligue et son appartenance au groupe surréaliste. Si Péret veut continuer à militer dans les rangs de l'Opposition de gauche, il devra dénoncer le surréalisme dans *La Vérité*.

Dans une lettre ouverte, datée du 19 mars 1932, adressée aux deux organisations française et brésilienne et au Secrétariat international de l'Opposition de gauche, Péret proteste contre une telle décision et laisse éclater son indignation devant ce qu'il considère être une manifestation de sectarisme de type stalinien.¹⁷ Il accuse Naville d'être un calomniateur et un intrigant. Il expose la démarche et les buts du surréalisme qui, selon lui, n'implique aucune incompatibilité avec son militantisme à la Ligue et se refuse à accepter un quelconque diktat de la part de la CE de la Ligue.

Dans le même temps, il envoie à son ami Livio Xavier, une lettre d'un ton plus personnel dans laquelle il affirme être "révolté" par la situation intérieure de la Ligue. Il s'en prend en premier lieu à Naville, qui, selon lui, est responsable de la situation et a transmis de fausses informations au Brésil. Péret se défend et nie avoir signé des déclarations ou manifestes contre Trotsky. "Tout ceci est un mensonge", écrit-il et celui qui pourrait en dire beaucoup sur Naville est le médecin brésilien Manuel Karacik, qui a vécu quelque temps en exil en France et milité à la Ligue communiste. Il fait une description très sévère de la Ligue :

"Nous sommes en train de nous plaindre de la merde de l'organisation au Brésil, mais si tu voyais ce que c'est ici !...Tu pourrais dire comme moi, quand je suis parti de là : 'J'étais au Brésil!'. Quelle barbarie! Quelle saloperie! Les gens passent leur temps dans les réunions à débiter des fadaïses (dans le meilleur des cas, et au pire, à dénoncer comme contre-révolutionnaires). Du point de vue pratique : rien ... Au contraire, le mouvement est en train de régresser : 72 membres en région parisienne à la conférence nationale d'octobre, et aujourd'hui environ 15. Le 'grand manitou', c'est Molinier, mais Molinier ne fait que la 'pluie et le beau temps'! Certaines personnes sont moins bêtes qu'elles ne le semblent, mais j'ai bien l'impression que Molinier se trouve dans le cas inverse. Enfin, dès le premier contact, je me suis révolté."¹⁸

Les lettres de Péret restent sans effet devant les excès de zèle et la rigueur disciplinaire de la Ligue communiste du Brésil. Cette dernière, en réponse à la lettre ouverte du 19 mars, s'appuyant sur certains passages des déclarations du groupe surréaliste, déclare qu'il s'agit de "déviation de la ligne bolchévique-léniniste" et que, dans ces conditions, la Ligue communiste française est en droit d'exiger de Péret, si celui-ci veut être réintégré, une "désolidarisation nette de ces

17. Benjamin Péret, "Lettre ouverte à la Ligue brésilienne..." 19 mars 1932, voir documents annexes.

18. Lettre de Mauricio à Lyon (Livio Xavier), Paris, le 24 mars 1932, *Œuvres*, tome 5, p.40-41.

textes”, en même temps qu'une “réaffirmation publique de la justesse de la ligne de l'Opposition de gauche.”¹⁹

Le cas de Péret fut également discuté par les militants de la base de la Ligue communiste brésilienne comme en témoigne un procès-verbal de réunion daté du 24 mai 1932 . Le secrétaire du Groupe de base n°2, après lecture de la lettre ouverte de Péret et de la réponse de leur CE, propose d'écrire une lettre à Péret appuyant la position de la Ligue française. Il affirme que le surréalisme est un art individualiste, et que ses adeptes n'ont aucune idée de la discipline. Un autre militant, ajoute, de manière plus réservée, que le surréalisme accepte le marxisme et dans ces conditions, il est donc possible de concilier marxisme et surréalisme. Mais finalement, ce militant se rallie à la “ligne juste”. Il confirme que Péret a failli à la discipline de la Ligue, laquelle se doit d'exercer un contrôle sur toute publication faite par ses militants. Il propose simplement d' approuver la lettre de réponse de la CE et d'écrire à Péret, proposition acceptée à l'unanimité. Le groupe lui écrit qu'après avoir examiné les deux documents et les avoir analysés “sous tous les angles” :

“Nous avons décidé, en nous fondant sur les documents, d'approuver la décision de notre organe central de direction, c'est à dire d'exiger de toi une déclaration politique, réaffirmant ton entière solidarité avec le programme et la tactique de l'Opposition internationale de gauche.”²⁰

On peut supposer qu'à la lecture de ce texte,provenant de ses anciens camarades brésiliens, Péret a dû regretter d'avoir écrit à son ami Livio Xavier : “J'étais au Brésil!”

19. Lettre de la Commission exécutive de la ligue communiste à Benjamin Péret, signée Francisco, Sao Paulo, 20 avril 1932, voir documents.

20. Procès verbal de la réunion du groupe de quartier n°2, 24 mai 1932.

Richard Greeman

Victor Serge et le roman révolutionnaire

1. Sa vocation d'écrivain

Victor Serge vécut le retour de sa vocation d'écrivain dans des circonstances intimement liées à deux expériences de la mort. La première - qu'il caractérisa de mort politique - eut lieu en avril 1928 au moment où le Parti communiste russe l'exclut pour avoir refusé d'abjurer ses convictions d'opposant de gauche et où le GPU l'arrêta. Agé de trente-sept ans, Victor était un révolutionnaire professionnel depuis vingt ans et il travaillait pour l'Internationale communiste depuis presque dix ans. Son unique souci était de continuer à servir la révolution, cette révolution qui entraînait dans sa crise la plus grave depuis la fin de la guerre civile en 1921. Or, précisément parce que Serge et ses camarades oppositionnels représentaient les seuls éléments vivants du Parti, ils se voyaient condamnés à l'inactivité, à l'isolement, à la persécution, en fin de compte à la mort par ceux qu'ils considéraient comme une caste de parvenus bureaucratiques lesquels, sous la direction de Staline, étaient en train d'imposer leur dictature sur le parti et l'Internationale.

Pour les militants de la trempe de Serge, l'exclusion signifiait la perte de l'identité, de la raison de vivre. Désormais privé d'activité politique, désœuvré et sans le sou, Victor allait se consacrer à l'écriture afin de survivre et de participer indirectement à la lutte.

La deuxième rencontre avec la mort que vécut Serge eut lieu quelques semaines plus tard, juste après sa sortie de la prison du GPU (son arrestation avait provoqué un scandale à Paris et son attitude nette d'opposant irréductible ne laissait aucune prise à la manœuvre policière). Rentré dans sa famille à

Leningrad depuis quelques jours, Victor fut renversé par une intolérable douleur abdominale et passa vingt-quatre heures en tête-à-tête avec la camarade. A l'hôpital, son demi-délire se dissipa un moment pour laisser place à une "lucidité intérieure calme et riche" :

"...Je pensais que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans produire rien de valable et de durable. Si par hasard, me dis-je. je survis, il faudra finir vite les livres commencés écrire, écrire... Je songeais à ce que j'écrirais, j'esquissais mentalement le plan d'un ensemble de romans-témoignages sur mon temps inoubliable..."¹

Le lendemain, le médecin lui dit qu'il vivrait. "J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain". Beaucoup plus tard, peu de temps avant de mourir dans son exil mexicain, Serge méditait sur la mort d'un ami médecin-psychiatre et nota dans un carnet :

"...Le plus tragique de la mort, le plus inacceptable pour l'intelligence, c'est la disparition complète d'une grandeur spirituelle, faite d'expérience, d'élaboration intellectuelle, de connaissance et de compréhension, en très grande partie incommunicable (...) C'est à Leningrad, à l'hôpital Marie, en 28, mourant (je l'étais réellement et le savais) que je pris la résolution d'écrire et si possible des choses durables, en tout cas des choses méritant au moins une certaine durée. Mon activité antérieure m'apparut tout à coup comme futile et insuffisante. L'impulsion que je reçus alors -- plus exactement qui naquit en moi -- fut d'une telle vigueur qu'elle s'est maintenue jusqu'à ce jour (...)"¹

Ainsi on comprend que Serge nous laissa deux versions du retour de sa vocation d'écrivain. Selon la première, on explique sa décision d'écrire comme une sorte de pis-aller dans l'impossibilité de participer à l'activité révolutionnaire, qu'il met consciemment sur le même plan que la participation à l'industrialisation. La deuxième version porte tous les signes classiques d'une conversion : la mort, la renaissance, et le besoin intérieur de témoigner.. Longtemps après, l'émotion de cette conversion continue de vibrer en lui. Dans ses *Carnets* il définit "le besoin d'écrire" ainsi :

"Ecrire devient une recherche de polypersonnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui. L'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi, ce qui est à la fois enivrant et enrichissant de lucidité."²

Depuis des générations, la critique dans les journaux et les revues littéraires qui ne connaît que superficiellement la biographie de Serge, se fonde sur la première version et, par conséquent, traite de ses romans, écrits entre 1929 et 1948, comme des mémoires ou de l'histoire romancée, bref, de produits d'un

1. Serge, *Carnets*, p. 115.,30 août 1944.

2. Serge, *Carnets*,(Paris, 1952), p. 93.

journaliste de talent. En revanche, quelques contemporains, parmi lesquels Léon Werth,³ Emmanuel Mounier,⁴ et Pierre de Boisdeffre,⁵ eurent le discernement de laisser de côté le stéréotype du politique manqué et de reconnaître chez Serge un écrivain à la création littéraire visionnaire et originale.

2. La place de Serge dans la littérature mondiale

Aujourd'hui, on voit avec plus de discernement que, quelles que furent les circonstances de sa décision d'écrire, la vocation artistique de Serge reposait sur un grand talent, une maîtrise du métier qui résultait d'un long et sérieux apprentissage, une haute conception de la mission de l'écrivain. De plus - il est temps de le dire - sa situation dans l'histoire de la littérature est unique.

Il est déjà assez remarquable que Serge se développe comme artiste au sein du mouvement socialiste et révolutionnaire du XX^e siècle (comme Vallès au XIX^e) et qu'il se consacre à témoigner de la grandeur et de la tragédie de la Révolution russe (comme Vallès, de la Commune). Mais ce qui frappe le plus, c'est que Serge seul, de tous les écrivains qui prirent part au célèbre mouvement littéraire soviétique des années 1920, réussit non seulement à survivre mais à écrire véridiquement pendant l'époque stalinienne.

Si l'on regarde de plus près, on constate que Serge était déjà fortement lié aux mouvements littéraires - le russe et le français - avant de se consacrer au roman. Pendant sa jeunesse à Paris, il traduit les oeuvres des auteurs d'avant garde de la Russie pré-révolutionnaire. Dès son arrivée en U.R.S.S. en pleine guerre civile, Serge se lia avec des écrivains. Plus tard il participa à la brève "renaissance" post-révolutionnaire de la littérature russe comme chroniqueur, traducteur, polémiste et critique. De même, il proposa sur le plan de la théorie littéraire une solution originale aux débats sur la culture prolétarienne qui proliférèrent pendant les années 1920 et 1930. Et, comme nous le montrons plus loin, dans sa pratique artistique, il tenta d'appliquer sa théorie et, ainsi, de briser le moule du roman traditionnel. Son ambition était d'ouvrir le roman à la vie matérielle et inconsciente des masses dans une époque de révolution. On verra qu'il en résulta une synthèse enrichie par des influences aussi diverses que celles de Freud et de Firenzi, de Joyce et Dos Passos, de Gramsci et de Lukacs, de Pilniak et des classiques russes. Car si Serge était un homme porteur d'un message, c'était aussi un écrivain à épiphanies et un visionnaire..

3. "Préface à l'*Affaire Toulàév*", manuscrit inédit, avec nos remerciements à Jean Rièr.

4. Emmanuel Mounier, "S'il est minuit dans le siècle", *Esprit*, février 1940.

5. "Victor Serge ou la Tragédie des révolutionnaires", *Etudes*, Tome 25, avril-mai-juin 1930.

En tout cas, si Serge avait adopté la carrière d'écrivain simplement pour remplacer celle du politique, il n'aurait pas pu choisir un moment moins propice. En 1928, les écrivains subissaient un harcèlement bureaucratique et une censure croissante depuis l'époque relativement libre de la Nep, et il en résultait que la grande période d'expérimentation littéraire qui avait suivi la révolution touchait rapidement à sa fin. Les droits d'auteur atteignaient des niveaux fantastiques, mais seulement pour les auteurs qui acceptaient de se conformer. Comme disait à Serge son vieil ami Ilya Ionov, le directeur des Editions d'Etat, au moment où fut interdit d'impression le premier roman de Serge, déjà traduit, corrigé, et mis en pages : ~ "Vous pouvez produire un chef-d'oeuvre par an, mais tant que vous ne serez pas rentré dans la ligne du parti, pas une ligne de vous ne verra le jour!"⁶ Même les traductions des *OEuvres* de Lénine, dont Serge tirait quelques roubles, furent examinées par la censure qui supprima le nom de Serge de la page de titre.

Ainsi se dégage ce paradoxe : Serge s'engage dans la voie de la littérature au moment précis où la voix des grands écrivains russes des années 1920 se tait, soit parce qu'elle est censurée, soit par le suicide et la déportation. Cela s'explique par le simple fait que Serge, quoique profondément engagé dans la politique et la culture russes, écrivait ses oeuvres en langue française et les faisait publier à Paris et aussi en Espagne. Ainsi, c'est en citoyen soviétique écrivant en français qu'il a pu s'exprimer pendant une période assez brève mais féconde. Entre 1929 et 1932, et malgré la persécution, l'isolement, et de graves soucis économiques, il réussit à envoyer cinq manuscrits à Paris: son histoire de *L'An I de la Révolution russe*,⁷ son manifeste sur *Littérature et révolution*⁸ et les trois premiers romans de son cycle de romans-témoignages: *Les Hommes dans la Prison*, *Naissance de notre force*, et *Ville conquise*.⁹

On comprend que des livres si denses, écrits dans une période si courte et dans des circonstances si difficiles, soient l'oeuvre d'un créateur discipliné et diligent et non pas celle du romancier improvisé de la légende. D'ailleurs, Serge n'abandonna guère la politique en abordant le roman. Il continua à militer dans les rangs de l'opposition de gauche, et plus tard dans ceux du POUM et du groupe d'exilés au Mexique, *Socialismo y Libertad* et il publia de nombreux essais politiques. Mais il conçoit de plus en plus les engagements militants comme un devoir civique et le roman comme sa vocation, sa raison d'être. Ainsi, en 1938, ayant terminé *Destin d'une révolution*, son exposé du stalinisme fondé sur quinze années vécues en Union Soviétique, Serge revient au

6. *Mémoires*, p.276.

7. Editions du Travail, 1930; Maspéro 1971.

8. Librairie Valois 1932; Maspéro 1976.

9. *Les Hommes dans la Prison*, Editions Rieder, Paris, 1930; *Naissance de notre force*, Editions Rieder, Paris 1931; *Ville conquise*, Editions Rieder, Paris 1932; les trois repris dans *Les Révolutionnaires* : cinq romans de Victor Serge, Les Editions du Seuil, Paris 1967.

roman avec un soulagement évident, car il note : "Désormais le militant a fait sa tâche : rendre compte. Je vais m'attaquer à tout autre chose".¹⁰

Une fois renvoyé comme faux problème le mythe journalistique d'un Serge romancier improvisé (comme si, par exemple, Conrad était moins artiste pour avoir été capitaine de vaisseau !), on découvre le vrai paradoxe de la place de Serge dans la littérature. Car on constate que les accomplissements extraordinaires du révolutionnaire et de l'artiste ont eu tendance à s'annuler mutuellement aux yeux du public. L'ironie veut que la critique des journaux et même celle plus sérieuse des revues et des manuels a pu alléguer la notoriété du militant Serge pour méconnaître l'originalité du romancier,¹¹ alors que les idéologues, à commencer par Trotsky, se sont donnés le droit de dénigrer les idées politiques du militant comme s'il s'agissait de vagues notions de poète.

De plus, le triste exemple du soi-disant réalisme socialiste est venu s'ajouter au préjugé traditionnel de "l'art pour l'art"; - ainsi toute littérature politique de gauche tend à se faire discréditer comme propagande. C'est là encore un lieu commun qu'on appliquerait à tort à Victor Serge, dont l'oeuvre illustre la conception de la politique érigée en vision, plutôt que l'art abaissé à des buts de propagande. Car l'originalité, et sans doute, l'excellence de Serge romancier résident en ceci qu'il aborde un thème central de la littérature moderne - le bouleversement révolutionnaire de la conscience et de la société - avec l'expérience intime d'un militant et la conscience d'un vrai marxiste mais aussi avec la liberté artistique d'un créateur qui laisse parler et agir ses personnages.

C'est le double héritage de cet écrivain-militant, anarcho-marxiste, franco-russe qui explique peut-être sa large vision et la difficulté qu'on éprouve à l'étiqueter et à l'assimiler. Entièrement autodidacte, c'est un intellectuel d'une grande culture scientifique et littéraire. Il s'intéresse à la cosmologie, l'anthropologie, la mécanique, la psychanalyse. Imprégné de littérature russe et française, il savait réciter de mémoire des oeuvres entières - don qui a dû lui sauver la raison plus d'une fois en captivité. Dans ses vers on trouve des échos de Baudelaire, Sully Prudhomme, Rimbaud, Mallarmé, Péguy, Verhaeren, Jehan Rictus, et une musicalité évocatrice d'Apollinaire et de Verlaine. Ouvert à toute mode d'invention poétique, il partagea ses derniers exils avec Breton et

10. Serge à Marcel Martinet, le 25 décembre 1936, B.N. Paris. Reproduite dans une anthologie bachelée et incomplète de la correspondance Serge-Trotsky éditée par Michel Dreyfus: Victor Serge et Léon Trotsky : *La lutte contre le stalinisme*, Paris, Maspéro, 1977, p. 155.

11. L'exemple le plus notoire de ce phénomène est le "compte rendu" de ma traduction du roman de Serge, *Les Hommes dans la Prison (Men in Prison)* par Neil Acherson dans la revue littéraire la plus prestigieuse de New York. L'auteur y fait un commentaire calomnieux et faussement érudit sur la biographie politique de Serge "ex-communiste" mais omet d'informer le lecteur qu'il s'agit d'une oeuvre de fiction sur l'anarchisme français d'avant-guerre! Voir "Communist Dropouts", *New York Review of Books* du 13 août 1970.

Péret, et Octavio Paz rappelle que Serge lui révéla l'oeuvre d'Henri Michaux et de Valéry Larbaud, alors inconnus au Mexique.

Cependant, la richesse de la vision sergienne dépasse les limites des lettres françaises pour embrasser le monde géographiquement, historiquement et politiquement plus vaste, de la tradition de l'*intelligentsia* russe dans laquelle il grandit et dont il hérita la spiritualité, la conscience sociale, et la haute conception du devoir historique. Par sa conception de la mission de l'écrivain, Serge se place consciemment dans "la ligne des écrivains russes"¹²

Réciproquement, si l'âme russe de Serge-Kibaltchitch s'exprime dans un français très pur, il sait regarder la réalité russe à travers des yeux d'Occidental. Essentiellement européen, Serge se dépeint (dans son poème *Frontière*) comme "un homme déchiré d'Eurasie". Son écriture embrasse deux cultures avec une maîtrise qu'on ne peut comparer qu'à celle d'un Conrad ou d'un Nabokov.

Serge est intimement associé à la littérature russe de son époque. Dès 1909, on le trouve à Paris gagnant précairement sa vie en traduisant des romans russes et les poésies d'Artzybachev, de Balmont et de Merejkovsky. En 1917, cherchant à réintégrer la Russie révolutionnaire, Serge se lie d'amitié avec Nikolai Stepanovitch Goumilev, déjà célèbre comme poète, qui, lui, veut rejoindre les Blancs. En 1921 il se débatta en vain pour essayer d'empêcher la Tcheka de fusiller cet ami-adversaire dont le visage et les vers le hanteront pendant des années.

Dès son arrivée en Russie révolutionnaire pendant le terrible hiver de 1918-19, Serge prend contact avec poètes et écrivains, à commencer par Blok et Gorky, celui-ci ami depuis l'enfance de la famille maternelle de Victor. C'est Serge qui, le premier, révèle au lecteur français *Le Christ est ressuscité* de Biely¹³ et c'est sans doute le seul communiste qui participe à sa *Volfila* (Libre Association philosophique). Les écrits de Serge -- ses *Mémoires* ainsi que ses lettres, ses carnets, et les articles sur "la vie culturelle en Russie des Soviets" qu'il envoyait à la revue *Clarté* - offrent des portraits et des analyses fascinantes de poètes tels qu'Alexandre Blok, Andrei Biely, Sergei Essenine, Ossip Mandelstamm, Boris Pasternak et Vladimir Maïakovsky ainsi que de romanciers comme Alexis Tolstoï, Babel, Zamiatine, Lebedinsky, Gladkov, Ivanov, Fédine, et Boris Pilniak, grand ami de Serge.

A travers ces écrits, on suit l'évolution de la littérature soviétique depuis les enthousiasmes révolutionnaires précoces de certains poètes établis, à travers le foisonnement de la renaissance littéraire provoquée par la fin de la guerre ci-

12. *Mémoires* ..p.274.

13. *Clarté*, no 27 (Nlle série), 20 décembre 1922.

vile et l'avènement de la NEP, jusqu'à l'ère des suicides et désespoirs qui suivit, enfin à l'instauration du conformisme totalitaire par la censure et la suppression physique après 1930. Car si Serge, par ses chroniques et ses traductions,¹⁴ est le premier à révéler la nouvelle littérature russe au public français, il est aussi le premier à lui signaler son étouffement, précisément au moment où les écrivains français commencent à l'encenser.

Dans *Littérature et révolution*, publié en 1932, Serge prit la défense de la spontanéité, de la sincérité, de l'expérimentation, de la qualité artistique et de l'indépendance de l'écrivain par rapport aux dogmes. Il le fit précisément en communiste et au nom des besoins des masses dans une période de transition. Quelques mois plus tard, Serge est de nouveau arrêté et déporté. Ses amis, même conformistes, du Syndicat des écrivains soviétiques, ne tarderont pas à le suivre - beaucoup pour disparaître ou mourir dans les camps. Si Serge survit, c'est grâce à sa réputation d'écrivain français, exploitée par des amis loyaux à Paris au moment propice où Staline faisait la cour à l'opinion publique française afin de cimenter son alliance militaire avec le gouvernement Laval.

De ce destin unique, Serge était conscient. Dans sa petite brochure, *La Tragédie des écrivains soviétiques*, écrite juste avant sa mort, Serge s'étonne devant l'universelle lâcheté des écrivains et des intellectuels occidentaux qui gardèrent le silence durant toute une décennie pendant laquelle leurs collègues russes - des écrivains comme Mandelstam, Pilniak, et Babel qu'ils connaissaient personnellement et dont les oeuvres étaient traduites dans toutes les langues - étaient massacrés. "Aucun Pen-club, même ceux qui leur avaient offert des dîners, n'a posé la moindre question à leur sujet. Aucune revue littéraire n'a commenté, que je sache, leur fin mystérieuse."¹⁵

Ce qui frappe dans ce bref résumé de la participation de Serge au mouvement littéraire russe depuis ses débuts prometteurs, à travers sa lente corruption, et jusqu'à sa fin tragique, c'est que seul Serge, grâce à sa fermeté d'opposant irréductible et à son statut spécial d'écrivain français, a pu continuer à écrire *librement*. Lui seul a pu proclamer la vérité et perpétuer les traditions de l'intelligentsia révolutionnaire russe au moment même où la voix de ses confrères russes sombrait dans le silence. Comme le remarqua récemment un slavisant: "Les romans de Serge, quoiqu'écrits en français, représentent la meilleure

14. Gladkov, *Le Ciment*, Paris, Editions sociales internationales, 1928; Henriette Chaguinian, *Hydrocentrale*, Paris, Editions sociales internationales, 1933 et Sholokhov, *Terres défrichées* Paris, Editions sociales internationales, 1933. On enleva le nom de Serge de la page de titre selon la note de Jean Rièrè.

15. Serge, *La tragédie des écrivains soviétiques*, Paris, *Les Egaux*, supplément à *Masses* Janvier 1947, no.6, pp 9-10; en anglais: "The Writer's Conscience" in *Marxists on Literature: an Anthology*, David Craig, Editor, Penguin, 1975.

approximation que nous possédons de ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années 1930.¹⁶

Ainsi, les écrits de Serge représentent un rare fil de continuité entre une génération perdue et une nouvelle période créatrice qu'on espère voir renaître dans la vie littéraire et intellectuelle russe. Déjà, depuis 1989, avec la publication en Union Soviétique de beaucoup d'oeuvres supprimées - parmi elles *L'Affaire Toulaév*, le roman de Serge sur l'époque de Grands Procès - les pages blanches de la littérature soviétique commencent à se remplir.¹⁷

La place de Serge parmi les écrivains occidentaux est aussi unique. Avec de rares exceptions, (un John Reed, un Barbusse), ils restèrent indifférents, voire hostiles, à la Révolution soviétique pendant sa phase héroïque sous Lénine-Trotsky. La grande période des écrivains révolutionnaires en Occident fut celle des années trente, époque où déjà Staline étouffait la flamme révolutionnaire en Russie sous une bureaucratie répressive et où il subordonnait le mouvement ouvrier international au soutien de régimes bourgeois dont il recherchait l'alliance.

Par contraste avec la décennie rouge, pendant laquelle Serge prit part à la guerre civile russe puis servit l'Internationale dans l'illégalité en Allemagne, en Autriche et dans les Balkans, la décennie "rose" représentait pour l'écrivain de gauche bien pensant l'époque des congrès d'écrivains révolutionnaires, des pèlerinages littéraires dans la Patrie socialiste, d'énormes droits d'auteurs et d'éditions de masse. Citons la boutade immortelle de Clara Malraux : "La révolution, c'est se voir beaucoup." Il n'est donc pas trop surprenant de constater que les oeuvres des écrivains engagés de l'époque des fronts populaires reflètent plutôt les valeurs telles que l'héroïsme individuel, le populisme démocratique, sentimental et patriotique, et le culte de l'efficacité, alors que celles de Serge s'enracinent plutôt dans la pensée et l'activité révolutionnaire. On remarque aussi que certains des meilleurs romanciers français compagnons-de-route, par exemple Gide et Malraux, cessent d'écrire des romans ou n'en écrivent que de médiocres en embrassant le communisme.

Or, à partir de 1939, la plupart des auteurs avec qui on a tendance à relier Serge - Arthur Koestler, Franz Borkenau, Manès Sperber, André Malraux - passent dans le camp des ex-révolutionnaires aux illusions perdues, sinon dans celui des Croisés de l'anti-communisme, tandis que Serge continue à militer pour le socialisme et à élaborer son cycle de romans-témoignages sur le destin des révolutionnaires. Comme le remarqua déjà il y a trente ans Peter Sedgwick:

16. Neil Cornwell, *Irish Slavonic Studies* 4, 1983.

17. Par une ironie que Serge, dont la devise était "rien ne se perd", aurait savouré, la première édition soviétique de la traduction russe de *Toulaév* a paru dans la revue qui porte le nom du lieu de déportation de Serge: *Oural*, janvier-mars 1989.

“Ayant commencé plus tôt, Serge dura plus longtemps comme écrivain révolutionnaire engagé. Après le dernier Procès de Moscou et le Pacte Hitler-Staline, les *littérati ex-staliniens* avaient fait leur adieux à la révolution, qu'ils n'avaient embrassée que dans sa chair débauchée; Serge, qui n'avait jamais eu d'illusions sur Staline et en avait très peu sur les tendances totalitaires de l'époque de Lénine, écrivit pour le socialisme jusqu'à sa mort vers la fin de 1947 (...). Il n'a jamais répudié le bolchevisme comme impératif historique dans les circonstances russes et refusa d'ajouter sa voix au chœur de la déraison qui lia les pires sauvageries du stalinisme à l'idée même de la révolution.”¹⁸

La place de Serge dans la littérature mondiale est ainsi deux fois unique. “Je ne connais aucun autre écrivain avec qui on peut utilement comparer Serge”, écrit John Berger, le critique et romancier britannique. En tant qu'écrivain soviétique dans la grande génération post-révolutionnaire, lui seul survécut, continua à s'exprimer librement, conserva ses valeurs, et put donner un tableau véridique de l'époque stalinienne telle qu'on la vécut. En tant qu'européen, il fut un des seuls écrivains à s'exprimer de l'intérieur du mouvement révolutionnaire, qui s'y engagea bien avant la mode, y resta jusqu'à la fin, et qui n'eut pas peur de le dépeindre avec exactitude historique et compréhension humaine, de décrire ses défaites avec ses victoires, sa tragédie avec sa grandeur.

3. L'Esthétique de Serge

Quoique Serge ait écrit sur des questions artistiques pendant sa jeunesse anarchiste, son esthétique de romancier se forgea au contact des mouvements littéraires soviétiques. Entre juillet 1922 et juillet 1926, Serge donna régulièrement aux lecteurs de *Clarté*, que venait de créer Henri Barbusse, une “Chronique de la vie intellectuelle en Russie des soviets”. Parmi ses articles on compte des études sur les mouvements et sur les auteurs particuliers, des traductions, et un commentaire suivi de la situation politique et économique dans laquelle se développent les expérimentations et les polémiques de la vie culturelle soviétique. Dans son étude exhaustive des rapports culturels franco-russes de l'époque, Jean-Pierre Morel présente Serge comme la source essentielle de toute connaissance contemporaine de la vie littéraire soviétique, celle qui révéla au public français la renaissance littéraire des années 1920.¹⁹

Là encore, Serge a lui-même participé aux débats de l'époque sur la définition, la possibilité et la nécessité d'une littérature prolétarienne ou révolution-

18. Peter Sedgick, “Victor Serge and Socialism”, *International Socialism* n° 14, Automne 1963, p. 18.

19. Voir Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)* Paris, NRF, 1985, pp. 31 et suivantes.

naire. La place manque ici pour une analyse approfondie des positions quelque peu ambivalentes de Serge dans cette polémique fascinante (d'ailleurs analysée en grand détail par Morel). Ce qui nous importe, c'est ce qu'elles révèlent sur ses propres enthousiasmes, ses choix esthétiques et programmatiques. Car la critique sergienne du style, des ambitions, et des théories des romanciers russes des années 1920 représente l'indice le plus clair que nous possédions sur ses propres ambitions esthétiques et politiques de romancier.

Le texte-clef du point de vue de la théorie est son article de mars 1925 intitulé : "Une littérature prolétarienne est-elle possible ? " ²⁰ Serge y fait un tour d'horizon rapide et plutôt conciliateur des écoles, des mouvements et des théories qui se disputent la place depuis l'avènement de la Révolution. Si l'on se souvient que Serge écrit en fonctionnaire du Comintern, on comprend qu'il se voit obligé de louer toutes les fractions et qu'il avance son propre point de vue en pesant les unes et les autres.

C'est ainsi qu'il loue la franchise brutale du groupe *Na Postu*, dont l'ambition était de bolcheviser la littérature, et qu'il cite leur sévère critique communiste de Boris Pilniak et des autres écrivains compagnons de route de la Nep. Mais tout de suite il cite d'autres opinions communistes, notamment celle de Boukharine, qui insiste sur le fait que renoncer à la libre concurrence en matière de culture serait le meilleur moyen de tuer la jeune littérature prolétarienne. Pour Serge, si la critique bolchevisante avait eu son utilité, elle a péché par l'exagération et le dogmatisme. De même, il reproche aux oeuvres produites sous son influence de choir dans "l'imagerie sainte", "l'optimisme officiel", et le "cliché bureaucratique". Il conclut ainsi : "Ce n'est pas de la bonne littérature prolétarienne parce que ce n'est pas de la bonne littérature du tout".

Serge aborde ensuite les idées exprimées par Trotsky dans *Littérature et révolution*, et dont il avait parlé dans *Clarté* dès 1922. Trotsky avait rejeté la possibilité même d'une culture prolétarienne, et Serge donne son approbation ("C'est bien notre avis") mais "à une réserve près". On comprendra l'importance de cette "réserve".

Selon Trotsky, le prolétariat opprimé n'avait ni le temps ni le loisir de développer sa propre culture de classe sous l'ancien régime, comme l'avait fait la bourgeoisie montante à travers maintes générations. Après sa victoire, le prolétariat est destiné à abolir la société de classe, et donc la culture de classe, pour ouvrir les voies à une nouvelle culture universellement humaine. Or, pendant cette période de destruction et de transition - que Trotsky imagine assez brève ! - on doit éviter comme dangereux les termes mêmes de "littérature prolétarienne"

20. *Clarté*, n° 72, 1er mars 1925; repris dans Serge, *Littérature et révolution*, Paris, Maspero, 1976 pp. 97

qui anticipent fictivement, dans les cadres étroits du présent, sur la culture future.

Sans critiquer ouvertement les abstractions un peu scolastiques de Trotsky, Serge, en tant que militant pratique et romancier révolutionnaire en puissance, remarque que, considérée du point de vue humain, cette "époque de transition" pourra se prolonger et aura ses besoins culturels propres :

"Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir : le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques elle auront leurs bardes, leurs conteurs. Leurs musiciens leurs philosophes (...) Il lui faut (au prolétariat) ses grands intellectuels. Il lui en faut aussi de moindres, pour de moindres tâches, mais vitales (...) L'oeuvre révolutionnaire qu'il accomplit a ainsi une valeur culturelle intrinsèque. En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant".

C'est précisément ce rôle de "barde" militant, de "conteur" que Serge devait assumer en 1928 quand il trouve sa vocation d'écrivain. Il n'avait pas la prétention d'être un chef, un "grand intellectuel" comme Marx ou Lénine, mais il était convaincu de la valeur des "moindres tâches" de l'artiste révolutionnaire. Car, malgré sa sympathie pour les efforts des cercles d'écrivains-ouvriers en URSS et en France, Serge comprenait bien que seul un écrivain professionnel qui aurait fait un sérieux apprentissage du métier et assimilé "l'essentiel dans la culture moderne" pourrait produire des oeuvres durables, pourrait jouer le rôle d'un Homère ou d'un Sophocle auprès des armées du prolétariat militant.

Mais quel style, quelle forme, quelle esthétique adapter pour jouer ce rôle classique ? Serge avait compris qu'il fallait briser le moule du roman traditionnel afin de dépendre les discontinuités du monde moderne et de de la révolution - surtout il entendait l'ouvrir à la vie, non seulement à celle des individus mais à celle des grandes collectivités. "Il ne me semble pas qu'on puisse dépendre la révolution russe avec le style et l'allure d'un Balzac décrivant la vie sordide et monotone du père Grandet ..." ²¹ avait-il remarqué dès 1923.

Serge a bien pu écrire dans ses *Mémoires* que "si quelqu'un m'influença, c'était John Dos Passos", ²² il est évident que l'influence la plus forte était celle de Boris Pilniak, dont Serge admira l'oeuvre depuis le début et avec qui il vivait dans l'intimité après 1928 au moment où il élaborait ses propres romans. Laissant de côté la question des influences, on comprend mieux les ambitions de Serge dans sa propre fiction en relisant sa description de ce qu'il a cru voir à la lecture de *l'Année nue* de Pilniak en 1923 :

21. Serge, "Boris Pilniak", *Clarté*. no 36, 20 mai 1923, p. 72.

22. *Mémoires*.... p. 275.

“La manière d’écrire de Pilniak paraît au premier abord singulière (...) La révolution qui a brisé toutes les anciennes disciplines sociales a aussi brisé celles, si conventionnelles, de la littérature. Pas de récit suivi chez cet écrivain russe. Aucune “intrigue” (la pauvre chose, le pauvre mot!). Pas de personnages uniques, centraux. Des foules en mouvement - dans lesquelles chacun est un monde, une fin en soi - des événements qui se bousculent, se traversent, s’emmêlent, se chevauchent les uns les autres, des vies multiples qui apparaissent et disparaissent, toutes rares, uniques, centrales, puisque humaines, toutes insignifiantes dans la “Russie, la tourmente de neige, la Révolution” car il n’y a que ce qui dure qui compte et c’est le pays, les masses l’ouragan (...) Résumons : dynamisme, simultanésisme, réalisme - absolu, direct - rythmique des détails et de l’ensemble, telles nous paraissent être les caractéristiques dominantes de sa forme littéraire. Remarquons encore l’amour du document précis, du trait de moeurs authentique, de la phrase ou du refrain noté dans la rue et reproduit sans commentaire, comme le ferait un historiographe dans son carnet de notes”.²³

Si on pouvait résumer dans un seul paragraphe les aspects généraux de la forme et du style sergien - surtout dans *Ville conquise*, le roman que Serge consacra à 1919, l’année nue de la révolution, et sans doute son roman le plus dense, le plus complexe, et le mieux développé d’un point de vue artistique - ce serait celui-ci. Là encore, et c’est assez frappant, le titre que Serge donnera au roman suivant dans son cycle - qui traita de l’année 1920 que Serge considérait comme l’apogée de la révolution -- dérive directement d’un conte de Pilniak: *La Tourmente*. Pour Serge, c’était l’image même de la révolution.

Il ne s’agit pas d’une pure influence. Remarquons tout de suite que Serge avait exprimé des réserves profondes sur l’attitude politique de Pilniak (sa “constante équivoque intérieure”)²⁴, et sur l’absence de conscience historique et la présence d’éléments étrangers à la révolution dans son oeuvre. Trotsky avait critiqué Pilniak dans le même sens, reprochant à son oeuvre de ne pas saisir “l’axe central”, “la signification historique de la révolution”. Or, c’est justement cet élément qui fournit aux romans de Serge, pareillement novateurs pour la forme, leur vision socialiste. On remarque aussi que Serge avait approuvé - sauf les lieux communs - la “littérature épique” de romanciers prolétariens plus orthodoxes, tels Lebedinsky et Sérafimovitch, comme mouvement né de la Russie soviétique et “impossible ailleurs”.

Jean-Pierre Morel n’a pas entièrement tort quand il propose que Serge, dans son étude sur Pilniak, cherchait une “formule magique” de “littérature révolutionnaire”, à savoir : “L’inspiration révolutionnaire plus la forme novatrice”. Mais il est peut-être trop sévère pour Serge quand il ajoute : “L’une et l’autre

23. Serge “Boris Pilniak”, *Clarté*, no 36, 20 mai 1923.

24. *Clarté*, 1er décembre 1924.

dépourvues d'ambiguïté.²⁵ En tout cas, ce qui nous intéresse n'est pas la subtilité de Serge critique mais sa pratique de romancier. Là, loin de bannir l'ambiguïté, Serge présente le thème essentiel de son cycle romanesque - la révolution, le socialisme - comme essentiellement problématique, travaillé de contradictions, ouvert sur l'avenir.

On se rappelle alors qu'au moment où Serge réfléchissait, écrivait sur ces problèmes de littérature et de révolution il travaillait à Vienne, étudiait Marx, Freud, Adler, Firenzi, et fréquentait les deux meilleurs critiques marxistes de l'époque, Georg Lukacs et Antonio Gramsci. Et si l'on se rappelle encore que Serge était parmi les premiers à apprécier James Joyce²⁶ et qu'il affectionnait Proust, on se rend compte que Serge ne refusait pas cette ambiguïté qu'on cherche dans les oeuvres authentiques que, sur le plan de la modernité comme sur celui de la politique, il était loin de s'enfermer dans une orthodoxie.

Que l'idée que Serge se faisait de la littérature n'ait rien à voir avec la propagande, on le voit très clairement dans ce passage frappant des *Mémoires* où il explore l'autonomie du subconscient dans la création :

Poètes et romanciers ne sont pas des esprits politiques parce qu'ils ne sont pas essentiellement rationnels. L'intelligence politique, bien que fondée dans le cas du révolutionnaire sur un profond idéalisme, exige un armement scientifique et pragmatique, et se subordonne à la poursuite de fins sociales définies. L'artiste, par contre, puise sans cesse ses matériaux dans le subconscient, dans le préconscient, dans l'intuition, dans une vie intérieure lyrique assez difficile à définir; il ne sait pas avec certitude où il va, ce qu'il crée. Si les personnages du romancier sont réellement vivants, ils agissent eux-mêmes au point qu'il leur arrive de surprendre l'écrivain, et celui-ci serait parfois bien embarrassé d'avoir à les classer selon la moralité ou l'utilité sociale. Dostoïevsky, Gorky, Balzac font vivre avec amour des criminels que le politique fusillerait sans amour...²⁷

Le socialisme de Serge transparait dans sa fiction, non à la manière des auteurs de romans à thèse, mais tout simplement parce qu'il est intégralement lié à son expérience des êtres humains, à sa vision du monde. Il n'est pas question ici d'un conflit entre l'art et la politique, mais plutôt d'un esprit enrichi d'une *Weltanschauung*. On s'imagine aussi mal un Serge sans le socialisme qu'un Dante sans le Christianisme.

25. Morel, *Op. cit.* p. 37.

26. Cf. Victor Serge à Emmanuel Mounier, 14 janvier 1941, in *Bulletin des Amis d'E. Mounier* no. 39, avril 1972, p.9.

27. *Mémoires...*, p.257.

4. Le Cycle de romans-témoignages de Serge

Serge conçut donc dès le début son projet littéraire comme un ensemble. Comme Balzac, il crée des personnages qui réapparaissent de roman en roman. Mais, ayant rejeté le roman bourgeois avec son héros central, Serge cherche comme sujets des expériences collectives plutôt que des destins individuels isolés. En 1931, au moment de mettre les dernières touches à son troisième roman, il explique ses intentions au poète Marcel Martinet :

“En somme, j'eusse souhaité réaliser en *Les Hommes dans la prison* le roman de la Meule, en *Naissance (de notre force)*, celui de la force prolétarienne pour la première fois révélée à elle-même. Dans *Conquête (Ville conquise)* je voudrais exprimer le drame de cette force aux prises avec l'histoire elle-même, - et victorieuse”.²⁸ Faisant allusion à sa conception d'un cycle romanesque, il ajoute que ses livres se “tiennent de très près par toute la substance et dans mon esprit; et ceux qui suivront, si je peux travailler, ne feront avec eux qu'un bloc. Chaque livre ne fera qu'une pierre dans un ensemble”.²⁹

Vivant dans l'ombre de la prison, il composa ses livres par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger”.³⁰ Comme il le confia à Martinet : “Je travaille (...) dans une solitude que je ne saurais dire et que vous ne sauriez concevoir (...) Ce sont mes anciennes habitudes d'encellulé qui me permettent de travailler ainsi.”³¹ Cette situation précaire ne pouvait pas durer.

Les romans qui suivirent furent en effet écrits dans la captivité, car, en 1933, Serge est arrêté et déporté à Orenbourg dans l'Oural. Ceux-ci s'intitulèrent *Les Hommes perdus* (sur l'anarchisme français d'avant-Guerre) et *La Tourmente* (où Serge tenta de capter la grandeur terrible de l'année révolutionnaire 1920). Paradoxalement, ces romans écrits en captivité furent les seuls qu'il ait jamais eu le temps de polir. Hélas, quoique Victor en ait fait, avec quelle peine, de multiples copies et obtenu le permis de les envoyer à l'étranger, les copies ont été “perdues” (c'est à dire confisquées) : les unes par les autorités postales, les autres par la Censure, les dernières par le GPU à la frontière polonaise en avril 1936 au moment où Victor et sa famille furent expulsés de Russie (avec la *Glasnost*, on a entrepris des recherches pour les retrouver en U.R.S.S.)³².

28. VS à MM, 20 février 1931.

29. VS à MM, Leningrad, 19 avril, 1931, BN, Paris.

30. *Mémoires...*, p. 275.

31. VS à MM 14 août 1930, BN Paris.

32. Voir Murry Armstrong, “The Searchers: Literary Detectives on the Trail,” *Weekend Guardian*, Londres, 22-23 Septembre, 1990.

Les autres romans du cycle sergien furent écrits sur les routes de l'exil dans des conditions à peine plus favorables. Son roman sur la résistance des Opposants persécutés en Russie, *S'il est minuit dans le siècle*,³³ parut juste au moment où Serge se vit obligé de fuir Paris devant l'attaque nazie. Il trouva le moyen de travailler le manuscrit de son grand roman sur les Procès de Moscou, *L'Affaire Toulaév*, commencé à Paris, tout en fuyant à travers la France vers Marseille - sans argent, sans documents, sans nationalité et avec le GPU et la police de Vichy à ses trousses. Après des mois d'attente infernale à Marseille, Serge et son manuscrit prirent le dernier bateau de réfugiés jusqu'à la Martinique, où il le travailla en captivité, passèrent par Saint-Domingue et Cuba avec la prison de nouveau, pour aboutir au dernier exil au Mexique où Serge l'acheva.

A Mexico, Serge se vit calomnié, boycotté et attaqué physiquement par les mêmes agents staliniens qui venaient d'organiser l'assassinat de son ami Trotsky, un an auparavant. De plus, les éditeurs anglo-saxons trouvèrent *L'Affaire Toulaév*³⁴ et les *Mémoires d'un révolutionnaire*³⁵ trop sujets à controverses pour qu'on les publie avant la mort de l'auteur, et cela malgré tous les efforts d'un Dwight Macdonald et d'un George Orwell.

Le roman suivant dans le cycle, *Les Derniers temps*, où Serge dépeint le destin d'exilés révolutionnaires au moment de la défaite en France et des commencements de la Résistance, a connu un modeste succès au Québec et en France à la fin de la Guerre.³⁶ Le roman posthume qui finit le cycle, *Les Années sans pardon*,³⁷ achevé en 1946 et publié en 1971 préfigure une sensibilité post-moderne. Serge y aborde les thèmes de la destruction planétaire, de l'éclipse de la conscience révolutionnaire, de la mort, de l'art, et de la nature sur un fond hallucinant composé de scènes du siège de Leningrad, du bombardement de Berlin, des jungles de Mexico.

Le cycle des romans-témoignages sergiens se divise en deux cycles secondaires : celui de la révolution et celui de la résistance. Le premier comprend les romans écrits en Russie dans des conditions de semi-captivité et qui traitent de l'avènement au pouvoir des révolutionnaires. Ici on ressent une tentative de distiller la signification d'une expérience révolutionnaire que Serge voyait en train de se falsifier. Implicite dans cette vision rétrospective de l'ascension héroïque de la révolution, on trouve une critique de sa corruption sous Staline. Le cycle de la révolution comprendrait *Les Hommes perdus* (confisqué), *Les Hommes*

33. Grasset 1939 et 1971. Repris dans *Les Révolutionnaires : cinq romans* de Victor Serge, Les Éditions du Seuil, Paris, 1967.

34. Paris, Seuil, 1948.

35. Paris, Seuil, 1951.

36. Montréal, Ed. de l'arbre, 1946, Paris, Grasset, 1951.

37. Paris, Maspero, 1971 and 1979.

dans la prison, Naissance de notre force, Ville Conquise et La Tourmente (confisqué).

Le deuxième groupe, cycle de la résistance, comprend les romans écrits en exil après 1936 : *S'il est minuit dans le siècle*, *L'Affaire Toulaév*, *Les Derniers Temps*, et le roman posthume, *Les années sans pardon*. Ici Serge était libre d'aborder directement les sujets contemporains : les souffrances et les résistances du peuple russe - depuis les vieux-bolcheviks jusqu'aux simples habitants des villes et des campagnes - écrasés sous la tyrannie sanglante de Staline; la guerre et la révolution d'Espagne; la défaite de la France; la Résistance; la quasi-extermination du mouvement révolutionnaire indépendant.

Le premier cycle traite de la victoire, le deuxième de la défaite. Mais l'ambiguïté y est profonde, exprimée dans les thèmes ironiques de la "victoire-dans-la-défaite" et la "défaite-dans-la-victoire". L'incarcéré des *Hommes dans la prison* entend les bombardements de 1914 à travers les murs de sa prison et, dans une vision apolyptique de la destruction du vieux monde, aperçoit la naissance d'un nouveau. En revanche, les défenseurs victorieux du Petrograd assiégé de l'année héroïque 1919 se demandent si la Terreur rouge qui permet leur victoire ne porte pas en elle une lourde charge de défaite intérieure : interrogation ouverte qui se pose sur la nécessité historique et le rôle de l'individu qui veut l'accomplir, vision tragique et héroïque.

L'unité des deux cycles découle d'une seule vision, à la fois optimiste et tragique. Serge nous mène des prisons de l'ancien régime, à travers des révolutions avortées et victorieuses, jusque dans les nouvelles prisons d'un Staline et d'un Hitler. En chemin, les meilleurs et les plus sincères des camarades périssent. Mais l'effet de ce voyage de prison en prison n'est pas celui du désespoir. Car, dans le fond, on sent la présence d'un protagoniste collectif et permanent qui continue, que ce soit l'ensemble des révolutionnaires conscients, ceux que Serge appela une fois "l'Internationale invisible" et qu'il désigne plus généralement comme les "camarades", ou que ce soit la collectivité plus large des masses - ouvriers, paysans pauvres, étudiants, et aussi intellectuels, bandits, mendiants et fous - qui peuplent les romans de Serge et qui assure l'unité de ce héros collectif.

Si on lit les cycles en leur totalité - surtout les deux derniers romans avec leur vision d'apocalypse - on sent que, pour Serge, si l'individu périt, si la conscience vivante du mouvement même s'éclipse, les idées persistent, comme des "masques funéraires" enterrés sous les laves,³⁸ ainsi que les masses, assurant qu'aucune défaite n'est permanente. C'est cette unité sous-jacente, cette permanence du héros tragique collectif chez Serge, qui lui permettent d'écrire des

38. Image centrale dans *Les Années sans pardon*. Voir p. 305.

romans qui sont tragiques sans être pessimistes. Et comme Serge voyait l'histoire humaine dans le cadre de l'histoire naturelle, le tout baigne dans un lyrisme cosmique qui est aussi une ironie cosmique.

5. Conclusion

Serge a pu commencer sa carrière d'écrivain avec la modeste ambition de "donner sur ce temps des témoignages utiles", mais il avait aussi l'ambition de laisser des oeuvres méritant une certaine durée.³⁹ L'étendue de son cycle romanesque a finit par embrasser toute une époque de luttes historiques qui commencent avec le mouvement prérévolutionnaire pour traverser la Révolution russe, la guerre civile, et la Nep jusqu'à la contre-révolution stalinienne, l'avènement du fascisme, et la quasi-extinction de la génération révolutionnaire unique dans l'histoire qui fut celle de Serge. Serge fut certainement le témoin par excellence et le "barde" de cette armée actuellement antique, et son art survit, avec ses textes perdus connus eulement par titres et thèmes, comme les cycles épiques et tragiques de l'antiquité.

Serge concevait la littérature comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme "un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous".⁴⁰ Ainsi ses romans nous communiquent, de génération en génération, le sens d'une expérience vécue, de l'aspect sensible des choses, d'une vérité plus historique et plus humaine que celle de l'histoire.

Ils font revivre, dans un sens concret et matériel, la vision et la mission de sa génération condamnée de combattants et de penseurs révolutionnaires et sèment la graine de nouvelles générations militantes. Ce fut le cas pour moi (depuis bientôt trente ans) et pour un nombre remarquable de lecteurs qui m'ont communiqué leurs expériences. Ne nous souvenons-nous pas tous, lecteurs, d'avoir lu un roman, dans notre jeunesse ou plus tard, qui a changé en profondeur et pour toujours notre sens du monde et de nous-mêmes? Serge comprenait ce pouvoir de l'écriture. En 1930, à une époque où le conflit entre l'écriture et l'activité révolutionnaire directe le travaillait encore, il expliqua à Martinet :

"Il me semble d'ailleurs qu'il (l'écrit) peut avoir une valeur révolutionnaire nullement négligeable à l'époque ou nous sommes, c'est-à-dire dans notre période d'accalmie tragique et de crise. Je pense de plus en plus que tout est à recommencer

39. *Mémoires...* p. 274.

40. *Ibid.*

par la base, donc, sous un certain angle, par la formation des caractères. Et à cet égard, quelques livres sincères et véridiques peuvent servir.⁴¹

“Notre période d'accalmie tragique et de crise”, de guerres, de massacres et de contre-révolutions a bien continué, ponctuée par d'admirables poussées d'énergie populaire et de courage politique, pendant un demi-siècle depuis la mort de Serge, et on commence à comprendre que l'avenir de l'humanité, voire de la planète, est en jeu. Evidemment, le roman seul, même révolutionnaire, ne pourra pas apporter de solution à cette crise, mais il peut, comme a dit Serge, aider à “former les caractères”. Un mouvement révolutionnaire conscient est à recréer. Les écrits de Serge, et avec eux, l'*ethos* qu'ils portent, survivent et représentent un lien essentiel avec notre passé.

Jusqu'en 1939 Serge se sert de l'image traditionnellement optimiste des “grains sous la neige.”. En 1946 avec *Les Années sans pardon* il parle de “masques funéraires” (qui) se conservent dans la terre.” Mais il ajoute qu'il y en a tant, que rien n'est encore perdu “.

41. Victor Serge à Marcel Martinet, 17 Sept., 1930, p. 19.

Alan Wald

James T. Farrell et le trotskysme¹²

Deux familles d'hommes de lettres intéressés par la politique ont fait, dans les années soixante et soixante-dix, l'objet d'une attention toute particulière. La première compte les écrivains qui ont éprouvé de la sympathie pour la révolution russe et l'Etat Soviétique entre 1917 et 1939. La seconde regroupe ceux dont les tendances semi-fascistes sont montrées dans *The Reactionaries : A Study of the Anti-Democratic Intelligentsia*³ de John Harrison, parmi lesquels, pour ne citer que les plus illustres, on trouve Ezra Pound, T.S. Eliot, D.H. Lawrence, et W.B. Yeats. Les excès, les contradictions et les revirements politiques apparents de ces derniers et d'auteurs du vingtième siècle, plus récents, ont incité Alfred Kazin à écrire en 1973, un pamphlet intitulé *The Writer as Political Crazy (L'écrivain, détraqué politique)*⁴

Sans aucun doute, l'extrême gauche a eu son lot de dilettantes, d'égo-centriques, et de naïfs apolitiques ballottés au gré des tourmentes des guerres et des révolutions, et au gré de la Grande Dépression. Toutefois, discréditer un certain nombre d'auteurs en leur reprochant d'être "détraqués" dans le domaine des idées politiques, risque de masquer le fait qu'en tant que groupe, les écrivains politisés ont exprimé les opinions d'importantes couches de la classe moyenne intellectuelle. En outre, une telle approche a tendance à minimiser ce

1. Texte paru dans *Twentieth Century Literature*, Vol. 22, février 1976.

2 Traduction de Janine Bauduin

3. John R. Harrison, *The Reactionaries : A Study of the Anti-Democratic Intelligentsia*, New York : Schocken, 1968. Voir également : Irving Howe, "Beliefs of the Masters", *Decline of the New*, New York, Horizon, 1970, pp.34-42; George A. Panichas, "The Writer and the Society : Some Reflections", *The Politics of Twentieth Century Novelists*, ed. George Panichas, New York, Apollo, 1974; Philip Rahv, "An Open Secret", *Literature and the Sixth Sense*, Boston : Houghton Mifflin, 1970.

4. Alfred Kazin, "The Writer as a Political Crazy", *Playboy*, n°6, juin 1973, pp.107-08, 136, 206-09.

qui, finalement, est à la source de la folie de l'époque : les systèmes sociaux face au chaos économique, à la concurrence, au soulèvement, et à la ruine.

Plus utile pourrait être une représentation qui mettrait l'accent sur le caractère hybride de la plupart des écrivains américains de gauche. Par comparaison avec les intellectuels révolutionnaires européens comme V.I. Lénine, Léon Trotsky et Rosa Luxemburg, dont la cohérence des théories est frappante, les écrivains socialistes américains font l'effet d'une aura de contradictions. En ce qui concerne les romanciers, on pense entre autres à la croyance de Jack London en la suprématie nordique, au puritanisme et au zèle désordonné d'Upton Sinclair, à Theodore Dreiser qui embrassa la religion et le parti communiste, la dernière année de sa vie. Pendant la crise des années trente, beaucoup d'écrivains américains de gauche firent leur un mélange cacophonique de visions morales utopistes, de foi en la raison digne du siècle des lumières, et de réactions pragmatiques sur le plan politique; l'engagement de la plupart d'entre eux dans les mouvements politiques ouvriers fut superficiel et épisodique⁵.

Ce que nous savons de James T. Farrell montre d'importantes différences. Le sérieux avec lequel Farrell a abordé la philosophie, l'histoire et la politique, a amené Murray Kempton à écrire dans *Part of Our Time* que "de multiples façons il (Farrell) était le jeune écrivain le plus instruit de son temps".⁶ L'engagement de Farrell dans le militantisme politique a fait partie intégrante de sa vie littéraire et intellectuelle "Je ne connais pas d'autre romancier, fût-il américain ou européen, dont les écrits se soient autant occupés de politique au jour le jour pendant aussi longtemps" se souvenait l'historien d'art Meyer Schapiro⁷. J'ai, ailleurs, tenté de démontrer l'influence de l'engagement politique de Farrell sur son oeuvre romanesque et critique⁸; j'entends ici me limiter à la récapitulation de son seul parcours politique et aux conclusions que l'on peut en tirer.

Farrell est l'un des nombreux écrivains et intellectuels américains qui, dans les années 30 et 40, furent diversement influencés par Léon Trotsky. Ces personnalités constituèrent un groupe hétérogène et cependant spécifique que l'on peut désigner sous le nom "d'intellectuels trotskystes". Parmi eux figuraient de nombreux critiques littéraires, journalistes, poètes, philosophes, historiens et romanciers de valeur. Plus d'un atteignit la notoriété dans son domaine. Il en

5. Bien sûr, de nombreuses tentatives ont été faites pour expliquer les raisons de cet engagement. Deux parmi les meilleures : David Cate, *The Fellow-Travelers : A Postscript to the Enlightenment*, New York : Macmillan, 1973; George Novack, "Radical Intellectuals in the 1930s," *International Socialist Review*, 29, n°2, 1968, 21-24.

6. Murray Kempton, *Part of Our Time*, 1955, New York, Delta, 1967, p.128.

7. Lettre de Meyer Schapiro à Alan Wald, 7 août 1974.

8. Voir Alan Wald, *James T. Farrell : The Revolutionary Socialist years*, Thèse de l'Université de Californie, Berkeley, 1974. New York University Press, 1978.

résulta que l'expérience trotskyste (toute limitée et éphémère qu'elle ait pu être dans quelques cas individuels) eut une influence perceptible sur la culture américaine. Parmi les romanciers et poètes qui s'inscrivirent dans des partis ou groupes de jeunes trotskystes, on peut citer Saul Bellow, Isaac Rosenfeld, Harvey Swados, Bernard Wolfe, John Wheelwright, Harry Roskolenko et Sherry Mangan. Irving Howe, Dwight Macdonald, James Burnham, Leslie Fiedler, Herbert Solow, George Novack, Felix Morrow, Harold Isaacs, et John McDonald⁹ sont autant de journalistes, critiques et autres écrivains qui les rejoignirent.

Beaucoup plus nombreux sont ceux qui furent moins fortement sensibles à la personne et aux idées de Trotsky : Max Eastman, Sidney Hook, Edmund Wilson, Lionel Trilling, Diana Trilling, Norman Mailer, Mary McCarthy, Philip Rahv, William Phillips, F.W. Dupee, V.F. Calverton, John Dos Passos, Charles Rumford Walker, Lionel Abel, Louis Hacker, Harold Rosenberg, Elliot Cohen, Arthur Mizener, Meyer Schapiro, et Benjamin Stolberg entre autres.¹⁰ La plupart de ceux-ci ne s'intéressaient guère aux groupes politiques organisés sous le label du trotskysme et leur adhésion aux idées de Trotsky était très mitigée.

Voici brièvement l'histoire de ce courant intellectuel. Léon Trotsky fit sa première percée notable parmi les intellectuels américains de gauche dans les années vingt. Lorsqu'à la fin de cette décennie, Trotsky fut exilé d'Union Soviétique par la fraction stalinienne triomphante, des admirateurs tels que Mike Gold et Joseph Freeman lui retirèrent leur considération antérieure par soumission aux directives du Parti communiste. Mais Max Eastman acquit un renom international en même temps qu'il se voyait frapper d'ostracisme par la gauche communiste américaine, en prenant la défense du trotskysme et en traduisant les oeuvres de Trotsky.

Parallèlement, à la fin des années vingt et au début des années trente, apparut un groupe d'intellectuels marxistes indépendants qui collaborèrent avec le Parti communiste de la ville de New-York. Au début, ils crurent qu'ils pourraient influencer le parti communiste en le soutenant, mais ils entrèrent en conflit, de plus en plus ouvert avec la politique stalinienne (en particulier telle qu'elle était appliquée en Allemagne). Dans ce groupe composé essentiellement d'universitaires, on note principalement, Sidney Hook, qui jouissait d'un prestige intellectuel prodigieux dans les cercles de gauche. Son influence s'étendait

9. Wolfe, Roskolenko, Howe, Macdonald, Fielder, et Novack ont tous écrit des mémoires sur leur période militante. J'ai obtenu des informations sur les autres à travers la correspondance qu'ils ont eu avec leurs contemporains.

10. Certains parmi cette liste peuvent bien nier qu'ils furent "trotskystes" dans aucun sens du mot. Je pense néanmoins que l'on peut démontrer qu'ils ont tous eu des liens avec un courant intellectuel doté d'un certain type général de caractéristiques, l'une d'entre elles étant l'attitude envers Trotsky décrit dans cet article.

jusque dans un cénacle de jeunes écrivains juifs qu'Elliott Cohen, futur éditeur de *Commentary*, avait rassemblé autour du *Menorah Journal*.

La rupture de ces intellectuels New-yorkais avec le Parti communiste fut annoncée publiquement en février 1934, dans une lettre ouverte critiquant sévèrement les désordres causés par le Parti communiste dans un grand rassemblement socialiste qui avait eu lieu à Madison Square Garden. Certains des collaborateurs du *Menorah Journal* rejoignirent l'organisation trotskyste (The Communist League of America) et d'autres travaillèrent avec eux au sein du Non-Partisan Labor Defense Committee (Comité Non-Partisan de défense ouvrière). Hook collabora étroitement avec les trotskystes à plusieurs occasions, mais il faisait plus nettement partie d'un courant, comprenant l'un des fondateurs du communisme américain, Lewis Corey (pseudonyme de Louis Fraina), Louis Hacker, James Rorty, V.F. Calverton et Meyer Schapiro, dont l'objectif principal devint la construction d'une opposition de gauche active aux stalinien.

Tels étaient les éléments constitutifs du mouvement d'intellectuels antistaliniens déjà en place lorsque James Farrell le rejoignit en 1936 et où le suivirent, un an plus tard, les éditeurs de *Partisan Review*. La cohésion du groupe et son influence, atteignirent leur apogée pendant la campagne contre les procès de Moscou (1936-38). Nombreux parmi ses membres furent ceux qui soutinrent le Comité Américain de Défense de Léon Trotsky. John Dewey - qui fut personnellement et sur le plan philosophique, un objet d'admiration pour les leaders du groupe - joua un rôle important en sa qualité de président de la Commission Préliminaire d'Enquête de ce comité. Mais l'alliance eut la vie brève : dans le sillage des procès se dressa le spectre de la guerre qui paraissait imminente et se produisit l'assassinat de Léon Trotsky lui-même. Presque tous les membres du groupe mirent leurs opinions en question avant la fin de la décennie suivante.

Farrell n'est pas du tout représentatif de ceux qui devinrent des intellectuels trotskystes et ce, pour trois raisons : ses origines irlandaises plébéiennes ; son combat personnel contre le catholicisme et son ascension rapide vers la célébrité au début des années 30 en tant qu'éminent représentant du roman réaliste urbain. Dans de nombreux cas, les autres membres du groupe, outre le fait qu'ils avaient été formés par de célèbres universités de la côte Est, étaient issus des milieux immigrés juifs. Rares sont ceux parmi eux qui, avant les années quarante, se firent remarquer hors du monde universitaire ou du monde des professions libérales. La plupart de ceux qui, finalement, écrivent des romans, qu'il s'agisse de membres du groupe lui-même ou de gens gravitant autour de lui, ne prirent pas les gens ordinaires comme sujet, ni non plus le réalisme-naturalisme comme technique et vision.

Néanmoins, Farrell partagea avec le groupe ses traits les plus déterminants. Dans les années vingt, parallèlement aux innovations techniques expérimentales

de Joyce, Hemingway et autres adeptes du modernisme littéraire, il intégra parfaitement aussi le pragmatisme philosophique de John Dewey. De plus, au milieu des luttes politiques des années trente, Farrell partagea l'attachement d'autres personnalités du groupe envers Léon Trotsky en tant que champion prométhéen de la vérité, qu'allié d'une exceptionnelle richesse de pensée dans la résistance aux pressions staliniennes comme à celles du mercantilisme littéraire, et en tant que critique autorisé de la politique communiste (en particulier en Allemagne, en Espagne et en ce qui concerne le Front populaire). En deux points importants cependant, Farrell se différencie du gros des membres du groupe : il collabora avec les trotskystes américains plus ouvertement et de façon plus cohérente que ses contemporains, et il persévéra dans ses convictions marxistes plusieurs années de plus qu'eux.

Farrell lut *Littérature et Révolution* de Trotsky pour la première fois, alors qu'il était à Paris, en 1931-32. En 1934, s'étant joint à la colonie d'artistes et d'écrivains de Yaddo, il étudia la traduction de *l'Histoire de la Révolution Russe* de Max Eastman. En même temps, Farrell fit la connaissance de George Novack, jeune responsable du monde de l'édition. Novack avait été étudiant en philosophie à Harvard ; à New York, sous l'influence de Hook et du groupe *Menorah*, il rejoignit les rangs des trotskystes. Cette relation et les lectures qu'il fit ne furent pas décisives mais elles établirent des ponts en direction du trotskysme, que Farrell allait finir par franchir au fur et à mesure que ses expériences politiques se multipliaient.

En apparence Farrell fit partie du camp des sympathisants communistes durant l'année et demi qui suivit. Mais dans les articles qu'il écrivit dans *Partisan Review* (organe, à l'époque, du Club John Reed), *New Masses*, *The Nation* et dans le discours qu'il prononça en 1935 au First American Writers Congress (Premier congrès des écrivains américains), il ne cessa de s'opposer à la subordination de la littérature à la politique, prônée par ses compagnons. Les tensions accumulées au fil de ces polémiques atteignirent leur point de rupture lorsqu'il fit paraître *A Note on Literary Criticism* en juin 1936.

A Note on Literary Criticism prenait part à un débat littéraire de gauche qui avait cours à ce moment là, bien que les arguments de Farrell fussent essentiellement la prolongation marxiste de son évolution intellectuelle antérieure. L'argumentation centrale du livre (qui distingue l'aspect esthétique de l'art de son aspect utilitaire) était directement inspirée par Mead, Dewey et D.H. Prall. Néanmoins, l'optique d'ensemble du livre était conforme à l'esprit de *Littérature et Révolution* de Trotsky. George Novack lut l'intégralité du manuscrit avant sa publication et ensemble, Farrell et Novack discutèrent de la tactique à suivre pour sa présentation¹¹.

11. Interview avec Farrell, novembre 1973.

En automne 36, Farrell était déjà connu comme défenseur acharné de l'innocence de Trotsky à l'occasion des procès de Moscou et comme membre actif du Comité exécutif du Comité Américain de Défense de Léon Trotsky (Novack devint secrétaire de cet organisme ; il apparaît, sous les traits du personnage de Joseph Benton dans dans la nouvelle de Farrell : *Tom Carroll*¹²). Au printemps 37, Farrell accompagne John Dewey à Coyoacán au Mexique, pour assister aux célèbres auditions qui lavèrent Trotsky des infâmes accusations portées contre lui par Staline.

Lorsqu'il rentra à New York, Farrell lança une polémique contre le second Congrès des écrivains américains. Il soutint également la réorganisation de *Partisan Review* sur une base anti-stalinienne. Plusieurs années après, il rejoignit Dwight McDonald et d'autres personnalités, pour fonder la *League for Cultural Freedom and Socialism* (Société pour la Liberté Culturelle et le Socialisme) dont le but était de faire concurrence à la *League of American Writers* (Société des Ecrivains Américains) qui avait été fondée par les communistes.

En dernier ressort, Farrell doit son attirance pour le trotskysme à toute une série d'analyses politiques. Mais le fait est que Trotsky défendait une nouvelle perspective pour les écrivains et les artistes, à une époque où les communistes tentaient d'opérer une reconversion gênante dans leur politique culturelle, passant de la propagande sectaire de la "troisième période" à l'alliance de "Front populaire" avec des auteurs à succès ou ayant déjà un nom, de tendance libérale. Comme Farrell, Trotsky appelait à ce que l'on mette un terme aux jugements artistiques reposant sur des critères autres que littéraires. Une telle attitude poussa sans nul doute Farrell et d'autres écrivains à prendre le trotskysme plus au sérieux.

Toutefois, l'alliance politique de Farrell avec l'organisation trotskyste (qui s'appelait alors Socialist Workers Party), resta limitée. Lorsque les éditeurs trotskystes Max Shachtman et James Burnham firent paraître leur provocant article "Intellectuals in Retreat" (des intellectuels qui battent en retraite) dans *New International* en janvier 1939, Farrell fut surpris de voir son nom mêlé à une liste de noms d'intellectuels qui abandonnaient le marxisme révolutionnaire. (Farrell se souvient qu'après avoir lu l'article, il demanda aux auteurs pour quelle raison ils avaient joint son nom à la liste et ceux-ci ne surent dire pourquoi)¹³.

A peine un mois plus tard, Farrell assistait en spectateur à une contre-manifestation menée par les trotskystes contre un rassemblement nazi qui avait lieu

12. James T. Farrell, *Judith and Others Stories*, Garden City, N.Y. : Doubleday, 1973, pp.261-338.

13. Interview avec Farrell, novembre 1973.

à Madison Square Garden. A la suite de ces événements, Farrell écrivit une lettre ouverte de protestation au maire La Guardia, exigeant qu'il explique pourquoi la police avait attaqué la contre-manifestation et protégé les nazis. Farrell mettait l'accent sur le fait qu'une telle politique qui consistait à réserver "la protection de la police aux fascistes et les matraques aux anti-fascistes" rappelait certains événements qui s'étaient passés en Allemagne et en Italie¹⁴. Ce sont ses pensées sur les sources latentes du fascisme américain qui sont à l'origine de sa nouvelle *Tommy Gallagher's Crusade* (*La Croisade de Tom Gallagher*).

En automne 39, Farrell suivit la controverse qui éclata au sein du parti trotskyste entre partisans de James Cannon et partisans de Max Shachtman. Ce dernier, mettait en avant des points de désaccord, sur le plan théorique et pratique, concernant le caractère social de l'Etat soviétique et du régime aux commandes; le débat recouvrait également des questions d'organisation et des questions philosophiques. Les clivages s'établirent nettement, en particulier sur la question de savoir si l'Union Soviétique restait ce que Trotsky avait qualifié "d'Etat ouvrier souffrant de déformation bureaucratique", ou s'il ne s'agissait pas de quelque nouvelle forme de société de classes.

Farrell eut ses propres doutes pendant toute la fin des années trente sur la nature sociale de l'Etat soviétique pendant la période stalinienne. Mais il ne savait pas exactement comment la définir et il hésitait à accepter la démarche proposée par la faction rebelle de Shachtman. Farrell avait aussi des opinions peu orthodoxes sur la méthode marxiste :

"Concernant les querelles d'ordre philosophique (se souvint plus tard Farrell), je n'ai jamais accepté le matérialisme dialectique en tant que philosophie authentique... Je n'ai jamais aimé *Matérialisme et Empirio-criticisme* de Lénine. Cet ouvrage souffre de ce qui manque à la théorie de la connaissance fondée sur les corrélations. Ce n'est pas directement par l'étude de Marx que j'ai commencé à aborder la question du matérialisme dialectique. J'avais lu des quantités de textes philosophiques avant, et j'ai trouvé que ces aspects du marxisme ne rimaient tout simplement à rien."¹⁵

Mais en dépit de ces désaccords, c'est à la fraction de Cannon que Farrell resta le plus étroitement lié.

1940 fut l'année de l'assassinat de Trotsky à Mexico par un agent stalinien. Cet événement porta un coup terrible au moral de la gauche anti-stalinienne. Il se produisit moins d'un an après la signature du pacte Staline-Hitler et l'invasion soviétique de la Pologne à la fin de l'année 1939. Maints sympathisants communistes et bon nombre d'intellectuels du parti avaient alors leur propre mouvement. A la suite du pacte, les querelles de fractions au sein du parti trotskyste firent plus que jamais rage et aboutirent en avril 1940 à une grave

14. *Socialist Appeal*, 20 février, 1939.

15. Interview avec Farrell, novembre 1973.

scission. Le Socialist Workers Party, avec Cannon à sa tête, resta fidèle aux positions de Trotsky, tandis que le Workers Party (Parti Ouvrier), avec Shachtman pour dirigeant, était fondé et se proposait de rivaliser avec le premier.

Le meurtre de Léon Trotsky se produisit le 21 août 1940. Ce jour là Farrell était dans un hôpital de New York, se remettant d'un anthrax qu'on venait de lui ouvrir. Lorsque les nouvelles du soir furent données à la radio, Farrell fut si perturbé qu'on dut lui administrer un calmant pour le faire dormir. "Le meurtre atroce de Léon Trotsky, me met dans un état éprouvantable" écrivit-il à sa soeur Mary le 26 :

"C'est une perte énorme et tragique, surtout en ce moment. Nous avons besoin de Trotsky. Ce meurtre, entre parenthèses, est bien la preuve que je n'exagérais pas, toutes ces années, lorsque j'essayais de dire aux gens ce qu'est le stalinisme. Ce meurtre est la démonstration de ce qu'il est : du gangstérisme politique et criminel aussi infect que le fascisme lui-même. Ce crime n'a pas de nom. Aucun mot ne peut le décrire. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de massue sur la tête, d'avoir mal, d'en vouloir à la terre entière, d'être dans une rage qui ne sert à rien. C'était le plus grand de nos contemporains et ils l'ont assassiné, et qui plus est, le gouvernement des Etats-Unis a peur de ses cendres. Seigneur!"¹⁶

Les hommages qu'à l'époque, Farrell rendit à Trotsky et qui parurent dans la presse du camp Cannon et du camp Shachtman, ainsi que dans *Partisan Review*, rendaient compte des aspects particuliers de la vie et de la pensée de Trotsky qui avaient le plus compté pour Farrell. Tout en reconnaissant qu'il n'était pas un disciple de Trotsky "au sens strict et littéral du terme", Farrell décrivait la séduction intellectuelle considérable qu'avait exercée Trotsky sur lui :

"J'ai subi son influence. Le Vieux a éduqué quelques uns des membres de ma génération; je suis l'un de ceux qu'il a éduqués. Sans ses écrits, je serais différent de ce que je suis, et je penserais autrement. A présent, les points sur lesquels on n'était pas d'accord avec lui, perdent de leur importance. On voit sa grandeur, l'inspiration que l'on retient de sa vie même, de son combat jamais découragé, et de ses brillants écrits. Léon Trotsky était un révolutionnaire immense, un écrivain immense, un homme immense, un souffle immense."¹⁷

Dans *Partisan Review* où il se livra à la réflexion la plus fouillée, il mit l'accent sur les qualités de force et de courage personnels de Trotsky. C'étaient précisément ces qualités dont Farrell lui-même avait fait usage dans sa lutte pour se libérer des chaînes de l'ignorance et de la religion, dans les années 20, pour s'opposer aux staliniens et à l'alliance staliniens-libéraux aux début et à la fin des années trente. A présent, il faisait appel à elles pour combattre l'hystérie guerrière montante : "La vie de Léon Trotsky est l'une des grandes tragédies de l'histoire moderne. Mettant en lice son intelligence et sa volonté contre les di-

16. Cette lettre se trouve dans la Collection Farrell à l'Université de Pennsylvanie.

17. *Socialist Appeal*, 7 septembre 1940.

rigeants despotiques d'un grand empire, pleinement conscient du pouvoir, des ressources, de la ruse et de la cruauté de son ennemi, Trotsky avait une seule grande arme à sa disposition : ses idées."¹⁸

Farrell trouva en Trotsky l'inspiration et le courage, qui allaient lui être tout particulièrement nécessaires dans la décennie à venir. Les intellectuels de gauche opposés à la nouvelle guerre étaient réduits à une poignée. Ils comprenaient Farrell, Meyer Schapiro, Mary McCarthy et Edmund Wilson (retiré loin du monde), Clement Greenberg, Dwight Macdonald et les pacifistes regroupés autour *Politics*, C. Wright Mills, quelques social-démocrates, et des quelques personnes qui continuaient à adhérer aux partis trotskystes (comme Novack, Felix Morrow, et le jeune Irving Howe). Outre les attaques personnelles dont Farrell était constamment l'objet en raison de cette prise de position impopulaire, ses romans étaient sans cesse soumis à la réprobation non seulement du Front populaire fondé sur l'alliance staliniens-libéraux, mais aussi de la censure du gouvernement fédéral, à Chicago (en 1944) et à Philadelphie (1948).

De plus, au cours des années quarante, Farrell, allait être confronté à une série de tragédies personnelles : la mort de sa mère, la naissance d'un fils arriéré (son premier fils, Jean, était mort à l'âge de cinq jours), la dissolution de son second mariage, et un incendie grave dans son appartement, qui détruisit le manuscrit de deux romans, une étude de la littérature irlandaise de quatre-vingt pages, un livre sur la censure, et la plus grosse partie de la *Death Fantasy* qui avait été omise dans la version parue de *Judgement Day* (*Jugement dernier*). Finalement, cette décennie allait voir se produire aussi la rupture totale et amère de Farrell avec les camps Cannon aussi bien que Shachtman, avec lesquels il avait des liens personnels et politiques depuis presque quinze ans.

En automne 41, les toutes premières victimes de la Loi Smith passèrent en jugement. Le célèbre "Procès de Minneapolis" fut le premier cas de l'histoire américaine de poursuites judiciaires fédérales pour rédition, en période de paix. Les inculpés étaient des trotskystes du Socialist Workers Party, et les membres du syndicat des camionneurs de la section 544 de Minneapolis. Leurs partisans soutinrent que le procès était une machination du gouvernement Roosevelt et faisait partie de ses préparatifs de guerre.

Prenant la défense des accusés, Farrell se fit remarquer comme président du Civil Rights Defense Committee (C.R.D.C.) (Comité de défense des droits du Citoyen). Novack était secrétaire du comité, John Dos Passos et Carlo Tresca en étaient vice-présidents. (Le 12 janvier 1943, Tresca fut assassiné, probablement

18. *Partisan Review*, septembre-octobre 1940, p. 388-90.

par des fascistes, ou par des tueurs de la mafia anti-syndicaliste. L'hommage de Farrell à Tresca fit la une du journal trotskyste *The Militant*)¹⁹.

Le bureau national du C.R.D.C. comprenait les professeurs Joseph Warren Beach, Warren K. Billings, John Chamberlain, John Dewey, W.E.B. Dubois, Waldo Frank, Clement Greenberg, Mark Dewolfe, Irving Howe, Margaret Marshall, F.O. Matthiessen, Mary McCarthy, William Phillips, Philip Rahv, James Rorty, Marx Shachtman, Meyer Schapiro, Charles Rumford Walker, Edmund Wilson, et bien d'autres. L'American Civil Liberties Union et le Workers Defense League approuvèrent aussi officiellement son action.

Farrell exprima avec force ses convictions sur l'affaire dans *Our Fight to Free the Eighteen (Notre lutte pour libérer les dix-huit)*, préface qu'il donna à un recueil des biographies de ceux qui furent envoyés en prison dans les derniers mois de l'année 43. Farrell y qualifiait le procès ouvrier de Minneapolis de "grand procès des temps de guerre actuels, mettant en cause les droits des travailleurs et la liberté d'expression." Il constatait que le Smith Act était en "pure contradiction" avec le Bill of Rights et lançait cet avertissement : "Cette attaque contre les travailleurs, cette répression des idées socialistes, et cet emprisonnement de socialistes, fraie la voie à la réaction fasciste, même si c'est un gouvernement qui se proclame ennemi du fascisme, qui en a pris la décision."²⁰

En plus de son travail de romancier et de son engagement dans les activités du C.R.D.C., Farrell se fit l'ardent défenseur de deux causes pendant les années de guerre; d'abord, au sein de l'extrême-gauche, il fit campagne pour une position nette contre la guerre, contre le capitalisme, ce qui donna lieu tout particulièrement à une polémique avec Sidney Hook et Max Eastman. Deuxièmement, il dénonça et repoussa ce qu'il estimait être les tendances réactionnaires des intellectuels partisans de la guerre. Cette seconde campagne s'échelonna sur les années 41 et 42 dans trois articles : "The Faith of Lewis Mumford" (Le Credo de Lewis Mumford) "On the Brooks-Mac Leish Thesis" (A propos de la thèse Brooks-Mac Leish) et "Literature and Ideology" (Littérature et Idéologie). Il la résuma ensuite dans *The Frightened Philistines (Les Philistins effrayés)* à la fin de l'année 1944.²¹

19. *Militant*, 16 janvier 1943. Voir également l'article de George Novack, *ibid.*, 23 janvier 1943 et Farrell : "In Remembrance of Carlo Tresca", *ibid.*, 1er mai 1943. *An American Dream Girl* (1950) de Farrell est dédiée à "Margaret DeSilver et à la mémoire de Carlo Tresca".

20. *Who Are the 18 Prisoners in the Minneapolis Labor Case ?* New York : Civil Rights Defense Committee, 1944, pp.3-4.

21. *Southern Review*, 6, Hiver 1941, 417-38; *Partisan Review*, 9 janvier-février 1943, 38-47; *College English*, 3, avril 1942, 611-23; *New Republic*, 111, 4 décembre 1944, 764, 766-69. Tous ces articles, exceptés celui de *Partisan Review* ont été repris dans l'ouvrage de Farrell : *The League of Frightened Philistines*, New York : Vanguard, 1945.

Les oeuvres de critique littéraire de Farrell pendant les années quarante touchaient aux domaines suivants : le rôle de l'écrivain et de l'intellectuel révolutionnaire; l'extension de la théorie marxiste à la compréhension de la littérature, l'examen de divers livres récents; une série de critique de romans classiques. Pourtant, comme le fit remarquer Farrell dans la préface à *The League of Frightened Philistines* (recueil qui, en 1946, rassembla un grand nombre de ses anciens articles), l'unité de tels écrits résidait dans le fait qu'ils exprimaient "une lutte constante pour une perspective plus claire et une meilleure orientation."²²

Cette dernière phrase fait nettement écho à Trotsky qui écrivait : "L'art, la culture, la politique, ont besoin d'une nouvelle perspective. Sans elle, l'humanité n'évoluera pas."²³ Mais on retrouve l'influence indirecte du marxisme de Trotsky dans toute la pensée et l'oeuvre critique de Farrell. On la sent surtout dans l'armement qu'il met à défendre son point de vue, dans l'utilisation hardie et pleine d'humour qu'il fait de la métaphore, dans son respect et sa recherche d'une méthode et d'une théorie (avec comme but la possibilité), dans son internationalisme politique et culturel, dans sa lutte pour faire entrer dans son oeuvre tous les aspects de la réalité humaine et pour mettre cette oeuvre en accord avec sa vie et ses croyances, et dans l'aptitude de Farrell à pénétrer jusqu'à la racine et à la signification sociales des phénomènes humains, historiques et culturels.

L'orientation politique de Farrell ne resta pas statique pendant toute la décennie quarante. Le début de ces années le montre en train de se préparer politiquement, devant la menace de l'holocauste guerrier, en adoptant un point de vue plus critique vis à vis de ses alliés intellectuels de la gauche anti-stalinienne (essentiellement liée à *Partisan Review*). Il évolua de nouveau et réaffirma son marxisme révolutionnaire et sa qualité de sympathisant du mouvement trotskyste envers lequel il gardât son indépendance. paraissait sérieuse. Selon George Novack, ces rapports étaient jusqu'à un certain point mutuellement souhaitables:

«Ce n'est qu'une seule fois, en 1944, qu'il (Farrell) proposa vraiment d'adhérer (au Socialist Workers Party). Il avait été mutuellement presque admis depuis le début de notre association que c'était en restant non-membre qu'il était le plus précieux, lorsqu'il polémiquait contre les staliens et prêtait son concours à notre mouvement tout en continuant d'écrire son oeuvre."²⁴

Mais vers le milieu des années quarante, les divergences de Farrell avec le Socialist Workers Party, dirigé par Cannon, s'accrurent. Farrell n'était pas assez impliqué dans les affaires internes du parti pour faire réellement partie d'aucun

22. *The League...*, p.3.

23. Paul Siegel, *Léon Trotsky on Literature and Art*, New York : Merit, 1971, p.111.

24. Lettre de George Novack à Alan Wald, 29 avril 1973.

camp particulier, mais il eut certaines des réactions, devant certains éléments, et certaines des inquiétudes, de la tendance dissidente Goldmam-Morrow qui apparut en cette même période. En fin de compte, Farrell, comme la plupart des membres de ce groupe, se tournèrent alors vers le Workers Party de Shachtman.

Au printemps 44, Farrell soumit une assez longue lettre ouverte à la rédaction de la revue du Socialist Workers Party, *Fourth International*. Il écrivait pour protester contre le contenu de deux des articles précédents de la revue. Farrell énumérait un assez grand nombre d'exemples dans lesquels il croyait que les rédacteurs avaient utilisé des méthodes «indignes du marxisme», et il concluait :

«Il est de notoriété publique, que je ne suis pas membre de votre parti. Mais j'ai collaboré avec vous dans des affaires il s'agissait de défendre des droits. J'ai exprimé ma solidarité avec vous. Les occasions n'ont pas manqué où j'ai clairement fait comprendre à Max Shachtman et à ses collaborateurs que je n'étais pas d'accord avec la théorie du collectivisme bureaucratique. Le fait de m'être ainsi comporté me donne d'autant plus impérativement le sentiment qu'il est de mon devoir de vous envoyer cette lettre de protestation. Je crains que, si des articles comme les deux dont il est question continuent à paraître, ils n'aient comme seul effet de faire du mal et non du bien. Un sentimentalisme grossier, une intransigeance, ces attitudes sont toutes dangereuses. Je les considère comme indéfendables.»²⁵

La Fourth International refusa de publier la lettre de Farrell ; les directeurs de publication crurent qu'elle était un moyen, ou pouvait être utilisée comme un moyen de faire intervenir Farrell de l'extérieur, dans la querelle interne entre les partisans de Cannon et le camp Goldman-Morrow (le groupe Goldman-Morrow avait non seulement exprimé des doutes sur la possibilité de soulèvement en Europe, après-guerre, mais avait porté des accusations semblables à celles que portait Farrell dans sa lettre). La tendance Goldman-Morrow dénonça ce refus en le qualifiant d'acte de répression, mais les dirigeants du Socialist Workers Party se contentèrent de publier la lettre de Farrell dans leur *Internal Discussion Bulletin* (Bulletin de discussion interne). Après plusieurs mois d'attente, Farrell donna le feu vert au *New International* du Workers Party et à la revue *Politics* de Dwight Macdonald, dans lesquels la lettre parut en décembre et novembre 1944. Dans *Politics*, Farrell fit précéder la lettre d'un exposé vigoureux dans lequel il prenait la défense du léninisme et critiquait les conceptions de Macdonald.

La réaction du camp majoritaire de Cannon fut brutale et il n'y alla pas par quatre chemins. L'essentiel des remarques personnelles de Cannon, publiées dans l'*Internal Discussion Bulletin* sous le titre «*An insult to the Party*» (Une insulte envers le parti) était que : le parti était constitué de révolutionnaires

25. "James T. Farrell and the SWP", *Politics*, 1, décembre 1944, p.351-52.

professionnels qui devaient résoudre leurs propres problèmes; les particuliers comme Farrell, «dont les principaux intérêts et occupations étaient ailleurs», n'étaient pas qualifiés pour donner des leçons aux professionnels. Cannon, en fait, mettait Farrell dans le même sac que Macdonald, «le type parfait de ces *Alice au Pays des Merveilles de la politique* »²⁶

Les commentaires de Cannon eurent bientôt fait le tour de la gauche antistalinienne et, en juillet 46, *Politics* en publia des extraits accompagnés des observations de Dwight Macdonald accusant Cannon et son parti de n'être qu'une autre variante du stalinisme :

«Depuis des années (écrivait Macdonald) James T. Farrell est un sympathisant trotskyste loyal et dévoué. Bien que personnellement je trouve qu'il a été trop loyal, en ce sens qu'il aurait dû être plus méfiant vis à vis de cette idéologie anti-démocratique dont il expérimente à présent lui-même les effets, on ne peut qu'admirer le courage moral avec lequel il est fidèle à ses convictions socialistes révolutionnaires alors que la plupart des autres intellectuels américains les ont abandonnées. Lorsque les dirigeants du Socialist Workers Party furent persécutés si honteusement par le ministère de la justice, Farrell mit non seulement son prestige littéraire au service du comité de défense qu'il présidait, mais il donna beaucoup de son temps et de sa peine pour lui, intervenant oralement, écrivant des pamphlets, entretenant des correspondances. Par sa lettre à *Fourth International* il voulait manifestement se montrer amicalement critique, et non mettre fin à des relations politiques. Non seulement *Fourth International* a refusé de faire paraître sa lettre, mais l'on voit à présent le patron du parti (Cannon) considérer que Farrell a insulté le parti en se permettant de lui écrire. Résultat : «Farrell a reporté sa sympathie sur le groupe concurrent de Shachtman, le Workers Party»²⁷.

Le mois suivant, *New International* (journal du Workers Party de Shachtman) consacra à son tour son article d'intérêt général à la querelle Farrell-Cannon, reproduisant non seulement les commentaires de Cannon, mais une réponse d'Albert Goldman (qui, à l'origine, était paru dans l'*Internal Discussion Bulletin* du Socialist Workers Party. Goldman décrivait Farrell comme «un défenseur courageux et dévoué du mouvement trotskyste» et «un marxiste cultivé» qui avait «étudié et lu autant d'ouvrages de théorie marxiste que certains des membres dirigeants du (Socialist Workers) parti». Par conséquent il aurait dû réserver le meilleur accueil aux opinions de Farrell sur les questions politiques, et Goldman dénonçait l'idée que la politique était le domaine réservé des professionnels du parti, comme une idée stalinienne manifeste ²⁸.

L'opinion des partisans de Cannon fut néanmoins tout à fait différente : ils se mirent dans l'idée que la collusion de Farrell avec Goldman Morrow et Shachtman indiquait en fait qu'il commençait à quitter le marxisme et le trots-

26. SWP *Internal Discussion Bulletin*, Vol. 7, janvier 1945.

27. *Politics*, 2, juillet 1945.

28. *New International*, 11 août 1945, p.144-48.

kysme et qu'il amorçait un virage à droite déjà opéré par la plupart des intellectuels dont le radicalisme politique s'était ramolli.²⁹

Farrell démissionna en tant que président du C.R.D.C. entre le moment où on lui refusa la publication de sa lettre originelle dans le *Fourth International* et celui où elle parut dans d'autres revues. Sa lettre de démission datée du 12 octobre 1945 fut envoyée à George Novack. Bien que Farrell acceptât de rester membre du C.R.D.C. lui-même, il expliquait que le Comité n'avait pas mené d'action depuis le début de l'hiver 45, moment où les derniers inculpés du procès de Minneapolis étaient sortis de prison. Farrell proposait sa collaboration dans le cas de procès futurs.³⁰ Entre temps les articles littéraires de Farrell commençaient à faire presque régulièrement la une de *New International* de Shachtman.

Au printemps 46, Farrell participa à un débat intitulé «New Road» (Voies nouvelles) qui s'ouvrit dans la revue *Politics*. Il y défendit la position du marxisme révolutionnaire. En réplique à Macdonald, Farrell, prenant la défense du léninisme, démontrait que contrairement à l'accusation qui était portée contre ce dernier, il n'était pas dans sa logique de conduire au stalinisme ; et il invoquait de nouveau une idée exprimée par Trotsky selon laquelle la tendance à se cacher derrière des valeurs humaines abstraites pouvait être utilisée pour dissimuler un recul politique (chose qui, selon Farrell, se produisait chaque mois dans *Politics*). Quant à Macdonald il défendait ses propres revirements politiques, qui étaient nombreux, arguant qu'ils étaient préférables à la foi de Farrell en un système³¹

Deux années plus tard seulement, en avril 1948, Farrell, tout comme Albert Goldman, annonça ce qui était de fait une rupture avec le groupe Shachtman sur la question du plan Marshall. Dans une lettre au journal de Shachtman, *Labor Action*, Farrell exposa son désaccord avec l'opposition du Workers' Party au plan, faisant ressortir que ce qui primait c'était la lutte contre le stalinisme et que la reconstruction capitaliste de l'Europe Occidentale valait mieux que pas de reconstruction du tout : «Seules la richesse et la puissance américaines font obstacle à l'expansion stalinienne.»³²

Au cours des mois suivants, Farrell devint président des «*Independent Voters for Norman Thomas* » (Electeurs indépendants appelant à voter pour Norman Thomas), organisme dont faisaient partie Daniel Bell, Van Wyck Brooks, Babette Deutsch, Irwin Edman, Erich Fromm, Sidney Hook, Harold Isaacs, C.Wright Mills, William Philips, Philip Rahv, Meyer Schapiro,

29. Lettre de George Novack à Alan Wald, 9 septembre 1974.

30. Lettre figurant dans la collection Farrell à l'Université de Pennsylvanie.

31. *Politics*, 3, mars 1946, p.89-92.

32. *Labor Action*, 17 mai 1948, p.3.

Edmund Wilson, et Bertram D. Wolfe. Dans son appel à Albert Einstein l'invitant à soutenir Thomas plutôt que Henry Wallace, Farrell déclara haut et fort que le Parti socialiste était le moyen d'ériger «une troisième force entre le stalinisme et le capitalisme.»³³

La rupture de Farrell avec les trotskystes fut totale et assurément amère. En octobre, il défendit Norman Thomas contre les critiques qui lui étaient faites par le Socialist Workers Party. La nouvelle de Farrell *The Renegade (Le renégat)*, avec ses portraits peu flatteurs de Cannon et Novack, était encore plus mordante dans ses récriminations.³⁴

Le discours de Farrell, *Truth and Myth America (Vérité et Mythe concernant l'Amérique)*, qui fut publié, soutenait l'idée que les Américains étaient devenus «les héritiers de la civilisation occidentale» et que seule la richesse et la puissance américaine protégeaient la liberté en Europe de l'Ouest.³⁵ Au milieu des années 50, Farrell s'adressa simultanément aux groupes de Cannon et de Shachtman dans les pages du *New Leader* et les ridiculisa en prétendant qu'elles souffraient de ce que Trotsky avait appelé : «Un défaut d'accord entre le subjectif et l'objectif».³⁶

Les caractéristiques uniques dont la combinaison eut pour effet de créer l'esprit et l'oeuvre littéraire de James T. Farrell, n'empêchent pas que l'on en vienne à la conclusion que l'évolution de l'homme et son développement sont typiques du cercle des intellectuels trotskystes de l'époque. Il est exact que Farrell accéda à la scène littéraire new-yorkaise à sa façon spécifique, et qu'il refusa obstinément de se laisser vaincre par les forces historiques qui démontèrent la majorité de ses contemporains et les détournèrent de la voie révolutionnaire plusieurs années avant lui. Toutefois, comme on l'a déjà indiqué, il existait de nettes similitudes intellectuelles et politiques entre Farrell et ce cercle, entre autres la nature de ses origines intellectuelles dans les années vingt et son attitude envers Trotsky dans les années trente.

On peut résumer l'interaction de ces divers traits en affirmant que chez Farrell, comme chez la plupart des autres membres de ce cercle, existait un conflit intellectuel entre les idées du pragmatisme libéral qu'ils avaient fait leurs dans les années vingt, et les conclusions politiques révolutionnaires que semblaient exiger la Grande Dépression et les événements des années trente. Leurs très importantes expériences intellectuelles des années vingt, qui leur donnèrent

33. *Socialist Call*, 29 octobre 1948, p.2.

34. *An American Dream Girl*, New York : Vanguard, 1950, p.274-302.

35. Le discours fut prononcé en avril 1949 au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il fut imprimé en octobre 1949 par Rand School Press en même temps que le texte d'une adresse de Farrell pour la Voix de l'Amérique.

36. *New Leader*, 33, 24 juin 1950.

l'esprit critique voulu pour résister à l'appel du mouvement communiste, contribuèrent également à les empêcher de souscrire totalement au programme trotskyste. Même Farrell qui alla bien plus loin que la plupart des autres membres de ce cercle, dans son adhésion à la perspective politique de ce programme, resta néanmoins un penseur pragmatique dans la tradition des Dewey et Mead. Du début à la fin il rejeta la philosophie marxiste.

Pour la plupart des membres du groupe, ce sont les personnalités de John Dewey et Léon Trotsky qui symbolisèrent la progression libérale des années vingt, (auquel on identifia le pragmatisme), et le marxisme révolutionnaire des années trente. D'un point de vue philosophique, Hook, Farrell, et d'autres, aspiraient à réconcilier le Deweyisme et le marxisme d'une façon ou d'une autre. Il ne fait aucun doute que la cohésion du groupe et son influence politique connurent leur apogée pendant la campagne contre les procès de Moscou, lesquels rassemblèrent Dewey et Trotsky dans l'action, même si ce ne fut que pour une courte période.

Mais l'alliance entre le pragmatisme libéral, conception qui finalement trouve ses racines dans la révolution démocratique bourgeoise, et le marxisme révolutionnaire très solidement ancré dans la révolution russe, ne dura pas. En fin de compte, ce fut en grande partie en réévaluant la révolution russe que le groupe remit en question le projet révolutionnaire. Pour certains, ce fut la désillusion consécutive aux procès de Moscou, qui déclencha la réévaluation; pour d'autres l'invasion de la Pologne et de la Finlande qui l'entraîna, et, pour Farrell, elle fut essentiellement causée par son inquiétude devant l'expansionnisme soviétique d'après-guerre.

TROTSKY

Pierre
Broué



Fayard

Pendant plus de 30 ans
Pierre Broué a patiemment rassemblé,
consulté, interrogé
les écrits publics et privés de Trotsky,
les témoignages
de ceux qui l'ont approché.

Avec l'exigence de l'historien
et la passion du militant
Pierre Broué fait revivre Trotsky
dans toute son humanité.

Il reste encore
quelques livres
de la souscription
faite en octobre 1988
au prix de 158 frs +
22 frs de port.

S'adresser à
C.L.T.
63 rue Thiers
38000 Grenoble

Les N^{os} 32 et 33 des
Cahiers Léon Trotsky
ont été réunis en
livre, avec une
préface de
Pierre Broué,
une bibliographie et
des index des noms
et des matières.

Les *Cahiers Léon Trotsky* proposent cet ouvrage d'introduction et de complément indispensable à la lecture des OEuvres de Trotsky (nouvelle série) à des conditions exceptionnelles à leurs abonnés et à leurs lecteurs.

Damien DURAND

OPPOSANTS A STALINE

l'Opposition de gauche internationale
et Trotsky
(1929 -1930)



Prix en librairie :
150 frs

Prix C.L.T. :
98 frs +
10 frs de frais de
port.

Trotsky, expulsé d'U.R.S.S., arrive en Turquie en février 1929.

C'est un tournant décisif du mouvement communiste en pleine crise. En Union soviétique, les opposants de gauche sont en prison, dans les camps, « déportés » par milliers, à l'étranger, exclus des partis communistes.

Pour redresser l'Internationale communiste et ses partis, contre la dégénérescence bureaucratique de la révolution russe : tel est le combat des communistes de gauche, qui tendent à se regrouper en fraction internationale, l'Opposition de gauche internationale.

Trotsky tout en regroupant, structurant et délimitant l'Opposition, poursuit sa réflexion sur l'évolution de l'U.R.S.S. à travers de nombreux articles et livres.

Les articles de Trotsky — lettres, textes, journaux —, des thèses, des photos, ont permis à Damien Durand de reconstituer cette première bataille d'une opposition communiste à Staline.

Enzo Traverso

Walter Benjamin et Trotsky "Sur une relation d'affinité élective"¹

Il y a cinquante ans, à quelques semaines de distance l'un de l'autre, deux figures centrales de la culture et de la pensée marxistes de ce siècle trouvaient la mort : Léon Trotsky et Walter Benjamin. Le premier, exilé au Mexique, était tué sous les coups de piolet d'un agent stalinien; le deuxième se suicidait à Port-Bou, à la frontière espagnole, par crainte d'être livré aux nazis qui venaient d'occuper la France, sa terre d'exil après 1933. Il n'y a aucun hasard dans ce double anniversaire. Victimes respectivement du stalinisme et du fascisme, Trotsky et Benjamin incarnaient - sur des plans différents - la lutte pour l'utopie communiste au milieu d'un monde en train de basculer vers la catastrophe; c'est pourquoi leurs morts nous apparaissent chargées d'une si forte valeur symbolique.

Au premier abord, ce rapprochement peut apparaître étrange. Qu'avaient-ils en commun, le dirigeant de la révolution d'Octobre et un obscur critique littéraire allemand, irréductiblement réfractaire à toute forme de militantisme politique ? Ils ne se rencontrèrent jamais de leur vivant et personne, en 1940, ne mit en relation leurs morts. La nouvelle de l'assassinat de l'ancien chef de l'Armée rouge fit le tour du monde, tandis que la mort de Benjamin passa totalement inaperçue, même par ses amis les plus intimes qui ne l'apprirent qu'avec beaucoup de retard. On pourrait dire qu'ils étaient tous les deux des marxistes, mais certainement Benjamin n'aurait jamais écrit un ouvrage d'analyse sociale et politique comme *la Révolution trahie* ni Trotsky un texte profondément imprégné de messianisme et de religion comme les *Thèses sur la philosophie de l'histoire*. On pourrait alors ajouter qu'ils étaient tous les deux juifs, mais qu'y avait-il en commun entre les paysans juifs d'un village d'Ukraine et la famille

1. Nous remercions Enzo Traverso et la revue *Quatrième Internationale* pour nous avoir autorisé à publier cet article.

israélite d'un marchand d'art berlinois ? Cet élément n'était marquant que pour les autorités nazies qui haïssaient le « judéo-bolchévique » Trotsky et persécutaient Benjamin, coupable d'être à la fois juif et marxiste.

Leurs origines, leurs formations culturelles, leurs expériences politiques, bref, leurs vies furent profondément différentes. Néanmoins, il est possible de saisir certaines correspondances importantes dans leur démarche intellectuelle et, plus en général, dans leur pensée politique. Le nom de Benjamin ne figure jamais dans les écrits de Trotsky et nous ne savons pas si le révolutionnaire russe exilé eut quelquefois l'occasion de lire les pages littéraires de la *Frankfurter Zeitung*; en revanche, nous savons que Benjamin lut attentivement plusieurs ouvrages de Trotsky et en fut fortement marqué. En 1926, il avait lu *Où va la Grande-Bretagne ?* et, l'année suivante, dans un article consacré à « La nouvelle littérature russe », il citait avec beaucoup d'admiration la critique du Proletkult, développée par Trotsky dans *Littérature et Révolution*, qui coïncidait à plusieurs égards avec la sienne.² Ils partageaient l'avis que la tâche de la révolution n'était pas de créer une nouvelle « culture prolétarienne », mais plutôt de permettre aux exploités d'assimiler la culture accumulée au cours de l'histoire, tout au long d'un passé marqué par le sceau de la domination de classe (donc, en ce sens, une culture « bourgeoise »). Dans leur jeunesse, ils avaient rendu hommage à la tradition littéraire classique en consacrant de remarquables études critiques respectivement à Goethe et à Tolstoï. Plus tard, ils partagèrent un intérêt commun pour le freudisme et pour l'avant-garde artistique et littéraire, notamment le surréalisme. Dans son célèbre *Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant* rédigé au Mexique en collaboration avec André Breton, Trotsky insérait un passage qui affirmait avec force le principe d'une liberté totale dans la création artistique: « toute licence en art ».³ Cela rappelle de près les considérations que faisait Benjamin en 1929 à propos du surréalisme, un mouvement où il retrouvait « un concept radical de liberté » que l'Europe semblait avoir perdu après Bakounine.⁴

Dans une lettre du printemps 1932 à Gretel Adorno, il écrivait, à propos de l'autobiographie et de *l'Histoire de la Révolution russe* de Trotsky, que, « depuis des années », il n'avait rien assimilé « avec une pareille tension, à couper le souffle. »⁵ Lors de son voyage à Moscou, entre décembre 1926 et février 1927, à un moment où le PCUS était secoué par la lutte de l'Opposition de gauche contre Staline, il ne s'était pas beaucoup intéressé aux affaires internes de Russie. Radek et Lounatcharski ne lui firent pas une grande impression, et il ne pouvait pas suivre les discussions animées de ses amis sur les

2. W. Benjamin, *Gesammelte Schriften* (GS) Suhrkamp, Frankfurt /M. 1977, II, p. 755-762.

3. L. Trotsky, *Littérature et révolution*, 10/18, Paris, 1974, p. 196.

4. W. Benjamin, *Mythe et violence*, Denoël, Paris, 1971, p. 310.

5. W. Benjamin, *Correspondance*, Aubier-Montaigne, Paris, 1979, p. 68.

conflits fractionnels déchirant le parti au pouvoir, car elles se déroulaient en russe. Cependant, il devait en retenir quelques échos puisqu'il remarquait, dans son *Journal de Moscou* 4 qu'en Union soviétique le régime essayait "d'arrêter la dynamique du processus révolutionnaire" et il concluait que le pays était désormais, "qu'on le veuille ou non entré dans la restauration."⁶ En 1937, il lut la Révolution Trahite, qui avait fait l'objet d'un compte rendu élogieux de Pierre Missac dans les *Cahiers du Sud* et la réflexion sur Trotsky fut abordée à plusieurs reprises pendant ses discussions avec Bertolt Brecht au Danemark. Sous l'influence de Karl Korsch, Brecht manifestait une certaine sympathie pour la critique trotskyste du stalinisme et de la théorie du "socialisme dans un seul pays". Lors d'une conversation, il qualifia l'URSS de "monarchie ouvrière", et Benjamin la compara aux "fantaisies grotesques de la nature qui sont extraites du fond des mers sous la forme d'un poisson cornu ou de quelque autre monstre."⁷ Sa méfiance à l'égard du stalinisme s'accrut avec la déception engendrée par le Front populaire français et par la défaite de la République espagnole, pour se transformer dans un rejet radical après le pacte germano-soviétique de 1939, stigmatisé dans les *Thèses* par la dénonciation des politiciens qui "aggravent leur défaite en trahissant leur propre cause."⁸ La sympathie de Benjamin pour Trotsky est aussi soulignée par différents témoins qui le rencontrèrent pendant les années trente. Selon Werner Kraft, Brecht était "contre Staline. Benjamin pour Trotsky." Jean Selz, qui connut Benjamin en 1932 aux îles Baléares, précise qu'il était partisan d'un "marxisme ouvertement antistaliniste; il manifestait une grande admiration pour Trotsky".⁹

Mais cette étrange affinité, entre deux figures tellement différentes comme le fondateur de la Quatrième Internationale et l'auteur de *Paris capitale du XIX^e siècle*, ne se limitait pas à la sympathie pour le surréalisme et à la critique de l'URSS bureaucratifiée sous Staline, leurs écrits recèlent une analyse à plusieurs égards similaire de la social-démocratie et du marxisme positiviste de la II^e Internationale. Ils ne ménageaient pas les mots pour rejeter et réfuter une conception évolutionniste et objectiviste qui voyait le socialisme comme le produit inéluctable des "lois naturelles" de l'histoire et n'attribuait au mouvement ouvrier que la tâche de consolider ses conquêtes, dans l'attente passive de l'avènement automatique d'un ordre nouveau. Cette passivité s'était bientôt transformée en conservatisme bureaucratique des appareils et dans la crainte farouche de toute rupture révolutionnaire. Avant la Première Guerre mondiale, les social-démocrates russes, allemands et autrichiens critiquaient la théorie de Trotsky sur la révolution permanente pour son caractère "utopique" en lui re-

6. W. Benjamin, *Journal de Moscou*, L'Arche, Paris, 1983, p.81.

7. W. Benjamin, *Ecrits autobiographiques*, Bourgois,

8. W. Benjamin, *Essais (1935-1940)*, Denoël/Gonthier, Paris, 1983, p. 200.

9. cf. W. Kraft, "Ueber Benjamin" in Sigfried Unseld (Hrsg.), *Zur Aktualität Walter Benjamins*, Suhrkamp, Frankfurt/M, 1972, p. 69; J. Selz, "Un incontro con Benjamin" in W. Benjamin, *Sull'haschisch*, Einaudi, Torino, 1980, p. 151.

prochant surtout de ne pas respecter les "lois objectives" du développement social et de vouloir transformer la révolution russe - démocratique, anti-absolutiste et "antiféodale" - en révolution socialiste. Contre la platitude évolutionniste de la grande majorité des marxistes russes, Plekhanov en tête, Trotsky pensait qu'aucune loi d'airain de l'histoire ne condamnait la société russe à subir une longue époque de croissance économique capitaliste avant la conquête prolétarienne du pouvoir. En dépit de son immobilisme apparent, la formation sociale russe était soumise à un développement inégal et combiné qui juxtaposait l'univers archaïque des moujiks et la modernité industrielle. Les plus "occidentalistes" parmi les intellectuels de Moscou et Saint Pétersbourg considéraient hérétique l'idée de bâtir le socialisme dans la Russie des tsars et des isbas, et misaient tous leurs espoirs sur une bourgeoisie libérale inexistante. La révolution d'Octobre, qui donna raison à la théorie de la révolution permanente de Trotsky, fut perçue par beaucoup de socialistes formés à l'école de la II^e Internationale comme une aberration historique. En 1921, lors du III^e Congrès du Komintern Trotsky écrivait que "la foi dans l'évolution automatique est le trait le plus important et le plus caractéristique de l'opportunisme."¹⁰ Il affirmera par la suite, en se référant à l'oeuvre de Kautsky que le marxisme de la II^e Internationale s'était formé à une époque de développement "organique" et pacifique du capitalisme, *grosso modo* entre la défaite de la Commune de Paris et la Première Guerre mondiale, et en portait les stigmates. La guerre, la crise du capitalisme et la montée de la réaction avaient brusquement mis fin aux illusions aveugles d'une croissance ininterrompue des forces productives et d'une avancée irrésistible de la social-démocratie.

Benjamin, qui n'avait pas appris le marxisme dans les livres de Kautsky mais plutôt grâce à un ouvrage hétérodoxe comme *Histoire et conscience de classe* de Lukàcs, formula pour la première fois sa critique de la social-démocratie dans une étude de 1937 sur l'historien et collectionneur allemand Eduard Fuchs. A la fin du siècle dernier, écrivait-il, une forme de déterminisme évolutionniste et une foi aveugle dans le progrès s'étaient emparées de la social-démocratie qui, désormais, concevait l'histoire comme un développement organique, continu, que l'on ne peut arrêter, il ironisait sur le positivisme naïf du socialiste italien Ferri, qui faisait découler la tactique du mouvement ouvrier des "lois naturelles", distinguait les processus sociaux entre "physiologiques" et "pathologiques" et attribuait les "déviation anarchiques" de la gauche à une mauvaise connaissance de la géographie et de la biologie. "La conception déterministe, ajoutait Benjamin, va donc de pair avec un optimisme indestructible." Par conséquent, le "parti était très peu disposé à risquer ce qu'il avait réussi à conquérir. L'histoire prit des traits "déterministes". La victoire ne pou-

10. L. Trotsky, *The First Five Years of The Communist international*, Pathfinder Press, New York, 1972, vol. I, p. 211. Sur la rupture de Trotsky avec le marxisme de la II^e Internationale, voir Ernest Mandel, *Trotsky*, Maspéro, Paris, 1979.

vail pas manquer."¹¹ Cette critique de l'idée de progrès et du fatalisme réformiste sera achevée en 1940 dans les *Thèses* avec les mots suivants :

Tel que l'imaginait la cervelle des social-démocrates le progrès était *primo*. un progrès de l'humanité même (non simplement de ses aptitudes et de ses connaissances). Il était. *secundo*, un progrès illimité (correspondant au caractère infiniment perfectible de l'humanité) *Tertio*, on le tenait pour essentiellement continu (pour automatique et suivant une ligne droite ou une spirale).¹²

C'est contre le fétichisme de la technique, le fatalisme historique, le naturalisme et le scientisme de la social-démocratie que Benjamin redécouvrait la figure d'Auguste Blanqui, dont l'activité révolutionnaire ne supposait "nullement la foi dans le progrès" mais se fondait plutôt sur son désir "d'éliminer l'injustice présente."¹³

Comme il le rappelle lui-même dans son autobiographie, Trotsky s'était formé à l'école antipositiviste d'Antonio Labriola et il avait rencontré l'hostilité ouverte de Plekhanov dès son arrivée en Suisse. à l'aube du siècle. Ensuite, il manifesta une méfiance considérable vis-à-vis du néo-kantisme des austro-marxistes qu'il côtoya pendant quelques années, lors de son exil viennois (1907-1914). Cependant, en dépit de sa critique du positivisme de la II^e Internationale, sa formation intellectuelle était celle d'un marxiste russe rigoureusement *aufklärerisch* et rationaliste, pour qui l'héritage des Lumières était beaucoup plus important que les sources romantiques auxquelles Benjamin avait puisé les éléments de sa critique de la modernité industrielle et capitaliste. Cela, me semble-t-il, rend encore plus remarquable et frappante la correspondance de leur opposition à la social-démocratie. Dans un texte écrit en 1926, à l'occasion du 1^{er} Congrès des Amis de la radio, qui ne manque pas d'appréciations quelque peu naïves quant aux potentialités de la technique—les mêmes que l'on retrouve d'ailleurs dans une étude comme *L'OEuvre d'art* à l'époque de sa reproductibilité technique, écrite par Walter Benjamin en 1935 -Trotsky prenait ses distances par rapport à une vision déterministe de l'histoire dominée par l'idée de progrès :

"Les savants libéraux, écrivait-il, ont communément dépeint l'ensemble de l'histoire de l'humanité comme une suite linéaire et continue de progrès. C'était faux. La marche du progrès n'est pas rectiligne c'est une courbe brisée zigzagante. Tantôt la culture progresse tantôt elle décline."¹⁴

11. W. Benjamin, *GS II* 2, p. 465-505. Sur la critique benjaminienne de la social-démocratie voir surtout Krista Greffrath, "Zur metaphysischen Konstellation von Zeit und Fortschritt in Benjamins geschichtsphilosophischen Thesen", in Peter Bulthaup (Hrsg.), *Materialien zu Benjamins Thesen Ueber den Begriff der Geschichte*, Shurkamp, Frankfurt/M., 1975.

12. W. Benjamin, *Essais (1935-1940)*, p.203.

13. W. Benjamin, *Charles Baudelaire*, Payot. Paris, 1982, p. 247.

14. L. Trotsky, *Littérature et Révolution*, p.353.

Dans une célèbre interprétation allégorique du tableau de Paul Klee. *Angelus Novus*, Benjamin comparait le progrès à une accumulation continue de décombres et de ruines, à une catastrophe ininterrompue que l'ange de l'histoire, emporté par la tempête, les ailes déployées, regardait s'accroître devant lui, impuissant et horrifié. Ce que l'on avait, à tort, considéré comme une marche triomphale de l'humanité vers le progrès n'était en réalité qu'une marche triomphale des vainqueurs, débouchant sur le fascisme et la guerre. Vers la fin des années trente. et surtout en 1940, les écrits de Trotsky contiennent des allusions de plus en plus fréquentes aux dangers d'un anéantissement global de toutes les conquêtes fondamentales de l'humanité en cas de victoire définitive du national-socialisme en Europe. Le résultat ne pouvait être "qu'un régime dde décadence qui signifierait le crépuscule de la civilisation."¹⁵ Très similaire était aussi leur réflexion sur l'usage profondément antihumaniste et socialement nuisible de la technique dans le cadre du capitalisme. Déjà en 1930, dans une critique du livre d'Ernst Junger, *Krieg und Krieger*, Benjamin soulignait que le nationalisme concevait la technique comme un "fétiche du crépuscule" au lieu d'en faire une "clé pour la félicité."¹⁶ De son côté, Trotsky remarquait dans le Programme de transition que le capitalisme tardif tendait de plus en plus à transformer les forces productives en forces destructives. En 1940, au début de la guerre, il écrivait que "parmi les merveilles de la technologie qui a conquis pour l'homme le ciel comme la terre, la bourgeoisie a réussi à transformer notre planète en une prison abjecte."¹⁷

Benjamin et Trotsky considéraient la révolution comme une rupture profonde de la continuité historique. Aux yeux du critique allemand, elle apparaissait comme "un saut du tigre" dans le passé capable de racheter les opprimés et les vaincus de l'histoire, en leur permettant d'agir dans le présent. Le passé devait être pénétré dialectiquement et rendu à ses victimes; la tâche de la révolution était de réactiver le passé et de l'arracher au *continuum* de l'histoire. De la même manière, pour Trotsky, la révolution n'avait rien à voir avec le temps "homogène et vide" de l'historisme. Dans la préface à *l'Histoire de la Révolution russe* il la caractérisait comme "une irruption violente des masses dans le domaine où se règlent leurs propres destinées"¹⁸ Les correspondances entre cette conception et celle de Benjamin se définissent plus clairement dans les mots que Isaac Deutscher a consacré à Trotsky historien :

"La révolution est pour lui, ce moment bref mais chargé de sens, où les humbles et les opprimés on leur mot à dire, et à ses yeux ce moment rachète les

15. Cité par Pierre Broué, *Trotsky*, Fayard, Paris, 1988, p.917.

16. W. Benjamin. *GS III*, p. 250

17. L. Trotsky, *Œuvres*, vol. 24, p. 28-29

18. Trotsky, préface à *Histoire de la Révolution russe*, Le Seuil, Paris, 1975, vol. 1

siècles d'oppression. Et il y revient avec une nostalgie qui prête à sa reconstitution un relief intense et éclatant."¹⁹

On peut donc trouver chez ces deux auteurs une conception qualitative de la temporalité, opposée à la temporalité uniforme des positivistes. Cependant, la critique de l'historisme et de l'idée de progrès était chez Benjamin beaucoup plus radicale. Pour Trotsky, ainsi que pour Marx, et toute la tradition du marxisme classique, la révolution devait faire avancer l'histoire. Il la comparait à un moteur, dans lequel les masses en action représentaient la vapeur et les bolcheviks leur direction, le cylindre, Benjamin, en revanche, concevait la révolution comme l'avènement d'une ère nouvelle qui aurait interrompu le cours de l'histoire. Au lieu de faire avancer le chemin de l'histoire, elle devait l'arrêter". A la différence de Marx, qui définissait les révolutions comme les "locomotives de l'histoire" Benjamin y voyait le "frein d'urgence" qui pouvait arrêter la course du train vers la catastrophe.²⁰

Cela nous amène à une différence fondamentale qui subsiste entre les visions du monde de Benjamin et Trotsky: la religiosité et le messianisme du philosophe allemand, l'athéisme radical du révolutionnaire russe. Ce dernier, qui déclarait dans son testament vouloir mourir en "marxiste, matérialiste dialectique et par conséquent athée intraitable",²¹ n'aurait jamais conçu la révolution comme une défaite de "l'antéchrist" ou comme l'avènement d'une ère messianique. La démarche de Benjamin consistait à briser toute barrière entre religion et politique, pour réinterpréter le matérialisme historique à la lumière du messianisme juif. A ses yeux, Marx avait sécularisé, dans l'utopie communiste d'une société sans classes l'image de l'humanité rachetée dans une "ère messianique" (*messianische Zeit*).²² Le communisme n'était pas l'accomplissement mais le dépassement dialectique de l'histoire.

Une autre divergence importante concernait, à mon sens leurs conceptions du rapport entre société et nature. Dans ce domaine, la pensée de Trotsky était imprégnée d'une forme de productivisme qui était déjà présente chez certains écrits de Marx et avait profondément marqué toute la tradition du "socialisme scientifique" de la II^e Internationale. Dans les pages de *Littérature et Révolution* il revendiquait avec force la vocation de l'homme à dominer la nature :

"L'emplacement actuel des montagnes des rivières des champs et des prés des steppes des forêts et des côtes ne peut être considéré comme définitif. L'homme a déjà opéré certains changements non dénués d'importance sur la carte de la nature; simples exercices d'écolier en comparaison avec ce qui viendra (...) L'homme socialiste maîtrisera la nature entière, y compris ses faisans et ses esturgeons, au moyen

19. Isaac Deutscher, *Trotsky*, 10/18, Paris, 1980, vol. 5, p. 319-320.

20. W. Benjamin, *GS 1*, 3, p. 1232

21. Cité par P. Broué, *Trotsky*, p. 947

22. W. Benjamin, *GS 1*, 3, p. 1231

de la machine. Il désignera les lieux ou les montagnes doivent être abattues, changera le cours des rivières et emprisonnera les océans.”²³

Il s'agit simplement de quelques remarques embryonnaires et non développées, qui toutefois sont révélatrices d'une pensée dans laquelle la dimension écologique est radicalement absente.

La réflexion de Benjamin sur cette problématique nous apparaît beaucoup plus actuelle et féconde. Contre la conception social-démocrate du travail comme instrument visant à l'“exploitation de la nature”, il n'hésitait pas à mettre en valeur les potentialités des utopies fouriéristes qui, en dépit de leur naïveté, révélaient à ses yeux un surprenant bon sens.” Il avait découvert avec passion les écrits de Johann Jakob Bachofen, le théoricien du matriarcat, qui lui permettaient de percevoir dans les sociétés sans classes du passé - le communisme primitif - les traces d'une expérience cosmico-naturelle qui avait été perdue dans la modernité. Interprété dans un sens mystique, l'héritage intellectuel de Bachofen avait été approprié par le nationalisme allemand (Stefan George et Ludwig Klages), mais il avait aussi inspiré les élaborations de nombreux auteurs marxistes de Friedrich Engels à Paul Lafargue, d'August Bebel à Erich Fromm. Se situant à sa façon dans cette lignée, Benjamin pensait que la société communiste de l'avenir ne devait ni exploiter ni dominer la nature, mais plutôt rétablir un équilibre harmonique entre l'homme et son environnement.²⁴

Il ne s'agit donc pas d'annexer Benjamin au trotskysme ou d'effacer les clivages théoriques et intellectuels qui le séparaient du révolutionnaire russe. Cependant, en dépit de ces différences, leurs pensées présentaient aussi des affinités étonnantes et demeurent porteuses d'une richesse qu'il faut mettre en valeur. Selon Terry Eagleton :

“Les *Thèses* sont un superbe document révolutionnaire, mais elles évoquent la lutte de classe surtout en termes de conscience, d'images, de mémoire et d'expérience, en gardant un silence presque total sur le problème de ses formes politiques.”²⁵

Il conclut en affirmant que “ce qui reste une image chez Benjamin devient une stratégie politique avec Trotsky”. Il y a sans doute un élément de vérité dans cette remarque, mais voir les conceptions politiques du révolutionnaire russe comme la prolongation de la philosophie du critique allemand signifie résoudre le problème de leur relation d'une manière un peu trop simpliste. Il me semble plus utile et correct de considérer Benjamin et Trotsky comme deux figures distinctes dans la constellation du marxisme. Les correspondances que nous avons

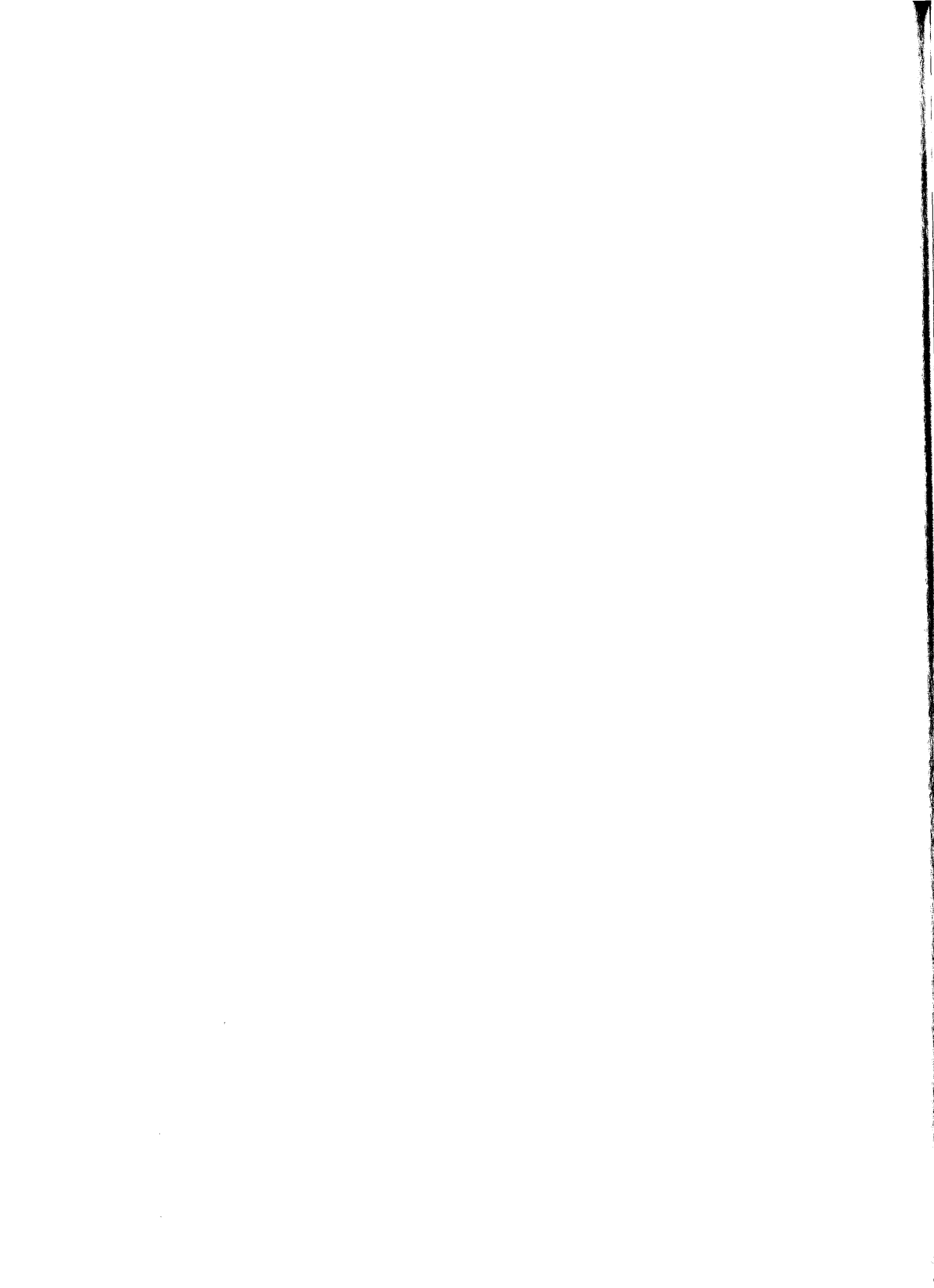
23. L. Trotsky, *Littérature et Révolution*, p. 286-287.

24. W. Benjamin, *GS II*, 1, p. 219-233

25. T. Eagleton, *Walter Benjamin or towards a revolutionary criticism*, Verso, London, 1983, p. 176 et 178.

essayé de dégager dans leurs écrits prouvent que le marxisme peut s'enrichir à la fois d'une critique romantique du progrès et d'une analyse scientifique et rationnelle du capitalisme (ainsi que des sociétés postcapitalistes), surtout lorsqu'elles s'unissent dans la perspective communiste du dépassement de la réalité présente.²⁶ Benjamin et Trotsky demeurent deux sources fondamentales d'inspiration pour une pensée critique et révolutionnaire visant à intervenir dans le monde d'aujourd'hui, à la fin du XX^e siècle.

26. Voir Michael Löwy, "The romantic and the marxist critique of modern civilization", in *Theory and society*, 1987, n° 16. p. 891-904.



Pierre Broué

L'opposition comme force d'idées : Victor Serge de la bande à Bonnot à Trotsky

Ce colloque, notre colloque pour le Centenaire de la naissance de Victor Serge, se tient dans un contexte où la figure de cet écrivain militant prend un éclat particulier.

Alors que s'effondre dans le monde, par pans entiers, l'empire des héritiers de Staline, alors que tant de commentateurs, intéressés ou non, s'efforcent de persuader le monde que le socialisme n'a jamais été, n'est et ne sera jamais qu'une utopie absurde et sanglante, à ce moment, en ce moment, le lumineux visage de Victor Serge témoigne que l'on peut avoir été l'un des premiers et des plus conséquents dans la dénonciation du stalinisme et de ses crimes et qu'on peut être aussi, jusqu'à son dernier souffle, un partisan convaincu du socialisme.

Bien entendu, les circonstances, le moment historique contribuent grandement à donner cet extraordinaire relief à la personne de Victor Serge, mais elles n'y suffiraient pas à elles seules et je crois que ce colloque démontrera que le développement historique ne prête qu'aux riches et que c'est cette richesse-là qui fait l'actualité de Serge et lui donne un poids qui va bien au-delà de l'actualité.

C'est parce que, de l'anarchisme au bolchevisme, du bolchevisme au socialisme démocratique, Victor Serge ne fut jamais fermé aux arguments et aux raisons d'opinion, et qu'il les chercha toujours, parce qu'il défendit toujours le droit d'expression de ses adversaires d'idées, en d'autres termes parce qu'il a toujours été attaché à la valeur de l'opposition et à sa force dans le combat d'idées que

Serge bénéficie aujourd'hui de cet éclairage qui fait de lui l'un des hommes les plus lucides de son siècle.

Pour commencer, et sans vouloir faire une analyse psychologique ou une biographie politique dont je ne détiens pas ici les éléments, j'aimerais cependant souligner dès maintenant combien les années décisives de l'enfance de Victor Serge l'ont placé dans une position contradictoire qui, sa vie durant, lui a permis de comprendre les autres contradictions auxquelles il se heurtait, la façon de les résoudre, le moyen de se dépasser et de poursuivre, opposant sur la même voie, fidèle dans la diversité, libre dans l'engagement qu'il a choisi.

Je soulignerai d'abord la misère de ce milieu familial d'émigrés, les privations qu'il a dû subir, le choc de la mort de faim de son frère Raoul. Mais en même temps, les idées et sentiments exaltants qu'il y trouve (récits d'exécutions, de manifestations, de jugements, d'évasions, qui sont en somme l'apologie de la rébellion) et l'exaltation de grandes vertus, le courage, l'abnégation et l'esprit de sacrifice (les portraits des pendus sur les murs de la maison).

Dans ce "monde sans issue", comme il dit, ce monde qui ne comporte pour lui aucune "issue individuelle" il voit, sans même le formuler, celle qu'il appellera plus tard du "révolutionnaire professionnel", disons du combattant permanent pour la cause des opprimés et des pauvres dont il est.

Et à l'étage supérieur, celui de la détermination du mode de combat, il retrouve une contradiction semblable: d'un côté, le monde magnifiquement organisé et bien réglé de la social-démocratie belge avec ses mille et une réalisations, son édifice qui ne change pas la vie sauf peut-être celle des chefs et se console de la tristesse du monde d'aujourd'hui par sa philosophie réformiste qui lui promet le socialisme et le bonheur en l'an 2000. Et juste à côté, dans les marges, il découvre les communes libertaires, toujours l'amitié mais surtout le besoin de mettre en accord ses paroles et ses actes. Disciple de Libertad, il fait sienne sa formule: "Les prometteurs de révolution sont des farceurs comme les autres. Fais ta révolution toi-même. Etre des hommes libres, vivre en camaraderie".

C'est la règle qu'il défend dans *l'Anarchie*, dont sa compagne Rirette Maitrejean dirige la publication à partir de 1911, près de Paris où il est venu en 1908.

De nouveau pourtant, la contradiction va le prendre à son piège. Les illégalistes, comme on dit, glissent de la vie en marge de la société à la vie en marge du code. Pendant deux mois il cohabite au journal avec son ami Raymond-la-Science (Callemin), et ses compagnons qui sont déjà "les bandits tragiques" de

la bande à Bonnot. Il les voit changer, devenir des tueurs, perdre leurs illusions avec les mains dans le sang. Il n'est plus avec eux et ne peut plus l'être : il est bouleversé par "leur pensée linéaire", leur "froide colère" leur "vision impitoyable de la société". Se demandant ce qui l'a retenu de suivre dans leur folie ces hommes qu'il aimait, il dira que ce fut sans doute, dans son passé, "un monde pénétré d'une tenace espérance et riche en valeurs humaines, celui des Russes".

Il refuse évidemment d'être avec cette société qui les a plongés dans ce mortel désespoir et méprise le chantage que lui fait le chef de la Sûreté. Arrêté pour "complicité", il est condamné à cinq ans de réclusion : on a trouvé dans les locaux du journal deux armes à feu et il est tenu pour un "théoricien" à cause de quelques articles excessifs.

Quand il entre en prison pour ses cinq ans, après un procès qui fut pour lui épouvantable, il dit qu'il a compris "la déchéance de l'anarchisme dans la jungle capitaliste" et, dressant le bilan d'une expérience courte - il a 21 ans - mais riche, ajoute qu'il y a toujours dans la vie le pire et le meilleur, une banalité, mais que "la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire" une formule que bien des hommes et des femmes devraient graver dans leur conscience ou sur leur front.

Ce jeune prisonnier avait en quelques années accumulé une expérience et une compréhension de son expérience qui faisaient de ses idées - de ses idées d'opposant à la société - une véritable force matérielle. Il ne le sait pas encore.

En 1917, après sa sortie de prison, c'est l'expulsion à destination de l'Espagne, et, pour commencer, une terrible crise, car il se trouve de nouveau plus enfermé encore qu'en prison dans un monde sans issue, alors que des millions de jeunes de son âge meurent dans la boue des tranchées.

Il rejette catégoriquement en tout cas son ancien individualisme et ceux qui l'incarnent, "produits de la dégénérescence de tout", écrit-il. C'est qu'il rencontre les syndicalistes catalans et espagnols, la *Solidarité ouvrière* (c'est le titre du journal de la CNT), au moment où les nouvelles de la Révolution russe créent chez les travailleurs un nouvel espoir, un courant d'organisation et de lutte.

Il écrit dans *Tierra y Libertad* un premier article pour défendre Fritz Adler qui a abattu un ministre de guerre, et un second pour saluer l'espoir que soulève la Révolution russe. Il les signe tous deux Victor Serge.

Un homme, un ami, un camarade symbolise cette nouvelle étape, cette synthèse de ses aspirations libertaires et de sa volonté de s'organiser dans le combat des masses: c'est le fameux Salvador Seguí, « el Noy de Sucre », le hé-

ros et l'organisateur de la CNT en Catalogne, qui lui a inspiré dans *Naissance de notre Force* le personnage de Dario. Il place dans sa bouche cette formidable prédiction :

“Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres, mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes, infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront cette *rambla*, un pareil soir, dans dix ans, dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, en méditant cette même conquête: ils penseront peut-être à notre sang. Déjà je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville.”

C'est aux côtés du “Noy de sucre” que Victor Serge comprend le problème crucial que Salvador Seguí croit qu'il ne peut pas soulever du fait de son entourage anarchiste - et qui est le problème de ce siècle, celui du pouvoir que le peuple révolté ne peut pas ne pas prendre en renversant la domination de ceux qui l'exploitent.

Il sait déjà que “la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire”. Il sait qu'il faut prendre le pouvoir et ne sait pas encore que c'est lui qui corrompt le meilleur. C'est ainsi que Victor Lvovitch Kibaltchitch, l'ancien Le Rétif, devenu Victor Serge, se retrouva en Russie après un séjour en camp de concentration en France et un échange contre un officier dont on peut être certain qu'il ne le valait pas. Il trouvait là enfin “sa” révolution et la fin du “monde sans issue” dans lequel il s'était jusque là débattu.

Dans ce siècle au rythme débridé, la découverte de la Russie révolutionnaire n'est nullement pour Victor un retour en arrière. Quand bien même il retrouve bien vivants les rêves de son enfance, les grands sentiments exaltants et les grandes vertus, et la tenace espérance du mieux d'un destin collectif.

A Petrograd, quand il descend du train, c'est pour respirer à pleins poumons les traditions familiales, la générosité, la solidarité, la révolte, l'esprit de sacrifice, l'héroïsme de celui qui combat pour l'humanité. Ses camarades russes pensent qu'avec leur révolution d'Octobre, ils ont ouvert l'unique issue possible pour ce monde qui, jusqu'à eux, n'en avait jamais vue de ses yeux.

Ils ont même l'audace que le Noy de sucre en personne n'avait pas pu avoir. Ils ont pris le pouvoir dans ce Petrograd où il arrive, découvrant du même coup que cette ville de la révolution d'Octobre est devenue “la capitale du Froid, de la Faim, de la Haine et de la Ténacité”.

Bien sûr, Victor Serge n'est ni naïf, ni fanatique, et encore moins bêtement sentimental. Lui qui est mitrailleur à ses heures de loisir et à celles du danger et membre de la Société philosophique libre, n'est ni un cynique ni un enfant de chœur. Il sait parfaitement que les méthodes bolcheviques sont souvent rudes, autant que les hommes qui les appliquent, que la répression indispensable est trop souvent aveugle. Il sait parfaitement que les bolcheviks ne doivent pas lâcher une parcelle de pouvoir dont les Blancs s'empareraient immédiatement.

Lui qui est à Petrograd le familier de Zinoviev et de bien d'autres dirigeants du nouveau régime, s'est lié aux intellectuels soviétiques, à commencer par Maxime Gorky et les autres critiques de la répression bolchevique, et avec eux veille sur les socialistes révolutionnaires et les mencheviks qui ont souvent - mais pas toujours - joué avec le feu et sur qui s'abat le poing impitoyable de la Tchéka qu'il ne quitte pas de l'œil car il connaît trop bien le poids corrupteur du pouvoir, de la violence et du sang dont elle ne manque pas.

Sans se laisser impressionner par les cris et les excommunications de ses anciens amis anars qui se découvrent, maintenant qu'elle les frappe, ennemis de la violence et qui, anciens partisans du terrorisme, dénoncent maintenant le sang que la Tchéka fait couler, il a rejoint le parti bolchevique et il en est fier, défend sa politique et travaille à la construction de son "parti mondial", l'Internationale communiste.

Quand la répression se déchaîne contre les socialistes révolutionnaires, les mencheviks et les anars russes au lendemain de l'insurrection de Cronstadt, Victor Serge, qui avait très bien compris le danger que la mutinerie faisait courir à la révolution et a approuvé les dirigeants russes, est encore là pour plaider la cause de ces vaincus qui sont des frères.

Il est déjà inquiet, effrayé par ce qu'il appelle "la psychose du pouvoir absolu" chez les cadres bolcheviques. Il pense que les dirigeants auraient dû "s'acharner et défendre et imposer, avec autant d'énergie qu'ils en mirent à vaincre, un principe d'humanité envers l'ennemi vaincu". Il dira plus tard : "Je sais qu'ils en ont eu la velléité"... "Ces hommes, je sais leur grandeur; mais sur ce point, eux qui appartenaient à l'avenir, ils étaient prisonniers du passé."

Au cours des années suivantes, correspondant d'*Inprekorr* à Berlin puis à Vienne, il est témoin et aussi acteur des combats révolutionnaires d'Europe centrale et il n'existait pas de son temps d'autre artiste que lui capable de mieux décrire le désarroi et la tristesse des communistes allemands dont le poing levé pour frapper le dernier coup s'est lentement abattu et desserré, qui ont été ainsi frustrés d'un assaut si longtemps et si minutieusement préparé en 1923.

Quand il revient en URSS, c'est pour participer à une bataille politique âpre, difficile, obscure et fratricide - dont il semble bien qu'il ait été, avec Trotsky, un des rares à savoir alors qu'elle était perdue d'avance - la lutte de l'opposition unifiée, puis de l'Opposition de gauche clandestine qui ont fait de lui un responsable de leur travail international.

C'est dans cette période qu'il se rapproche beaucoup du militant catalan Andreu Nin, un de ces militants de la lignée du Noy de sucre - assassiné en 1922 - à qui il avait lui aussi été lié.

Au temps de sa déportation, de 1933 à 1936, il est à Orenbourg avec son fils Vlady, vivant au milieu d'un noyau d'oppositionnels trotskystes qu'il immortalisera dans ses romans, notamment *S'il est Minuit dans le Siècle* : ce sont ces hommes dont il exalte le courage, la ténacité et l'indépendance d'esprit, à l'époque où le régime stalinien glorifie les dénonciateurs, les prétendus "travailleurs de choc" et les écrivains cireurs de bottes.

Staline attendait-il quelque bénéfice de sa libération? Il a eu en tout cas contre lui le témoignage accablant d'un écrivain estimé, au grand talent et qui saura rendre accessibles au grand public "les crimes de Staline" et leur ampleur exceptionnelle.

Quand Victor a-t-il su que cette fois encore et pour la deuxième fois dans sa vie, "le pire", s'avérait la "dégénérescence du meilleur"? Quand a-t-il compris que ce parti magnifique, cette "chère bande unie et hardie", comme disait son ami l'écrivain Voronsky, cette phalange de libérateurs, était devenue la garde prétorienne engraisée de bureaucrates obtus et des policiers cyniques à leur service ?

A sa sortie d'URSS, on pourrait penser que le négatif, dans son bilan depuis 1919, l'emporte sur le positif. Il reste fidèle à lui-même puisque, tout en s'engageant à l'appel de Trotsky et de Lev Sedov dans la lutte pour la défense des accusés des Procès de Moscou, il insiste pour que le comité français soit aussi l'organe de défense de "la liberté d'opinion dans la révolution", une exigence que personne, parmi les révolutionnaires, ne songerait, depuis cette époque, à minimiser.

Il a certes immédiatement rejoint les amis de Trotsky qui, après l'Opposition de gauche internationale, sont engagés aujourd'hui dans le Mouvement pour la IVe Internationale. Au plénum international de cette organisation auquel il a été invité à Amsterdam en janvier 1937, il prend déjà une position critique qui l'oppose à Trotsky et aux dirigeants du mouvement, à propos de la guerre d'Espagne. Il donne spectaculairement son adhésion au POUM

que dirige son ami Andreu Nin jusqu'à son assassinat par ordre de Staline, et s'oppose aux critiques que lui adresse Trotsky.

Les relations entre les deux hommes se détériorent pour culminer avec le fameux "Prière d'insérer", mise en garde contre le bolchevisme dont Victor Serge a toujours nié être l'auteur alors que Trotsky a été persuadé qu'il l'était.

A propos des dures polémiques conduites contre lui à cette époque par les trotskystes, il écrit cette autre phrase-clé du rôle de l'opposition comme force d'idée :

"Je retrouvais chez les persécutés les mêmes mœurs que chez les persécuteurs. Il y a une logique naturelle de la contagion par le combat; la révolution continue ainsi malgré elle certaines traditions du despotisme qu'elle venait d'abattre; le trotskysme faisait preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme contre lequel il s'était dressé et qui le broyait..."

Et il ajoute cette phrase capitale qui s'applique à son expérience militante tout entière : "J'en étais navré, car je tiens que la force acharnée de quelques hommes peut rompre néanmoins avec les traditions étouffantes, résister aux funestes contagions."

Pourtant la rupture avec Trotsky n'a pas une portée historique. C'est Victor, avec des entretiens avec Natalia et à l'aide de son journal, qui fera, après l'assassinat de Trotsky, un des plus beaux livres à la gloire et à l'image humaine de ce dernier comme du bolchevisme qu'il a su incarner après la mort de Lénine et que Victor ne renie pas.

C'est d'ailleurs un autre trait extraordinairement frappant que cette continuité de la trajectoire de Victor Serge depuis sa rencontre avec l'anarchisme dans les premières années du siècle jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. De l'anarchisme individualiste au syndicalisme libertaire puis au bolchevisme avec Lénine et Trotsky, Victor Serge a continuellement avancé de prison en déportation, d'exil en exil, d'un continent à un autre, surmontant la déception, comprenant à la fois ce qui est le meilleur et le pire, et aussi, hélas, ce qui est corrompu.

Je pense, avec Alan Wald, qu'on connaît encore mal les positions politiques de Victor Serge telles qu'il les a développées de son exil mexicain, notamment dans la presse des groupes que l'historien appelle "la gauche antistalinienne de New York". Le fait qu'on puisse s'interroger, avec cet auteur, pour évaluer l'importance des "éléments constitutifs de sa pensée" à cette époque, à savoir simultanément le désir de préserver les réalisations de l'Octobre russe et

la justification d'un "soutien critique" au capitalisme et à l'impérialisme incarnés par les Etats-Unis.

Alan Wald relève à ce sujet : "Serge, de toute évidence, sous-estima les horreurs de l'impérialisme et surestima l'omnipotence du stalinisme ".

Il reste que, s'il fut amené à certaines reprises à soutenir des points de vue qui se situaient bien en-deçà de ce qu'il avait pensé pendant toute sa vie d'homme conscient, Victor Serge ne s'est jamais renié au cours de ses dernières années. Il n'a jamais oublié ce qu'était le pire et le meilleur, ce qu'était aussi la corruption du meilleur. Mais ce n'est pas cela qui lui a fait nier l'existence du premier "pire" qu'il avait découvert et qui n'est pas blanchi par la corruption du meilleur.

Cela signifie que les qualités personnelles intellectuelles et morales qui lui avaient permis, grâce à l'attitude d'opposition, de surmonter les contradictions de ses positions successives, de permettre leur dépassement dans la théorie et l'action, d'aller beaucoup plus avant dans la recherche des voies de la libération humaine que la plupart des intellectuels de sa génération, lui ont permis, à l'heure du grand recul, de ne pas s'effondrer avec toute une génération qui s'était crue "communiste" ou "révolutionnaire", voire socialiste ou démocrate et qui s'est, passez-moi l'expression, "mise en congé" le temps d'une guerre mondiale et surtout de ses lendemains avec la Guerre froide.

Bien entendu, le mérite en revient à Serge, à la formation de sa personnalité, à son énergie et à sa constance, mais il en revient aussi à la réalité sociale, à son développement dialectique et contradictoire : pour utiliser une dernière fois la belle phrase de Serge citée au début, le meilleur et le pire coïncident dans la réalité, le meilleur est susceptible de se corrompre et il devient alors le pire. Mais ce pire n'est pas le contraire de l'ancien meilleur, il en est un autre, nouveau, et contre ce nouveau pire, il y a forcément un nouveau meilleur éclairé par la conscience et par l'expérience de la corruption, c'est-à-dire de la lutte contre la tradition du pire, contre le passé qui pourrit.

Ce qui signifie en clair qu'il n'est pas d'idées sans opposition, que c'est l'existence d'opposition qui donne force aux idées, qu'il n'est donc pas de mouvement social et politique, notamment pas de révolution sans l'inspiration d'idées bien sûr et donc sans opposition - et aussi que l'absence ou la destruction de l'opposition, c'est-à-dire de la source d'idées, facilitent la dégénérescence et la corruption, la revanche du conservatisme et du passé, à savoir le pire.

C'est là, me semble-t-il, la leçon que nous a donnée Victor Serge, avec toutes ses contradictions, son opposition permanente et la force de ses idées.

Gérard Roche

Deux Colloques : Panaït Istrati et Victor Serge.

Nous réparons un oubli en rendant compte dans ce numéro du colloque *Panaït Istrati et les révolutions* qui s'est déroulé à Valence les 29 30 et 31 mars 1989 et dont les principales communications sont parues dans *Les Cahiers Panaït Istrati*, n°7, la revue des Amis de l'écrivain, animée avec courage et ténacité par Christian Golfetto.¹ Ce même numéro publie une riche et passionnante correspondance de Victor Serge, Magdeleine Paz et Boris Souvarine avec Istrati demeurée jusqu'ici inédite.

Comme l'indique René Marchisio dans son introduction, le titre de *Panaït Istrati et la politique* aurait sans doute mieux reflété le contenu du colloque et la diversité des communications de conférenciers, d'âge et de formation très différents, venus des horizons de la poésie, de la littérature et de la psychanalyse. On peut en effet regretter, à la suite de René Marchisio, l'absence dans ce colloque d'historiens ou de spécialistes des idées politiques qui n'auraient pas manqué d'apporter une information et un éclairage ayant fait parfois défaut dans les débats qui ont suivi les diverses communications. Celles-ci n'ont par ailleurs pas manqué d'intérêt, en particulier, celle de Roger Dadoun analysant finement le sens du titre *Confession pour vaincus* donné par Istrati à son ouvrage écrit dans la douleur et la fièvre après son retour de l'URSS, où celle de Daniel Lerault : *Panaït Istrati à travers la presse anarchiste*.

Roger Dadoun insiste sur la dimension éthique de la démarche de l'écrivain qui le rapproche d'un Charles Péguy et d'un Armand Robin. Daniel Lerault pour sa part, montre, à travers des articles peu connus de Voline, Federica Montseny, Hem Day, la réaction du courant anarchiste à la rupture d'Istrati avec le stali-

1. "Panaït Istrati et les révolutions", *Cahiers Panaït Istrati*, n° 7, mars 1990.

nisme. Ce courant en tire, comme on pouvait s'y attendre, argument contre les principes du bolchevisme lui-même. Toutefois, contrairement à certains de leurs camarades d'idées et à la suite des compagnons de route des partis communistes les anarchistes ne firent pas chorus dans la campagne de calomnies, à l'instar des Barbusse et des Jourdain, contre Istrati qualifié de fasciste et d'agent de la police politique roumaine, la Siguranza. A une époque où l'on condamnait sans preuves et où l'on maniait l'anathème comme une arme mortelle, Hem Day tentait une analyse nuancée de l'évolution de l'écrivain qu'il voyait comme "un pèlerin du cœur, (...) assoiffé de justice". Dans une conférence de mars 1935, il dénonçait les "chacals" qui se "jetèrent sur l'agonisant" en exploitant sa détresse morale et physique et concluait en affirmant qu'il "est permis parfois de désespérer et d'être angoissé, c'est humain. Ce 'défaitisme révolutionnaire' ne conduit pas infailliblement à l'apostasie, comme a prétendu une certaine presse".

Thérèse Plantier, poète et militante trotskyste depuis son adolescence, a tenté de tracer un portrait comparatif d'Istrati et de Trotsky, en insistant sur le rôle de l'écriture inséparable de l'action révolutionnaire: les "deux hommes possèdent les mêmes dons d'écrivain parce qu'ils possèdent le même cœur de révolutionnaire". Faite de descriptions et impressions subjectives beaucoup plus qu'analyse politique, la communication de Thérèse Plantier laisse sans réponse le problème des rapports politiques entre Istrati et Trotsky et l'Opposition de gauche comme l'a montré le débat qui a suivi. L'histoire de ces rapports reste en effet à écrire et il n'est d'ailleurs pas absolument sûr que l'on puisse répondre à toutes les interrogations comme celle par exemple de savoir si Trotsky avait une connaissance précise de l'oeuvre littéraire d'Istrati. On sait, par contre, qu'il a lu Istrati pour la première fois à la fin du mois de janvier 1929, lors de son expulsion d'URSS, dans le train qui l'emmenait vers Constantinople. On sait également que, plus tard, il a été tenu informé des écrits politiques de l'écrivain, dont par ailleurs, la presse oppositionnelle a rendu compte à l'époque. Bien des documents sont aussi à retrouver et à publier pour retracer et éclairer ce que furent les rapports de profonde amitié entre Istrati et Rakovsky.

Intéressante également, la lecture croisée par Mireille Guillet d'Istrati et du poète anarchiste Armand Robin, globe-trotter infatigable, amoureux des langues, plus exactement des "*chairs de langues* ouvertes aux vents de l'altérité" et qui, quatre ans après Istrati, (1933), revient lui aussi meurtri par des "jours indiciblement douloureux en Russie"²

Sanda Glebesco (*Révolution d'écriture et révolution politique chez Panaït Istrati*) et Hélène Lenz (*Un artiste plébeen : le combat perdu d'avance*) analysent, pour leur part, l'oeuvre littéraire d'Istrati et tentent de la situer politiquement.

2. Mireille Guillet, "L'indicible rougeur du temps : De Panaït Istrati à Armand Robin", *ibid.*, pp.87-92.

Comme le souligne Hélène Lenz, Istrati ne peut être considéré comme un "écrivain prolétarien" dans le sens courant du terme, se définissant lui-même comme un écrivain plébéien. Etudiant les thèmes de l'oeuvre istratienne, elle souligne la dimension morale qui la sous-tend. Elle fait d'Istrati un auteur pédagogique "éducateur du peuple" par sa conception d'un "art responsable refusant le mensonge". De manière plus contestable, elle rattache cette exigence d'un "art responsable" à une "constante de la littérature communiste à travers toutes les époques", en particulier, à "la vision de la culture" de Bogdanov formulée en 1928 sous le nom de "commande sociale".

C'est la communication d'Henri Stiehler (*L'Homme qui n'adhère à rien*) qui a, sans aucun doute, soulevé les débats les plus contradictoires et les plus passionnés. Henri Stielher s'est attaché à suivre la dernière période de la vie d'Istrati et sa collaboration à la revue d'orientation nationaliste, *La Croisade du Roumanisme*, animée par Stelesco qui regroupait de jeunes intellectuels de droite admirateurs de Mussolini. Son analyse s'appuie sur des textes peu connus, récemment traduits, comportant des affirmations qui révèlent la dérive politique d'Istrati : "On doit remarquer que je ne désapprouve pas le fait que la nation italienne, pour se défendre du communisme, lui ait opposé le fascisme, exactement comme l'hitlérisme a cassé le cou à cette même hydre. J'ajouterai ceci : si chez nous les gouvernements permettaient que le communiste devienne un jour maître de la rue comme cela se passe en France, je me déclarerai prêt à soutenir toute action violente qui puisse étrangler la terreur rouge" et il poursuit : "Comment s'expliquer ce nouveau fait qu'il suffit d'attaquer un communiste pour voir tout aussitôt crier un Juif "intellectuel" ? (..) Eh bien! J'appelle cette façon d'être Juif un crime, une politique d'assassinat du peuple roumain (...) A ceux-là ce n'est pas *La Croisade* qu'il leur faut, mais la méthode mussolinienne, kémaliste, hitlérienne, c'est à dire l'anéantissement jusqu'au dernier".³ Stielher défend la thèse qu'Istrati, à la fin de sa vie, "était autant antidémocratique qu'anticommuniste, cependant il n'était ni fasciste ni antisémite". Istrati, "par méconnaissance des faits" a vu dans les mouvements fascistes "une réaction logique contre le stalinisme, et, en tant que moindre mal, leur accorde une fonction stratégique: provisoirement".

Au cours de la discussion qui a suivi, Alexandre Talex qui a traduit les textes de *La Croisade* avec la collaboration de Christian Golfetto apporta des précisions : "*La croisade du Roumanisme* était l'oeuvre de très jeunes gens, dont le principal animateur, Stelesco, devait mourir assassiné par la Garde de Fer, le mouvement fasciste de Roumanie. La revue, du reste, aurait dû s'appeler *La Barricade* et c'est précisément la Garde de Fer qui fit interdire ce titre. La revue se nomme donc *La Croisade du Roumanisme* d'après la pièce de Blaga, *La*

3. Panaït Istrati, "Qui propage l'antisémitisme ?", *La Croisade du Roumanisme*, n°15, 14 mars 1935, cité par Henri Stiehler in "*L'Homme qui n'adhère à rien*", *ibid.*, p.66.

Croisade des Enfants. La présence d'Istrati permet selon lui, "d'élargir et d'approfondir la dimension politique" de la revue. Istrati ne partageait pas toutes les positions de Stelesco en particulier son adhésion au régime de Mussolini. Toute sa vie "a été une lutte pour la cause de la liberté et sa collaboration à *La Croisade* n'infirmait nullement ce combat".

La polémique rebondit et trouve son épilogue dans le n°8 des *Cahiers Panaït Istrati* dans un dernier échange entre Sanda Glebesco et Henri Stiehler. Ce dernier affirme avoir fait son "devoir de chercheur" sans "malhonnêteté intellectuelle" en travaillant sur les articles originaux d'Istrati à la Bibliothèque Roumaine de Fribourg (Brigau) en les confrontant avec les traductions de Căpătina souvent pleines d'erreurs. Il réaffirme que *La croisade du Roumanisme* était un journal de droite à tendance antisémite envers laquelle Istrati avait en effet pris ses distances. Que son principal animateur Stelesco, jadis la main droite de Codreanu, ait été assassiné par la Garde de fer, ne "prouve nullement son esprit républicain. Des divergences comparables se sont produites entre Röhm et Hitler qui le fit exécuter le 30 juin 1934".

La mise au point de Stiehler est suivie d'une véhémence réponse de Sanda Glebesco qui le traite de "dévot". Elle persiste "à affirmer que, lors de la discussion du colloque de Valence, M. Stiehler a apporté de l'eau au moulin de ceux qui, depuis 1934, continuent à moudre la même vénéreuse farine. A savoir que la condamnation du communisme par Panaït Istrati, qu'il exprimait avec sa collaboration à la *Croisade du Roumanisme* (organe de droite) équivaut à peu de chose près à une adhésion aux thèses fascistes". Au moment du colloque, Henri Stiehler "ignorait-il que le régime roumain était toujours en place, et que c'est ce régime qui (...) déclarait que l'action d'Istrati se plaçait aux côtés de celles des ennemis de la liberté des peuples ?".⁴

Il ne fait aucun doute que vers la fin de sa vie, Istrati, abandonné par ses amis, calomnié, malade et démoralisé, a manqué de clairvoyance politique et s'est laissé entraîner trop loin dans sa haine de la bureaucratie et du stalinisme. Cette dérive politique assez étonnante pour un écrivain qui avait côtoyé de près l'Opposition de gauche, ne fait pas cependant d'Istrati un fasciste. Ses amis, Marcel Martinet, et Victor Serge, le premier malade et retiré, le second alors déporté à Orenbourg, n'ont pu, malheureusement, dans leur éloignement, lui être d'un grand secours.

*

4. Henri Stiehler, "Postface à un épilogue" et Sanda Glebesco, "Réponse brève à une postface", *Cahiers Panaït Istrati*, n°8, mars 1990.

Le colloque : *Victor Serge: vie et oeuvre d'un révolutionnaire*, qui s'est déroulé à Bruxelles les 21,22,23 mars 1991 à l'Institut de Sociologie de Bruxelles est un évènement, autant par l'étendue que par la diversité du champ étudié et voulu par les organisateurs. Le colloque répare aussi une injustice envers cet écrivain et ce révolutionnaire russo-belge de langue française dédaigné par l'historiographie.

Plus d'une vingtaine de communications qui viennent d'être rassemblées en volume⁵, ont pendant trois jours abordé le parcours politique et l'oeuvre littéraire de Serge dont on n'a pas encore suffisamment mesuré jusqu'ici la richesse et l'importance. L'exposé introductif de Pierre Broué : "L'Opposition comme force d'idées: Victor Serge de la bande à Bonnot à Trotsky", que nous reproduisons dans ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, rend compte avec une grande justesse de la ligne conductrice de la pensée et de l'action politique de Serge, toute marquée par cette dialectique permanente de la négation que symbolise déjà son premier pseudonyme d'écrivain et de militant anarchiste : Le Rétif.

Disons d'emblée que les communications de ce colloque sont d'inégale valeur et ne présentent pas toutes le même intérêt. Parmi les travaux originaux et qui apportent beaucoup à la connaissance du passé anarchiste de Serge retenons ceux d'Yves Pagès ("Les Premières armes de la critique: aux sources de l'individualisme anarchiste de Victor Serge, dit "Le Rétif"), et de Luc Nemeth ("Victor Serge et les anarchistes").

L'étude d'Yves Pagès, très documentée et fouillée, analyse les écrits de la période 1909-1912. Il nous montre un aspect méconnu de l'engagement libertaire de Serge: "un extraordinaire appétit de lecture, une soif d'apprendre éclectique et permanente donnant naissance à un esprit de synthèse libre de tous préjugés universitaires ou dogmatiques". selon Yves Pagès, "l'épopée intellectuelle du collaborateur de *l'Anarchie*" est avant tout celle d'un "autodidacte de la Belle Epoque". Il nous entraîne dans la "nébuleuse anarchiste des années 1890-1914" et aux sources de la formation d'un courant politique qui fait de l'autodidacte, "celui qui apprend par lui-même, sans maître", "un emblème à la fois politique et poétique". Ce courant se nourrit d'oeuvres aussi diverses que celles de Georges Darien, Jehan Rictus, Zo d'Axa, Han Ryner.

La communication, très stimulante, de Luc Nemeth aborde le passage de Serge de l'anarchisme au bolchévisme, plus complexe qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et l'histoire de ses liens avec les anarchistes jusqu'à sa mort. Il nous restitue l'activité intellectuelle et militante de Serge à son arrivée à Paris, à l'été 1909.,et souligne l'importance que revêt pour lui l'écrit, l'une des "armes" "qui portent le mieux" selon une affirmation de Serge lui-même. Luc Nemeth nous

5. Acte du Colloque Victor Serge", *Socialisme*, numéros 226-227, juillet-octobre 1991.

montre comment celui-ci se détache peu à peu de l'individualisme, terme, que Serge avoue, par ailleurs, dans une lettre à Mauricius, ne pas aimer : "Sa signification a été si souvent dénaturée, et il y a eu tant de nietzschéens baroques et de barrésistes par trop déracinés! Puis le mot anarchiste est si bref, si concis, si juste !" ⁶L'intérêt de cette communication réside surtout dans le récit des relations de Serge avec les membres de la bande à Bonnot et du procès, au terme duquel, il sera condamné à cinq ans d'emprisonnement, condamnation qu'il purgera jusqu'au bout. Luc Nemeth, en chercheur scrupuleux et de manière alerte, nous livre le résultat d'une passionnante enquête dans les archives officielles. Dans la dernière partie de son intervention, il retrace les liens épisodiques avec les anarchistes, Serge n'hésitant pas à intervenir à plusieurs reprises auprès du pouvoir bolchevique en faveur d'anarchistes emprisonnés. Il ne cherchera jamais à dissimuler son passé anarchiste, même dans la pire période, celle où, en octobre 1932, il formule une demande de passeport pour lui et sa famille afin d'échapper à l'étreinte de la bureaucratie qui l'étouffe. On peut lire à ce propos dans les *Cahiers Panait Istrati* la correspondance de Serge où il relate les provocations, les mille tracasseries et le bâillon qu'on lui impose en lui interdisant toute publication. ⁷ On peut cependant discuter certaines affirmations ou formulations un peu rapides ou inexactes dans l'exposé de Luc Nemeth, comme par exemple son explication de la rupture entre Serge et Trotsky qu'il attribue au refus de ce dernier de se "solidariser clairement avec les anarchistes" pendant la révolution espagnole.

Pelai Pagès répare cette erreur dans son étude sur *Victor Serge et l'Espagne* où la question de la rupture entre Serge et Trotsky est analysée de manière plus rigoureuse, l'auteur ne cachant pas sa sympathie pour les positions de Serge. Il ne fait guère de doute que la rupture se fait sur une analyse différente du processus de la révolution espagnole et sur la collaboration de Serge avec le POUM et son organe *La Batalla*, dont il partage le programme politique, sinon dans sa totalité, du moins dans ses grandes lignes. Gorkin va jusqu'à offrir à Serge un poste de correspondant à *La Batalla* et dans les autres publications de son organisation. Serge donna son "accord total à cette collaboration" ajoutant qu'il se considérait "dès à présent membre du POUM". ⁸ Serge offrait ainsi sa plume à son vieil ami Andrés Nin et pas à Trotsky. Nul doute que le vieux révolutionnaire, brûlant du désir d'intervenir dans la Révolution espagnole, à dû ressentir très douloureusement et avec une certaine amertume ce choix qu'il a pu interpréter comme une trahison politique autant que personnelle. Pelai Pagès restitue l'activité inlassable de Serge contre la répression stalinienne à l'encontre des militants révolutionnaires en Espagne qui s'intensifie avec les procès de Moscou.

6. Cité par Luc Nemeth, *ibid.*, p. 284.

7. *Cahiers Panait Istrati*, n°7, pp.98-134.

8. Pelai Pages I Blanch, "Victor Serge et l'Espagne. (1936-1939)", *op.cit.*, p.358.

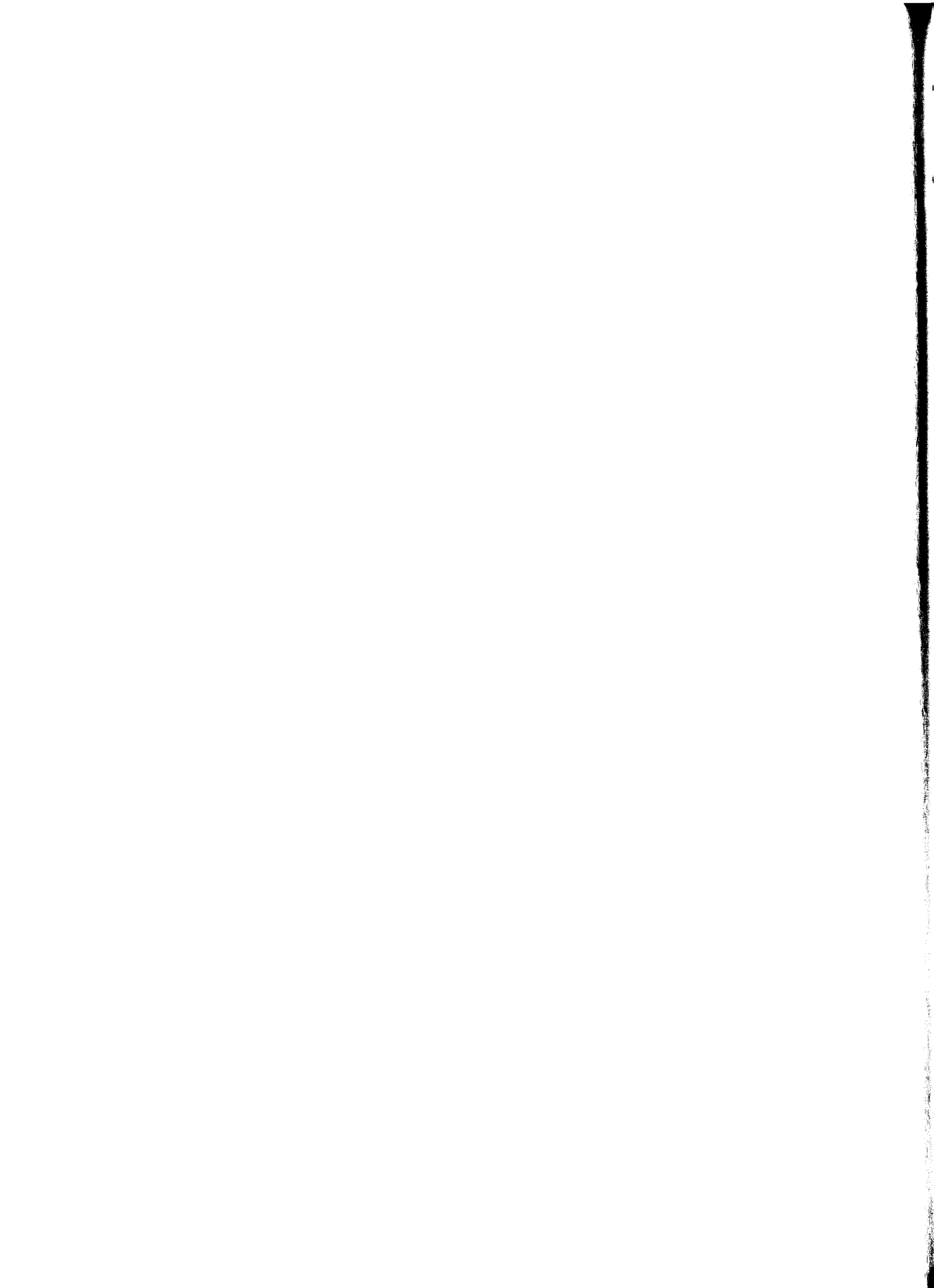
Les relations avec Trotsky ont été abordé dans d'autres communications : Guy Desolre ("Victor Serge et Trotsky de 1936 à 1940") de même que son activité politique et d'historien: Phil Spencer (Victor Serge et le léninisme libéral), Suzi Weissman ("L'analyse de l'URSS sous Staline de Victor Serge"). Nicole Racine, pour sa part, a fait un récit détaillé de la campagne en faveur de la libération de Victor Serge en s'appuyant sur une riche correspondance.⁹

Mais l'apport majeur, et en même temps nouveau, de ce colloque, du moins pour les lecteurs français, ce sont les approches de l'oeuvre littéraire de Serge. Jean-Pierre Morel a abordé le destin de la révolution russe à travers *Ville Conquise* tandis qu'Alain Cuénot analysait la contribution critique de la littérature soviétique des années vingt dans la revue *Clarté*. Pour sa part, la communication de Richard Greeman, que nous avons accueillie dans ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, étudie la conception du roman chez Serge. Comme le montre Richard Greeman, l'esthétique du roman chez Serge a subi l'influence non seulement de Dos Passos mais aussi de Boris Pilniak.

C'est ce que confirme la très intéressante intervention de Paul Aron qui s'appuie sur une riche et inédite correspondance entre Serge et Charles Plisnier. Serge écrit une longue lettre-programme où il expose la conception esthétique de ses romans dans lesquels il s'efforce de "faire vivre une révolution". A la suite de Dos Passos, il faudrait également ajouter le nom de Malraux, qui "fait entrer dans le roman une insurrection de Shangaï". Ian Birchall a complété l'étude de Richard Greeman en présentant les positions de Serge dans le débat sur la culture prolétarienne à la fin des années vingt en les comparant avec celles de Martinet et de Poulaille.

Il est incontestable que ces deux colloques ont fait avancer la connaissance de l'oeuvre des deux écrivains en même temps que la reconnaissance de leur rôle effectif dans le débat des idées et de la lutte révolutionnaire au cours des années vingt et trente. Il est cependant un peu paradoxal de noter l'absence, dans chacun de ces colloques, d'une étude de la rencontre entre Istrati et Serge et de l'histoire de leur relations en même temps que leur attitude respective, très différente, devant la dégénérescence de cette révolution à laquelle ils avaient adhéré tous deux avec enthousiasme.

⁹Nicole Racine, "Correspondances autour de l'affaire Victor Serge (1931-1936)", *op. cit.*, pp.328-337.



Alan Wald

La gauche littéraire de New York

Au cours des dernières années, c'est devenu une obligation que de commencer un compte rendu des livres consacrés aux lettrés politiques qu'on a appelés "les intellectuels de New York", avec cette remarque que le sujet a fait boule de neige et s'est élargi, étendu à un domaine important des études culturelles aux Etats-Unis. La dernière décennie des études universitaires portant sur ce réseau a poussé des critiques blasés à se plaindre que la route du trotskysme au néo-conservatisme était maintenant suffisamment balisée par les auteurs de thèses. On pense même de plus en plus que la réputation de ce groupe d'auteurs va bientôt être surfaite, si ce n'est pas déjà le cas.

Mon opinion personnelle est que le sujet est loin d'être épuisé. Les études universitaires jusqu'à présent n'ont pas encore pleinement rendu justice à la migration de ce groupe talentueux d'anciens apprentis révolutionnaires à travers les dilemmes culturels et politiques centraux de notre époque. Nombre des problèmes, qui ont rendu perplexes et désorienté les intellectuels de New York, nous hantent encore ; certains exigent une solution plus urgente que jamais. C'est pourquoi l'importance de ce groupe découle autant de ses échecs intellectuels que de ses réalisations

Plus précisément, il faut voir une source importante de la fascination durable des intellectuels de New York dans plusieurs questions restées sans réponses. Elles comprennent des propositions sur le rôle des intellectuels "engagés" du monde contemporain : les fonctions émancipatrice et répressive de la culture, les antinomies d'universalisme et de l'identité ethnique (généralement juive); et le caractère politique des sociétés post-révolutionnaires dans le monde économiquement sous-développé.

Pour résumer brièvement. L'expression "Intellectuels new yorkais" ne fait pas référence à tous les intellectuels faisant leur carrière à New York mais seulement au réseau autour de la revue *Partisan Review* dans le milieu des années trente. Inspirée par Philip Rahv, Lionel Trilling, Sidney Hook, Mary McCarthy et autres, cette coterie informelle mélangea initialement le marxisme

anti-stalinien de la variété trotskyste avec une approbation sélective du haut modernisme représenté par Joyce et Eliot. Après la "Grande Dépression", ce groupe renonça peu à peu à la politique d'extrême-gauche en atteignant après la guerre une prééminence intellectuelle qui a duré jusqu'à présent.

La plupart des intellectuels new yorkais ont commencé comme partisans de la classe ouvrière industrielle et agricole aux Etats-Unis et à l'étranger mais ont terminé en partisans d'une "indépendance" discutable, auto-proclamée que quelques critiques (y compris quelques-uns du groupe) ressentent comme un masque pour l'adaptation à une structure de domination dans laquelle ils avaient accumulé les privilèges. Ils ont commencé leur trajectoire littéraire distincte en dénigrant la manipulation stalinienne de la culture, mais à l'exception de Leslie Fiedler, rejoignirent la tradition patriarcale eurocentrique de l'élite comme norme universelle. Ils souscrivirent d'abord à une identité internationale, puis, à des degrés divers, tombèrent soit dans le particularisme juif, soit dans l'exceptionnalisme israélien. Finalement, ils lancèrent leur critique du communisme soviétique en faisant une distinction rigoureuse entre les traits progressistes et les traits réactionnaires d'une formation sociale complexe, tout cela dans le cadre de la prépondérance de leur anticapitalisme et de leur vision anti-impérialiste du monde, mais seulement pour succomber dans les années 1950 aux vulgarités des idéologies d'Etat américaines d'"anti-totalitarisme" et d'"anticommunisme libéral".

Les réalisations intellectuelles de ce groupe sont très variables. Mais aucune des contributions individuelles n'a jusqu'à présent la solidité ni la plénitude que l'on trouve, par exemple, dans la vie et l'oeuvre de contemporains britanniques comme Raymond Williams et E.P. Thompson. L'héritage culturel du principal critique du groupe, Lionel Trilling, pâlit en pouvoir et substance à côté de celui de W.E.B. Du Bois. La théorisation littéraire marxiste de Philipp Rahv, malgré l'éclat rhétorique de certains passages et paragraphes, est risible à côté de celle de Georg Lukács.

Le romancier le plus célèbre du groupe, Saul Below, est prolifique et de toute évidence admiré par une bonne partie des lecteurs et par ceux qui donnent le prix Nobel ; pourtant ses personnages fictifs "symptomatiques" comme Henderson et Sammler n'ont ni la profondeur ni l'énergie de Milkman, Pilate ou Sula de Toni Morrison. Hannah Arendt, Edmund Wilson, et Leslie Fiedler sont tous des voix brillantes, mais ils sont aussi railleurs et excentriques, avec chacun un ou deux aspects "dingo" désolants. Irving Howe et Alfred Kazin sont des critiques humains, rationnels, et consciencieux dans leur métier, mais quelle qu'ait été leur influence à travers le *New York Times Review* et le *New York Review of books*, ils n'ont que peu contribué aux réévaluations culturelles en cours dans la nouvelle génération de chercheurs en littérature.

Ce n'est pas que les oeuvres des intellectuels de New York soient négligeables ; ce que je dirais plutôt, c'est que l'intérêt actuel pour la vie et l'oeuvre des intellectuels de New York ne révèle pas d'adulation. De mon point de vue, l'histoire des intellectuels de New York a une valeur primordiale pour ce qu'elle

nous apprend de l'éternel problème des responsabilités sociales et politiques de la critique culturelle dans la dernière période du capitalisme.

Bien sûr, la problématique de l'"engagement" (qui est, un choix conscient dans le ralliement de chacun, par opposition à un alignement *de facto* avec les forces sociales avec lesquelles tous les acteurs humains ont une relation) a été étudiée sous différentes formes. Ce qui distingue la façon dont elle s'est incarnée à travers l'expérience des intellectuels de New York, est la façon dont l'effort du groupe pour choisir scrupuleusement la forme d'engagement élève l'enquête à un niveau supérieur de complexité.

Par exemple, ce qui a marqué ce groupe à ses débuts, aux milieu des années 1930, fut sa rupture clairvoyante avec la forme soviétique de "communisme" ou quelque autre idéologie d'Etat, et son refus de subordonner ses jugements sur la littérature difficile des auteurs réactionnaires, au critère politique du réflexe rotulien. Ainsi, dès le début de leur carrières de maturité, ces intellectuels avaient déjà accédé à une place que nombre de leurs contemporains, non moins talentueux, n'avaient pas encore atteinte.

Deuxièmement, les intellectuels de New York sont devenus un groupe qui a expérimenté de façon particulièrement aigüe, le sort qui attendait la plupart des intellectuels radicaux dans les sociétés industrielles avancées, dans une période de stabilité politique et de consolidation économique. En dépit de protestations contraires, la plupart se sont incorporés à différents degrés dans ce que Louis Althusser appelle de façon provocatrice les "appareils idéologiques d'Etat". C'est-à-dire, que les individus, qui, dans les années 1950, devinrent les intellectuels de New York (pendant les années 1930 et dans quelques cas pendant les années 1940, la masse d'entre eux se considérant simplement comme des communistes anti-staliniens), se distinguaient en premier par leur origines d'outsiders culturels, politiques et dans certains cas ethniques (juifs). Néanmoins, dans la période d'après-guerre, ils expérimentèrent, et pour la plupart d'entre eux, succombèrent à toutes les tentations de rejoindre le système qu'il s'étaient autrefois engagés à transformer. Bien sûr, il y a de grandes différences d'un cas à l'autre, mais ce que nous voyons le plus souvent dans l'histoire collective des intellectuels de New York, c'est une étonnante série de bonnes raisons pour abandonner une promesse juvénile d'interpréter le monde du point de vue des exploités et des opprimés - ceux qui "n'avaient rien" au lieu de ceux qui "avaient".

En même temps, à travers la plupart de ces bonnes raisons, une revendication persistait : chacun assurait être resté fidèle aux valeurs initiales. Sauf quelques exceptions, les révolutionnaires renégats assurent que leurs changements de comportement et de positions politiques ne sont pas la conséquence d'un besoin de justifier le système social qui esrt venu de façon inattendue leur apporter tant de privilèges (que que soit le coût pour les autres). Ils disent plutôt que ces changements se justifient par les mutations de la vie politique du monde qui ont par hasard correspondu à la propre montée en puissance et en influence de leur groupe dans l'*establishment* culturel. De ce fait, le système dont ils bé-

néficient maintenant personnellement devait être traité avec délicatesse, sinon une gratitude absolue. Le changement de la part des intellectuels de New York, du révolutionnarisme à la réconciliation, ils le justifient par le fait que le communisme a montré qu'il était la barbarie, le capitalisme s'est montré capable de se réformer, la classe ouvrière s'est montrée incapable d'une action progressiste, le modernisme a révélé une tendance à induire le nihilisme : etc...

Beaucoup d'entre nous s'accorderaient sur le fait que les nouvelles réalités du monde d'après la deuxième guerre mondiale imposaient un réajustement radical de toute la critique de gauche antérieure. Mais le revirement de la masse des intellectuels de New York, son passage d'une pratique politique qui, en dépit de quelques nouvelles étiquettes, soutenait les structures politiques et sociales même qui les avaient conduits à d'abord à gauche est un problème tout autre. L'hypocrisie de cette position apparut plus dramatique encore quand, dans les années 1980, Sidney Hook insistait toujours sur le fait qu'il était fidèle à ses idéaux "socialistes" alors qu'il soutenait Nixon, puis Reagan, pour la présidence !

Trois nouveaux livres savants, riches et caractéristiques, révèlent les dernières avancées mais aussi des échecs conceptuels désolants de la part d'universitaires qui sont aux prises avec ce phénomène. *The Rise of the New York Intellectuals* de Terry A. Cooney est l'étude la plus minutieuse que nous ayons jusqu'à présent, d'une phase précise (1934-45) du développement du groupe. *After the Revolution* de Mark Shechner est une exploration brillante, tout à fait particulière, des intérêts psychanalytiques et des liens avec les traditions intellectuelles juives de plusieurs membres du groupe, dont le portrait est tracé dans une étude qui traite aussi de figures parallèles comme Allen Ginsberg et Philipp Roth. *American Writers and radical politics* d'Eric Homberger renforce notre compréhension, à travers la présentation d'une recherche originale sur la plus large gauche littéraire, de la tradition politico-culturelle dont les intellectuels de New York sont une composante importante.

Ce qui est admirable et impressionnant dans l'étude par Terry A. Cooney de onze ans d'évolution des intellectuels de New York, c'est l'analyse claire et systématique qu'il consacre à un groupe de textes bien choisis. Cooney ne traite pas seulement des grands essais familiers des publications de pointe, mais des rubriques, des lettres, et de quelques matériaux inédits. De plus, bien qu'il accorde une attention très poussée aux milieux juifs de bien des personnages-clés, il ne commet pas l'erreur - comme Alexandre Bloom dans *Prodigal Sons : The New York Intellectuals and their World* (1968) - de réduire tout le phénomène des intellectuels de New York à l'expression de la mobilité vers le haut des Juifs américains. Les remarques de Cooney à cet égard sont instructives : "L'argument présenté ici va soutenir que la judaïcité n'était ni le facteur central déterminant ni un facteur dénué de sens pour les membres du cercle *Partisan Review*. L'attitude de ceux qui étaient juifs envers leur judaïté peut être le

mieux comprise comme une expression de la perspective cosmopolite qu'ils avaient adoptée."

En parlant du "cosmopolitisme", cependant, Cooney fait aussi son possible pour proposer là une catégorie fondamentale, pour comprendre et évaluer les intellectuels de New York. Il réussit à démontrer que le concept de "cosmopolitisme" peut offrir un cadre narratif clair autorisant le réexamen d'épisodes révélateurs de l'histoire de la revue. Cependant, il n'y a pas grand chose de conceptuellement nouveau par rapport à la première et toujours solide histoire de *Partisan Review*, *Writers and Partisans* de James B. Gilbert (1968).

Au début de *The Rise of the New York Intellectuals*, Cooney fait brièvement référence à Gilbert, caractérisant le livre de son prédécesseur comme un "survol" et assurant que "le présent exposé partira de [lui], et d'autres études partielles ou inédites, à travers l'accent mis sur quelques-uns des thèmes interprétatifs discutés plus loin". Je ne puis cependant convenir que le livre de Gilbert soit un "survol" ; j'ai toujours considéré qu'il offrait une analyse approfondie, et pas fondamentalement différente de celle que suggère Cooney vingt ans plus tard. Toutes deux dépeignent *Partisan Review* comme un centre internationaliste de vie intellectuelle à la fin des années 30, qui a perdu la vitalité de sa vision vers le milieu des années 40. Aucun des deux cependant ne veut adopter quelque version que ce soit du socialisme révolutionnaire du *Partisan* - la source de cet internationalisme salutaire - comme une perspective viable pour les années de Guerre Froide et d'après. Et aucun chercheur, pendant cette période difficile, n'offre même l'ébauche la plus rudimentaire d'une stratégie alternative pour une intervention politico-culturelle réussie.

En fait, le livre de Cooney a surtout de la valeur parce qu'il adhère généralement à la chronologie rigoureuse et à la perspective thématique du livre de Gilbert. Alors que Cooney ne s'essaye jamais à corriger les défauts primaires de Gilbert - Gilbert admet en toute franchise qu'il n'a pas de réponse pour les années 1950, tandis que Cooney esquive le problème en terminant sa narration sept ans plus tôt - il complète *Writers and Partisans* d'une manière significative en offrant de nouveaux détails sur les rapports personnels, et quelques interprétations utiles des essais littéraires dont Gilbert n'a pas traité.

Néanmoins, le livre est affaibli par l'échec de Cooney à interroger attentivement sa propre catégorie assez abstraite, de "cosmopolitisme". Le terme est célébré par Cooney comme l'objectif pluraliste, que les rédacteurs de *Partisan* ont cherché à atteindre, qu'ils ont très brièvement, saisi avant de lâcher prise. Mais cette étiquette de "cosmopolitisme" se doit de frapper au moins partiellement les chercheurs contemporains en tant que terme codé pour une élite, la culture patriarcale eurocentrique. Il est vrai, que c'est un héritage positif que nous avons tous reçu des rédacteurs de *Partisan*, cette opposition du "cosmopolitisme" à l'étroitesse du provincialisme américain, au vulgaire critère politique du "mouvement littéraire prolétarien" du début des années 1930, et du sentimentalisme banal du Front Populaire d'après 1935. Mais le "cosmopolitisme" de ce type doit aussi être compris comme un pont idéolo-

gique de retour vers la société à laquelle les rédacteurs du *Partisan* prétendaient s'opposer.

Au-delà d'une analyse intelligente des essais littéraires du point de vue avantageux du "cosmopolitisme", Cooney n'est pas parvenu à développer les nombreux autres éléments qui faisaient partie du génie propre du cercle de *Partisan*. Pour lui, de façon réductrice, leur politique fut un "anti-stalinisme" qui était, d'abord, radical, puis, plus tard, de la variété Guerre Froide. Ou bien il n'est pas capable, ou bien il n'est pas intéressé par le développement des composantes spécifiquement marxistes, léninistes, trotskystes et même pragmatistes de leur critique politico-culturelle en évolution, et il réduit et parfois sabote l'histoire de quelques-uns des épisodes politiques qui jouent un rôle important à l'arrière-plan influent dans l'histoire de cette revue.

After the Revolution de Mark Shechner, organisé, de façon moins incisive, est de loin plus original. Mais il est aussi beaucoup plus éloigné des sources primaires cruciales, dans l'utilisation desquelles Cooney atteint un haut niveau. Si nous avons des raisons de faire confiance à nombre de ses conclusions centrales, le livre de Shechner pourrait éventuellement être une percée importante - un *locus classicus* non seulement pour l'étude des intellectuels de New York, mais aussi pour notre compréhension de "l'imagination judéo-américaine" dans son ensemble. Le problème est de savoir dans quelle mesure on peut croire à la rigueur des spéculations et conclusions de Shechner à propos des motivations et activités de tel ou tel auteur.

Je ne mets pas du tout en question ici l'"intégrité" de l'auteur, mais une méthode qui n'a que peu de contrôles et un contexte étroit. (Il y a peut-être aussi un problème d'intégrité de l'éditeur. La majeure partie de son livre est parue précédemment dans des comptes rendus d'essais et de livres, dans des revues familières à ceux qui partagent les centres d'intérêt de Shechner comme *Salmagundi*, *The Nation*, et *Partisan Review*. Pourtant, pas un seul remerciement, ou permission, n'est mentionné où que ce soit dans cette édition).

Au début, Shechner explique d'entrée que son livre n'est pas une histoire mais "une séquence de fenêtres discrètes sur une histoire" ; non un "survol" mais "l'arc d'une émotion, une longue ellipse lente de pensée, qui m'a conduit d'intuitions informes à travers une histoire embrouillée vers des conclusions particulières". Ces extraits démontrent non seulement l'irrésistible voix personnelle qui dirige ses pas à travers l'ouvrage, mais aussi l'élégance de la prose de Shechner.

Comme Cooney, Shechner choisit de travailler avec une thèse générale, entièrement plausible, mais complètement abstraite. Qui ne serait d'accord que, après les années trente, beaucoup d'auteurs judéo-américains se tournèrent vers eux-mêmes, pour des projets personnels de régénération qui eurent des conséquences ambiguës ?

Plus douteuse est la description par Shechner de la tradition littéraire juive caractéristique : "Quel livre juif d'importance, de la Bible à *The Interpretation of*

Dreams, n'a pas été une querelle entre la mémoire et le désir, entre la mélancolie, le souvenir et la nostalgie prophétique...?" Je trouve que cette description ne correspond pas à beaucoup de livres majeurs judéo-américains, comme *The Unpossessed* de Tess Slesinger, et *The Middle of the Journey* de Lionel Trilling. La description semble très adaptée à une bonne partie d'une littérature majeure, par des non juifs-américains - *The Waste Land* par T. S. Eliot, *The Sun also Rises* par Ernest Hemingway, *A World I never made* par James T. Farrell, et *Invisible Man* par Ralph Ellison, pour en nommer quelques-uns. Il est certainement raisonnable de plaider en faveur de quelques traits littéraires de Juif ou de Juif-Américain., mais ces traits doivent être démontrés dans quelque sorte de contexte comparatif, avec des contrôles - pas purement et simplement affirmés à force de rhétorique. Depuis la publication de *The Ethnic Myth* (1978), de Stephen Steinberg, tous les chercheurs travaillant sur l'ethnicité se doivent d'être vigilants face aux dangers d'attribution de traits distinctifs à l'expérience judéo-américaine, qui sont réellement partagés par d'autres et peuvent même trouver leurs origines ailleurs.

Les phrases magiques de Shechner sont si merveilleusement provocatrices qu'il est difficile de ne pas tomber sous leur charme. De Trilling, il écrit : "Son type d'anglophilie, on s'en doute, était une sorte de judaïsme à l'envers après tout, le roman sa Torah et la critique son commentaire". Sur Kazin, "un funambule accompli, faisant une synthèse originale de Wineburg et Williamsburg en drapant ses rêves américains dans des plis de mélancolie baltique". De Howe : "[un] rebelle conscient de l'être, ne s'envolant du monde de son père dans sa jeunesse que pour se plier à son autorité - maintenant devenue son charme - à l'âge mûr.

Pourtant, à la réflexion, il me semble qu'aucune de ces caractérisations saisissantes et mémorables ne sonne juste dans le contexte de la pleine texture et complexité de la vie et de l'oeuvre de ces écrivains accomplis ; en fait, chaque caractérisation est au moins partiellement trompeuse. Trilling a sans doute un fort penchant anglophile, mais il a consacré autant d'attention à Freud, Hegel et Marx, et ses écrits sur la poésie, la culture de masse et sa propre fiction, de doivent pas être occultés par une fixation sur ses explorations du roman. Kazin a peut-être mélangé Wineburg et Williamsburg pour un moment fort dans *A Walker in the City*, mais ce mélange est réduit dans les deux autres volumes de sa biographie et se trouve totalement rapetissé par son identification continue avec la littérature classique américaine. Howe, bien sûr, a écrit avec nostalgie et affection sur l'expérience des Juifs américains de New York dans *World of Our Fathers*, mais il n'est pas revenu à la foi familiale ; il reste athée impénitent et socialiste, et le restera probablement jusqu'au bout.

Le problème, ici, est un excès d'interprétations psychologiques sans fondements, et la volonté de sacrifier la subtilité s'il y a une chance d'enfoncer le couteau. Kazin, Fielder et Howe, nous a-t-on appris, ont écrit *On Native Grounds, Love and Deah in the American Novel*, et *Sherwood Anderson*, "par désir de coller un timbre yankee d'approbation de leurs révoltes juives". Il est

même suggéré que le décès d'Isaac Rosenfeld relevait plus de l'acte de volonté que de la malchance biologique : "La mort prématurée de Rosenfeld d'une crise cardiaque fut l'accomplissement de la logique impossible de ces dernières années, une mort, on pourrait penser, d'un coeur brisé".

En bref, les propositions et critères de Shechner ne me semblent pas déborder d'une familiarité précise et de "sentiment" pour ses sujets, particulièrement pas d'empathie pour le sérieux de leurs engagements politiques. Ceci permet un élan rhétorique injustifiable pour ceux qui sont plus enracinés dans le "fait". Les problèmes causés par une telle liberté se voient clairement dans le portrait détaillé de Rosenfeld, probablement le personnage central de l'étude, et le seul auquel Shechner ait consacré une recherche de première main. Shechner prétend que Rosenfeld était "un féroce moraliste du plaisir, gourmand d'explorer les voies de la sensation, même face à la culpabilité, la honte, la certitude de l'échec, présentes à chaque nouvelle percée". Il assure, également, que, contrairement à l'équipe de *Commentary* de Nathan Glazer, Irving Kristol, et Robert Warshow, Rosenfeld "n'a jamais fait la paix avec le Rêve américain". Malheureusement, il est impossible de saisir exactement ce que Shechner entend par ses deux assertions. Quels étaient les expériences sensuelles et les "percées" auxquelles Rosenfeld se consacrait ? Rencontres sexuelles avec beaucoup de femmes ? Avec des prostituées ? Avec des hommes ? Des enfants ? Des animaux ? Utilisa-t-il de la drogue ? Il est difficile de savoir si Shechner manque d'informations ou si, pour une raison quelconque, il préfère garder secrets les détails cruciaux. De même, l'affirmation générale de l'intégrité incompromise n'est pas très utile pour ceux qui cherchent un guide moral dans un monde ambigu. Après tout, Rosenfeld est mort assez jeune (38 ans), et il est loin d'être évident qu'il n'était pas en route, personnellement et tardivement, pour les mêmes accommodements, une fois de plus, que quelques-uns de ses contemporains. De plus, Shechner ne nous donne aucun critère par lequel juger s'il avait ou non fait la paix avec le "Rêve américain".

Il y a assez d'aspects ennuyeux dans *American Writers and Radical Politics* de Eric Homberger pour souhaiter que ce livre soit substantiellement revu et corrigé pour que ses parties les plus intéressantes puissent recevoir plus d'attention qu'elle n'en recevront probablement tel qu'il est à présent. Premièrement, le cadre chronologique du livre, 1900-1939, n'est pas heureux. Nous sommes une fois de plus condamnés à une halte bruyante sur cette année familière avec l'arrivée des nouvelles décevantes du Pacte Hitler-Staline. Et pourtant, il devrait être clair maintenant que toute l'importance des réalisations avancées et des points faibles des quatre premières décennies du XXe siècle, ne peuvent être comprises qu'à la lumière des lendemains de la deuxième guerre mondiale.

Un deuxième problème a trait aux quelques revendications prétentieuses sur la jaquette du livre et dans la préface. Selon elles, nous sommes censés

croire que pour les dernières vingt-cinq années (vraisemblablement depuis la parution de *Writers on the Left* de Daniel Aaron), le monde de la recherche a travaillé sous la fausse impression que tous les écrivains de gauche étaient des fanatiques idéologiques, baignant dans le sectarisme de la doctrine marxiste. Homberger est venu nous éclairer : "Ils n'étaient pas dupes ni victimes d'une idéologie étrangère : même dans leur socialisme ou leur communisme, les écrivains américains étaient toujours américains, imprégnés d'assomptions populistes, individualistes et démocratiques. Ils ont rarement trouvé que l'engagement politique était une affaire simple. S'il y a un point que cette étude mette en lumière, c'est que les auteurs, discutés sont équivoques à propos de leur radicalisme, mais pas dogmatiques".

Il est simplement inexact et injuste d'attribuer de telles idées à Aaron et à des chercheurs postérieurs, ou, pour cette question, à son prédécesseur Walter Rideout dans *The Radical Novel in the United States* (1956). De plus, il y a eu un certain nombre d'études dans les années 1970, qui soulignaient particulièrement les thèmes que Homberger revendique comme siens ; le cas le plus fameux est l'essai de Warren Susman, "The 1930s", et *Radical Visions and American Dreams* (1973). En construisant ce mythe, Homberger retarde le débat universitaire, fournissant des idées familières et devenues conventionnelles pour ceux qui travaillent sur le terrain, plutôt que d'avancer sur le terrain de nouveaux concepts.

Le troisième et le plus sérieux défaut de ce livre est structurel. La préface propose une explication plausible pour l'organisation de l'étude : Homberger veut couvrir trois générations d'auteurs radicaux, chaque génération occupant deux chapitres et le tout est suivi de trois annexes. Le livre se lit comme s'il y avait six essais indépendants avec seulement un vague lien thématique entre eux. Il m'est difficile de comprendre pourquoi les éditeurs n'ont pas réclamé un développement interne, des renvois entre les essais.

Mais la conscience de telles lacunes ne doit pas occulter les importantes contributions du livre. Premièrement, alors que la perspective n'est pas aussi originale qu'on le proclame, elle est appropriée et permet de présenter les traits humains des auteurs et de leur travail - particulièrement le portrait éclatant du radicalisme patricien d'Edmund Wilson. De plus, Homberger a une meilleure compréhension, et porte un plus grand intérêt aux idées politiques marxistes de ses sujets que Cooney ou Shechner, et au moins trois de ses essais frappent par l'originalité de la recherche originale, présentée de façon compétente.

Le premier est centré sur la réponse des intellectuels de Greenwich Village au massacre des mineurs de charbon de 1914 à Ludlow, Colorado. Homberger démontre comment et pourquoi cet événement a joué un rôle puissant dans la transformation de la pensée de Max Eastman et John Reed. Homberger compare son impact à celui qu'eut Barcelone en 1937 sur la vision du socialisme de George Orwell.

"Écrivains prolétariens du club John Reed", une version pour revue qui a quelque chose d'un statut "classique" chez nombre d'entre nous qui travaillons

sur le terrain, fournit un contexte pour la compréhension des étapes à travers lesquelles s'est développé le débat sur la littérature prolétarienne apportant quelques-unes de ses finesses à la vie, d'une façon qui réfute les parodies qui servent à rejeter. Néanmoins, en voyant l'essai sous forme de livre, on peut regretter qu'il n'ait pas été considérablement développé en plus de dix ans. Le corps de l'essai reste essentiellement de la citation de source de deuxième main (comme *New Masses* et *International Literature*), et les descriptions des activités du club de John Reed sont principalement tirées de reportages publiés dans des journaux. Excepté pour les grands noms familiers - Michael Gold, Max Eastman, et Joseph Freeman - le nombre des militants reste inconnu. Qui ils étaient, ce qu'ils croyaient individuellement, ce qu'ils avaient accompli, et ce qui leur est finalement arrivé, reste un mystère que quelqu'un d'autre devra résoudre.

"Communistes et objectivistes" semble aussi être un reste d'un projet de plus grande envergure, avorté. Cet essai est une contribution cruciale à l'une des rares enquêtes sérieusement documentées sur la poésie de gauche des années 1930, et peut-être l'unique étude de la relation entre ce groupe d'écrivains et le communisme. Mais la conclusion d'Homberger, que le parti porte la responsabilité de la destruction du mouvement objectiviste, est beaucoup trop partielle et jamais prouvée de façon satisfaisante.

Le livre d'Homberger s'achève avec la publication d'une lettre de Philip Rahv à Trotsky de la part des rédacteurs de *Partisan Review*, la réponse de Trotsky, et une réponse à la réponse. Tout ceci est de 1938 et, considérant la date et les interlocuteurs, l'échange exige une analyse méticuleuse - particulièrement à la lumière de tout ce qui a été écrit à propos de *Partisan Review* et du trotskysme. Mais là comme à d'autres passages fondamentaux du livre, Homberger reste inexplicablement silencieux.

Que pourrions-nous attendre de recherches ultérieures sur ce sujet attirant mais insaisissable ? Tout d'abord, bien que ces trois livres seront très utiles aux chercheurs et qu'ils doivent jouer un rôle dans la formulation des perspectives et calendriers à venir, je doute qu'aucun des auteurs poursuive sur ce sujet de façon substantielle. Les faiblesses conceptuelles que j'ai relevées dans chacun de ces livres indiquent une sorte d'épuisement - un échec à soutenir une vision du sujet au-delà de l'étroit périmètre de chaque travail particulier. Shechner et Homberger, en fait, semblent avoir déjà abandonné leurs vastes projets pour se consacrer à relier ensemble, sous une rubrique générale, quelque études autrefois fragmentées. Cooney est plus systématique mais je doute que son idée unificatrice - le cosmopolitisme - le soutienne très au-delà de l'étape qu'il a déjà franchi.

Un point plus parlant est qu'aucun des auteurs n'engage de théorie culturelle contemporaine. En ce sens, la méthodologie savante des trois livres est une image de la fin des années 60 - début des années 1970. Considérant leurs sujets, il est surprenant que les auteurs ne discutent jamais l'idéologie, l'hégémonie, la fonction sociale des intellectuels, ni même la "culture" de ma-

nière contemporaine. Encore plus saisissant pour des livres parus à la fin des années 1980, les auteurs opèrent uniquement dans un monde blanc, masculin et eurocentrique. Pour Cooney, la tradition des intellectuels de New York est du domaine masculin, à part quelques références au passage à Mary McCarthy. Pour Shechner, "l'imagination juive américaine" est exclusivement masculine. Pour Homberger, la tradition radicale est non seulement masculine, mais aussi blanche comme un lis.

On pourrait prédire sans risque que les quelques prochaines années seront le théâtre d'une nouvelle phase de recherche sur la Gauche intellectuelle, en général, et sur les intellectuels de New York en particulier. Ce sera dû pour partie au fait que les problèmes qui préoccupent ces auteurs. continuent de se poser et n'ont pas été résolus. Mais je crois que la prochaine étape sera initiée par des chercheurs plus sensibles à la théorie culturelle contemporaine tout comme aux questions de classe, de sexe et de race.

La présence d'un autre élément peut être nécessaire si les nouveaux efforts doivent affronter de manière soutenue et pertinente le problème de l'engagement dans toute sa complexité. Des écrits d'une intensité aussi méticuleuse seront probablement produits par de jeunes femmes et hommes qui ne seront pas seulement livrés - comme le sont Cooney, Shechner et Homberger - à une compréhension franche et sans fard des illusions politiques de la gauche dans la période d'avant et d'après la deuxième guerre mondiale. De tels écrits doivent être animés par une vision qui cherche à connecter les leçons des expériences passées avec la situation politico-culturelle présente et produits par des chercheurs moins conventionnellement sceptiques que ces trois au sujet des vertus de l'engagement socialiste lui-même.



Serge Lambert

Cinéma et histoire à Perpignan

Du 20 au 30 avril dernier, l'Institut Jean Vigo de Perpignan organisait la 27^e édition de *Confrontation*, son festival de cinéma, avec pour thème cette année : "Europe 39-45". *Confrontation* n'est cependant pas un festival de cinéma comme les autres : Marcel Oms, président de l'Institut, et son équipe, ont depuis longtemps voulu lier cinéma et histoire et ils avaient invité de nombreux historiens spécialistes de la période. Dans l'esprit de Marcel Oms, il s'agissait de "réveiller les eaux dormantes d'une mauvaise mémoire".

Quarante-six longs métrages, précédés de bandes d'actualité, abordaient "les débâcles", "la vie qui continue", "les victimes", "le tournant décisif", "les rencontres", "les résistances", "la guerre est finie?". Les œuvres choisies évitaient délibérément le film de guerre, pour mettre l'accent sur les hommes dans la tourmente, les engagements individuels, les grands bouleversements induits par cette guerre, l'irruption d'une nouvelle Europe, les espoirs mis dans les résistances et, déjà, les incertitudes et les désillusions de l'immédiat après-guerre.

Les films programmés ont, me semble-t-il, mieux réussi à exprimer le désarroi, la peur, l'engagement individuel, les amours difficiles, les haines, ou encore cette extraordinaire capacité de la guerre à s'insinuer partout, à surgir là où elle semble la plus lointaine, la plus étrangère, qu'à montrer le grand bouleversement à l'œuvre en Europe, la césure du siècle, la naissance du deuxième vingtième siècle. Seuls les films italiens saisissent, parfois à travers des individus emblématiques, le mouvement, si ce n'est d'un peuple, en tout cas d'une de ses parties non négligeable, ces classes subalternes qui, pour la première fois, entraient en masse de plein pied dans leur histoire. C'est au moins le cas dans *Païsa* de Rossellini et, dans une moindre mesure, dans *La grande pagaille* de Comencini, films qui, l'un comme l'autre, ne sauraient être réduits à cette seule dimension. Sans doute faut-il voir dans ce caractère exceptionnel du cinéma italien, en particulier du cinéma néo-réaliste, la conséquence des événements tout aussi exceptionnels que vit la péninsule où, avec l'effondrement du fascisme, et, provisoirement, de l'Etat, c'est un monde qui s'écroule. Peut-être le mouvement

social a-t-il été ici assez puissant pour embrasser un cinéma qui voulait, intensément, y participer.

Aussi avons-nous surtout vu à Perpignan un cinéma européen qui excelle à broser des portraits d'hommes et de femmes bousculés par l'histoire, conduits parfois par les circonstances à assumer des rôles auxquels rien ne semblait les prédestiner, à peindre la crainte, la lâcheté et l'ignominie (en particulier celle du nazisme), comme le courage et l'honneur, mais aussi la camaraderie, la confiance en l'homme, la certitude que la mort, pourtant puissante et omniprésente, ne saurait vaincre définitivement. En bref un cinéma des valeurs et des comportements plus souvent qu'un cinéma du mouvement social.

Est-ce ce qui conduisait Pierre Broué à s'interroger, au cours de la dernière table ronde, sur ce que ces films apprennent à l'historien? Sans doute le spécialiste de la période ne trouvera-t-il rien de nouveau en termes d'événements. Le public, moins averti, et nombreux à *Confrontation*, y aura, me semble-t-il, découvert non seulement des hommes ballotés par les événements et d'autres qui s'engagent de leur plein gré ou par hasard. mais aussi parfois, comme dans *Le terroriste* de G. de Bosio, une peinture de la résistance dans les villes italiennes, un portrait très crédible d'un Comité de libération nationale et de ses différentes composantes, ou encore, dans le beau *Cendres et diamant* de Wajda, un rappel que la résistance, ici en Pologne, fut aussi une guerre civile.

L'historien y trouvera, parfois en filigrane, des indices sur la période de réalisation des films : *Le Terroriste*, qui aborde la résistance urbaine au fascisme et les espoirs de voir naître une société nouvelle, est réalisé peu de temps après le vote de la confiance au gouvernement démocrate-chrétien Tambroni grâce aux voix du MSI néo-fasciste qui tient son congrès à Gênes avec l'autorisation de ce même gouvernement (1960), *Cendres et diamant*, qui met en scène des partisans de l'armée nationale polonaise sans les traîner dans la boue, n'aurait sans doute pas pu le faire sans la libéralisation relative qui a suivi l'arrivée de Gomulka au pouvoir.

Mais surtout, *Confrontation* présentait des films réalisés entre 1940 et 1991. Il s'agit d'un matériau considérable pour l'histoire des représentations, pour repérer quel type de cinéma la période a engendré dans chaque pays, quels mythes elle a éventuellement nourris.

Ainsi, par une sorte d'effet de miroir, le cinéma produit est-il un élément d'évaluation de la portée de 1939-1945 dans les histoires nationales européennes et donc, indirectement, un moyen de connaissance de la période. Ce n'est pas le moindre des mérites de *Confrontation* d'y avoir contribué.

Documents

André Breton

Loin d'Orly

A l'heure où "Monsieur K"—comme ils disent—pose le pied sur le sol de ce pays, irrésistiblement ma main se dirige vers le *Journal d'exil* de Léon Trotsky, qui vient de paraître.

Jamais mieux, jamais en termes plus concrets qu'en ce jour et à cette lumière de premier printemps sur Paris ne s'est posé le problème de l'histoire et de la contradiction dramatique qui réside en elle. Dans la mesure où elle se connaît pour réelle et irréversible, elle tend à s'accorder une valeur absolue et dernière ; dans la mesure où elle véhicule des intentions manifestes qui avortent ou dont la réalisation est sans cesse reculée, elle ne peut se saisir que comme contingente. De ce double fait, elle reste penchée sur son propre abîme.

"Les trous de drapeaux méditant" — rouge et or pour quelques jours—n'ont jamais pris, au fronton des édifices, un sens plus ambigu qu'aujourd'hui. Affectivement, pour ma part, il m'est impossible de les abstraire de ce dont ils ont été l'emblème et mon regard participe de celui que Trotsky—malgré tout—eût pour eux. Et cependant comment faire pour que n'y grouille pas l'immonde Vychinsky des « procès », pour que s'y lavent les mains d'un « Mornard », que la paix soit sur Budapest qui crie justice ?

Pour Marx comme pour Hegel, comme pour nous, l'histoire toute entière n'est autre que la relation des efforts de la liberté pour venir au jour et y progresser lucidement. Une telle vue est, naturellement, toute panoramique : elle couvre ce que nous pouvons embrasser du développement des sociétés. Bien moins sereine et soutenue d'un éclairage autrement vif est celle, parcellaire, que nous portons sur les événements qui se déroulent dans le cadre de notre vie. A plus forte raison si, pour la première fois au cours des siècles, l'avenir de l'espèce se trouve menacé et si d'autant les perspectives de réparation s'amenuisent.

Pour parvenue qu'elle soit à l'état volatil, comme tout le reste, la liberté est ce dont nous demeurons le plus avides, le plus anxieux. Certes la condition nouvelle, accablante, qui est faite à la pensée (privée de l'assurance de sa perpétuation) plus que jamais concentre l'attention sur tels individus de premier plan, « hommes pratiques et politiques » que Hegel jugeait en mesure d'influencer le cours de l'histoire. Elle prête aussi un relief sans précédent à leurs luttes. Mais, en dépit des pouvoirs fabuleux dont certains disposent, encore une fois toute l'histoire contredit l'idée que l'avantage reste aux liberticides.

Les idéaux de 93 ont survécu à la bourrasque de Thermidor et à l'épaisse foulée napoléonienne~ C'est sur cette certitude apaisante que j'ouvre le *Journal d'Exil* à ce passage du testament de Trotsky (27 février 1940):

« Pendant quarante-trois années de ma vie consciente je suis resté un révolutionnaire ; pendant quarante-deux de ces années, j'ai lutté sous la bannière du marxisme. Si j'avais à tout recommencer, j'essaierais certes d'éviter telle ou telle erreur, mais le cours général de ma vie restait inchangé. Je mourrai révolutionnaire prolétarien, marxiste, matérialiste dialectique, et par conséquent intraitable athée...

» Natacha vient juste de venir à la fenêtre de la cour et de l'ouvrir plus largement pour que l'air puisse entrer plus librement dans ma chambre. Je peux voir la large bande d'herbe verte le long du mur, et la lumière du soleil sur le tout. La vie est belle. Que les générations futures la nettoient de tout mal, de toute oppression et de toute violence, et en jouissent pleinement. »

En ce 23 mars 1960, salut à Léon et Nathalie Trotsky.

15 avril 1960.

Documents

Benjamin Péret

LETTRE OUVERTE A LA LIGUE BRÉSILIENNE

Aux camarades du Brésil. Aux camarades de la région parisienne.

A la Commission exécutive. Au Secrétariat international.

Chers camarades,

J'ai passé plusieurs années au Brésil. J'ai participé à la fondation de la L.C. du Brésil, et, depuis sa fondation, j'ai milité dans ses rangs. J'ai même été distingué par la confiance des camarades de Rio de Janeiro, qui m'ont désigné pour le poste de secrétaire de région. Nous avons travaillé dans l'illégalité complète. Beaucoup d'entre nous ont été déportés, emprisonnés, ou sont poursuivis. Moi-même j'ai été prisonnier et expulsé et je suis arrivé il y a deux mois à Paris. Dès mon arrivée, j'ai écrit au camarade Naville et je me suis mis à la disposition de la L.C., qui par l'intermédiaire de ce camarade m'a demandé de faire un rapport sur la situation brésilienne actuelle. Ce rapport se trouve entre les mains de la C.E. depuis plus d'un mois, avec une lettre jointe de moi, protestant contre l'éloignement ou j'étais tenu des travaux de la L.C.. Enfin, le 27 février, j'ai pu rencontrer les camarades Naville, Molinier, Treint et trois autres camarades qui m'ont dit être la C.E. J'ai su alors qu'il m'était impossible d'appartenir à la L.C. parce que j'étais lié aux surréalistes ! Comme on peut le penser, je suis resté très surpris. Au Brésil, où j'ai défendu publiquement dans la presse les idées surréalistes, j'ai milité illégalement à la L.C. Et personne n'a vu là une quelconque incompatibilité entre ces deux activités. Et si on me dit qu'au Brésil la situation est différente de la situation en France, il me sera facile de répondre que l'unique différence entre les deux pays, sur ce point, c'est qu'au Brésil, il faut plus de clarté, d'éclaircissement logique, et cette clarté n'a pas été

incompatible avec mon affiliation au groupe surréaliste. Il en faudrait même moins depuis que, après mon voyage au Brésil, mes amis surréalistes ont évolué, se plaçant purement et simplement sur le terrain du matérialisme dialectique. Dans ces conditions il m'a paru impossible d'accepter l'injonction qui me fut faite d'abandonner toute activité surréaliste et de dénoncer ce mouvement dans *La Vérité*. Ceci n'a pas de sens pour moi et l'exiger de moi est faire preuve de ce même sectarisme que nous condamnons, fort justement, chez les staliniens.

La réponse s'impose d'elle-même: qu'est-ce que le surréalisme ? Je réponds "Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale." (André Breton *Manifeste du surréalisme*, Paris 1924.) Relativement à l'art et à la pensée, une pareille définition situe ceux qui s'en réclament. En outre, il est évident que l'artiste est déterminé par la société où nous vivons. Il lui reste cependant la faculté de s'en accommoder ou de s'insurger contre elle. Et précisément, on ne peut nier que les surréalistes, malgré toutes les erreurs et faiblesses qu'on voudra leur reprocher, maintiennent avec plus de force et de vigueur que jamais, une position intellectuelle strictement révolutionnaire. Il suffit de dire que cette position valut à l'un d'eux trois mois de prison, à un autre, la destitution de son poste de professeur et à un troisième l'interdiction de son film par la police. Je sais que certains surréalistes membres du P.C. ont pris par le fait position contre nous, mais cette position n'a jamais été exprimée dans notre revue *Le Surréalisme au service de la Révolution* qui est un organe de culture qui ne prend pas part aux discussions politiques, située, du point de vue philosophique, sur le terrain du matérialisme dialectique.

Naville m'a dit, et il a écrit à la C.E. de la L. C. du Brésil, qu'étaient sortis des manifestes, avec ma signature, contre l'Opposition et le camarade Trotsky. Je lui ai demandé de me les montrer. Naturellement, il a été incapable de le faire, puisque les manifestes n'existent pas. Tout ceci n'est rien d'autre qu'intrigue et calomnie du camarade Naville. Voici, d'ailleurs, ci-inclus, les manifestes qui ont été signés de mon nom durant mon séjour au Brésil. On peut voir que l'Opposition de gauche n'y est à aucun moment critiquée; son objectif est tout autre. A propos, on me censure pour avoir signé le manifeste contre les poursuites dont Aragon est l'objet, manifeste que Naville qualifie, on ne sait pourquoi, de «libéral» (au passage je fais observer qu'Aragon n'a plus rien de commun avec le groupe surréaliste). Je ne suis certes pas d'accord avec le poème à l'origine de ces poursuites, mais pour n'être pas d'accord avec ce poème, me faut-il juger les poursuites parfaitement justifiables ? J'imagine qu'il n'y a pas un seul camarade pour répondre affirmativement à cette question.

Ceci dit, je proteste énergiquement contre l'attitude de la C.E. refusant mon admission à la L. C. sans m'entendre, puisqu'aucune discussion n'a été ouverte à ce sujet et je demande aux camarades s'ils jugent incompatible l'affiliation à la L. C. et à un groupe *marxiste* qui n'a pas d'activité politique comme *groupe*, et pourquoi ? J'ajoute que, pour ma part, je ne vois aucune incompatibilité entre ces deux activités, exercées simultanément. Enfin, comme je l'ai déjà dit verbalement et par écrit aux camarades de la C.E., je reste à la disposition de la L.C. pour toutes les tâches qui me seraient confiées ou toutes les explications qui me seraient demandées, mais je réclame le droit, qui ne peut m'être refusé, de participer à l'élaboration de notre ligne politique.

Salutations communistes.

Benjamin Péret
2, rue Livingstone, Paris

Paris, 19 mars 1932

REPONSE DE LA COMMISSION EXECUTIVE DE LA LIGUE COMMUNISTE

Sao-Paulo, 20 avril 1932

Cher Camarade,

La C.E. de la L. C. vient de prendre connaissance de votre lettre ouverte du 19 mars dernier à propos de l'injonction faite par la C.E. de la L.C.F. d'abandonner votre activité surréaliste afin de pouvoir militer dans l'Opposition de gauche. Nous avons lu aussi les feuilles et brochures que vous nous avez envoyées et dont certaines portent le nom du camarade.

Nous pensons que l'affiliation à une organisation révolutionnaire politique comme la L.C. exige une rigoureuse discipline, puisque n'importe quel document signé d'un membre de l'Opposition de gauche, engage en quelque manière

la responsabilité de l'organisation. Or nous voyons dans les publications surréalistes des affirmations comme celles-ci:

"Oppositionnels inconscients (poème d'Aragon *Front Rouge*, que les surréalistes appuient totalement dans la brochure sur *L'Affaire Aragon*) : surréalistes, nous nous déclarons solidaires de la totalité du poème *Front Rouge*, nous pensons de notre devoir d'affirmer ici, ayant des éléments pour le faire, qu'aucun d'entre eux (les surréalistes) n'a le moindre lien avec le trotskisme (Aragon et G. Sadoul *Aux Intellectuels Révolutionnaires*, affirmation qui n'a pas été démentie, à ce qu'on sache).

"Je ne vois pas qu'il soit de nécessité révolutionnaire de me placer, mettant un terme à la discussion, entièrement hors de la ligne politique de ce parti (le P C français), ligne que j'approuve et qui ne pourrait cesser d'être pour moi la seule juste (Breton, *Misère de la poésie*, que le camarade a approuvé dans la brochure *Paillasse* avec ces mots : «Nous saluons comme un témoignage capital de probité révolutionnaire et de claivoyance théorique d'André Breton la publication de *Misère de la poésie*."

"...L'admirable Révolution russe, qui désormais construit le socialisme dans un sixième du globe" (brochure sur *Le cas Aragon*).

Il est évident qu'on ne peut être en même temps solidaire de ces publications et membre de l'Opposition Il ne s'agit pas seulement d'avoir critiqué le «trotskisme" (qui figure sans guillemets dans la brochure *Paillasse* que le camarade a signé), mais de sérieux écarts par rapport à la ligne bolchévique léniniste de l'Opposition de gauche, ce qui est bien plus grave.

Nous pensons donc que la L.C.F. est en droit d'exiger de vous, pour votre réadmission dans les rangs oppositionnels, une désolidarisation nette de ces textes, en même temps qu'une réaffirmation publique, de la part du camarade, de la justesse de la ligne politique de l'Opposition de gauche.

Telle est l'opinion de la C.E. de la L.C.B. par où le camarade pourra conclure, naturellement, qu'au cas où il ne serait pas décidé à faire la déclaration ci-dessus indiquée, nous approuverons la décision prise par la C.E. de la L.C.F.

Salutations communistes

Pour la C.E.
Francisco
secrétaire

Documents

Réponses à l'enquête de *Monde* sur la littérature prolétarienne.

En août 1928 la revue *Monde*, animée par Henri Barbusse, prétextant la confusion qui régnait sur cette question, lançait une grande enquête sur la "littérature prolétarienne". *Monde* formulait deux questions à l'adresse des écrivains :

"1. Croyez-vous que la production artistique et littéraire soit un phénomène purement individuel? Ne pensez-vous pas qu'elle puisse ou doive être le reflet des grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité ?

2. Croyez-vous à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière? Quels en sont, selon vous, les principaux représentants?"

La majorité des nombreuses réponses qui sont parvenues et que la revue a publiées n'ont guère dissipé la confusion et apporté de la clarté dans le débat. Nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente étude qu'en a faite Jean-Pierre Morel dans son ouvrage *Le roman insupportable*.¹

Nous avons choisi de publier les réponses de ceux qui, à un moment ou à un autre, ont été proches des idées de Trotsky (Breton, Péret, Serge) ou qui, sur le plan pratique lui ont apporté leur collaboration (Parijanine, Poulaille). Trotsky s'est exprimé lui-même sur la question de manière magistrale dans *Littérature et Révolution* qui n'a été traduit et publié en France qu'en 1964. Seule la revue *Clarté* en avait recueilli des fragments que nous publions

¹. Jean Pierre Morel, *Le roman insupportable. L'internationale littéraire et la France* (1920-1932), Gallimard, 1985, pp.208-234.

également dans ce dossier. La lecture des réponses à l'enquête de Monde ne manque pas d'intérêt en regard du texte de Trotsky.

André Breton

1.- Assurément, il en va de la production artistique et littéraire comme de tout phénomène intellectuel en ce sens qu'il ne saurait à son propos se poser d'autre problème que celui de *la souveraineté de la pensée*. C'est dire qu'il est impossible de répondre à votre première question par l'affirmative ou la négative et que la seule attitude philosophique observable en pareil cas consiste à faire valoir la contradiction (qui existe) entre le caractère de la pensée humaine que nous nous représentons comme absolue et la réalité de cette pensée en une foule d'êtres humains individuels à la pensée limitée; c'est là une contradiction qui ne peut être résolue que dans le progrès infini, dans la série au moins pratiquement infinie des générations humaines successives. En ce sens, la pensée humaine possède la souveraineté et ne la possède pas; et sa capacité de connaître est aussi illimitée que limitée. Souveraine et illimitée par sa nature, avocation en puissance, et quant à son but final dans l'histoire; mais sans souveraineté et limitée en chacune de ses réalisations et en l'un quelconque de ses états. (Engels : *La Morale et le Droit, Vérités éternelles*) Cette pensée dans le domaine où vous me demandez d'en considérer telle expression particulière, ne peut qu'osciller entre la conscience de sa parfaite autonomie et celle de son étroite dépendance. De notre temps la production artistique et littéraire me paraît tout entière sacrifiée aux besoins que ce drame, au bout d'un siècle de philosophie et de poésie vraiment déchirantes (Hegel, Feuerbach, Marx, Lautréamont, Rimbaud, Jarry, Freud, Chaplin, Trotsky), a de se dénouer. Dans ces conditions, dire que cette production peut ou doit être le reflet des grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité serait porter un jugement assez vulgaire, impliquant la reconnaissance purement circonstancielle de la pensée et faisant bon marché de sa nature foncière tout à la fois inconditionnée et conditionnée, utopique et réaliste, trouvant sa fin en elle-même et n'aspirant qu'à servir, etc; je ne crois pas à la possibilité actuelle d'existence d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière. Si je me refuse à y croire, c'est qu'en période pré-révolutionnaire l'écrivain ou l'artiste, de formation nécessairement bourgeoise, est par définition inapte à les traduire. Je ne nie pas qu'il puisse s'en faire une idée et que, dans des conditions morales assez exceptionnellement remplies, il soit capable de concevoir la relativité de toute cause en fonction de la cause prolétarienne. J'en fais pour lui une question de sensibilité et d'honnêteté. Il n'échappera pas pour cela au doute remarquable, inhérent

aux moyens d'expression qui sont les siens, qui le force à considérer, en lui-même et pour lui seul, sous un angle très spécial, l'oeuvre qu'il se propose d'accomplir. Cette oeuvre pour être viable, demande à être située par rapport à certaines autres déjà existantes et doit ouvrir, à son tour, une voie. Toutes proportions gardées, il serait aussi vain de s'élever par exemple, contre l'affirmation d'un déterminisme poétique, dont les lois ne sont pas impromulgables, que contre celle du matérialisme dialectique. Je demeure, pour ma part, convaincu que les deux ordres d'évolution sont rigoureusement semblables et qu'ils ont, de plus, ceci en commun qu'ils ne pardonnent pas. De même que les prévisions de Marx, en ce qui concerne presque tous les événements extérieurs survenus de sa mort à nos jours, se sont montrés justes, je ne vois pas ce qui pourrait infirmer une seule parole de Lautréamont, touchant aux événements qui n'intéressent que l'esprit. Par contre, aussi fausse que toute entreprise d'explication sociale autre que celle de Marx, est pour moi tout essai de défense et d'illustration d'une littérature et d'un art dits "prolétariens" à une époque où nul ne saurait se réclamer de la culture prolétarienne, pour l'excellente raison que cette culture n'a pu encore être réalisée, même en régime prolétarien. Toutes les vagues théories sur la culture prolétarienne, conçues par analogie et par antithèse avec la culture bourgeoise, résultent de comparaisons entre le prolétariat et la bourgeoisie, auxquelles l'esprit critique est tout à fait étranger. Il est certain qu'un moment viendra dans le développement de la société nouvelle, où l'économique, la culture, l'art, auront la plus grande liberté de mouvement - de progrès. Mais nous ne pouvons nous livrer sur ce sujet qu'à des conjectures fantaisistes. Dans une société qui se sera débarrassée de l'accablant souci du pain quotidien, où les blanchisseries communales laveront le bon linge de tout le monde, où les enfants - bien nourris, bien portant et gais, absorberont les éléments de la science et de l'art comme l'air et la lumière du soleil, où il n'y aura plus de "bouches inutiles", où l'égoïsme libéré de l'homme - puissance formidable - ne tendra qu'à la connaissance, à la transformation et à l'amélioration de l'univers, - dans cette société le dynamisme de la culture ne sera comparable à rien de ce que nous connaissions par le passé. Mais nous n'y arriverons qu'après une longue et pénible transition, qui est encore toute devant nous" Trotsky. "Révolution et Culture", *Clarté*, 1er novembre 1923). Ces admirables propos me semble faire Justice, une fois pour toutes, de la prétention des quelques fumistes et des quelques roublards qui se donnent aujourd'hui en France, sous la dictature Poincaré, pour des écrivains et des artistes prolétariens, sous prétexte que, dans leur production, tout n'est que laideur et que misère, de ceux qui ne conçoivent rien au delà de l'immonde reportage, du monument funéraire et du croquis de baigne, qui ne savent qu'agiter sous nos yeux le spectre de Zola, Zola qu'ils "fouillent" sans parvenir à rien lui soustraire et qui, abusant ici, sans vergogne, tout ce qui vit, souffre, gronde et espère, s'opposent à toute recherche sérieuse, travaillent à rendre impossible toute découverte, et sous couleur de donner ce qu'ils savent être irrecevable : l'intelligence immédiate et générale de ce qui se

créée, sont, en même temps que les pires contempteurs de l'esprit, les plus sûrs contre-révolutionnaires.

Monde, 14, 9 septembre 1928

Maurice Parijanine

De toute évidence, toute production humaine - et non pas seulement artistique ou littéraire - est un phénomène complexe d'échanges entre individus et collectivités. Rien n'a jamais été créé par les hommes que l'on puisse dire "purement individuel". Et d'autre part, les collectivités ne prennent conscience de leur volonté et de leur puissance créatrice que dans les oeuvres plus ou moins nettement individualistes, quand bien même celles-ci resteraient sous le signe de l'anonymat. Avant de créer, il faut "être créé" et le milieu qui nous a fait nous transformer un peu tous les jours; ce qui fournit de lui-même l'individu, c'est, si j'ose dire, la digestion des nourritures collectives;

Pendant des siècles, l'histoire des oeuvres humaines, - de tout ordre, - a été conçue à l'avantage presque exclusif des individus : rois, capitaines, réformateurs, théologiens, philosophes, poètes, artistes, savants, etc.. Il a fallu des esprits supérieurs pour détruire cette mauvaise méthode. Ils se sont trouvés dans divers mondes. Certains ont poussé trop loin, ils ont pris l'autre extrémité (Tolstoï parlant de Napoléon et d'autres chefs de guerre), Taine, après Sainte-Beuve, a marqué plus exactement le milieu, il a replacé les créateurs de valeurs dans leur société, dans leur époque, dans leur climat, c'est - à - dire dans leur ambiance collective. Marx complète cette théorie, la rend plus pénétrante, en démontrant l'existence dans les valeurs sociales de valeurs de classe qui se distinguent les unes des autres au point d'être irréductibles.

J'entends souvent des marxistes qui affectent de dédaigner les valeurs individuelles. J'ai toujours senti qu'ils jouaient au rigorisme, avec une sincérité d'enfants. Il ne voient pas combien ils sont en contradiction avec eux-mêmes, enthousiastes de grands *individus*, comme Marx, Lénine, Trotsky, Jaurès, Boukharine, et d'autres instructeurs de la classe ouvrière.

La mode, dans l'autre classe, est d'affirmer l'autonomie du talent ou du "génie" personnel. tromperie encore.

En art, en littérature, comme dans toute création, le collectivisme pur, comme l'individualisme pur, est un mensonge plus ou moins conscient.

La production artistique et littéraire n'a pas le "devoir de refléter les grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité".

Elle n'a pas ce "devoir" parce qu'il lui est *impossible* de faire autre chose, même quand elle se ravale à dix étages au-dessous du médiocre. Un roman pornographique bien fait est de même signification au point de vue social, qu'une cantilène liturgique de M. Paul Claudel, ou qu'un poème hermétique de M. Paul Valéry. Les uns et les autres expriment les inspirations et aspirations variées, souvent opposées en apparence, mais toujours combinées en définitive dans l'expérience du monde commun qui leur a donné naissance. Ni l'art le plus abstrait (musique, peinture moderne) ni les lettres (traduction de l'idée sensibilisée) n'échappent à la loi générale, et c'est une loi sociale, c'est, dans la phase actuelle de l'histoire, une détermination de classe. Non seulement la production artistique évolue sous l'influence d'une économie collective, mais en vertu de la loi de l'échange qui régit toute production, elle donne à son "consommateur", au groupe qu'elle veut atteindre par quelque point, la conscience de lui-même et de sa destinée véritable ou illusoire.

Faut-il conclure que toute classe, tout groupe humain, a toujours en tout temps, en tout lieu, son expression artistique et littéraire ?

Non. Ce serait abuser de la vérité. Ce serait ignorer un autre vérité. Un milieu social peut parfaitement évoluer, pendant de très longues périodes, sans aucun besoin d'art particulier, sans le secours d'une littérature à lui, en se satisfaisant d'une esthétique étrangère dont il prend que ce qu'il peut et veut accepter. Dans la période historique que nous traversons, le prolétariat a bien d'autre chose à faire que de s'extérioriser par des statues, des tableaux et des romans. Ceci n'implique aucune condamnation pour les artistes qui ont l'intention louable de servir, avec leurs moyens individuels, la cause de cette grande collectivité des travailleurs. Ces artistes jouent incontestablement un rôle très important dans l'évolution générale de la civilisation et dans ses révolutions. Cela ne prouve pas qu'ils représentent vraiment l'esprit profond de la classe à laquelle ils se dévouent. de même, dans l'autre sens, ce que nous appelons très justement "l'art bourgeois" n'est nullement justifié dans ses pires manifestations, bien qu'il plaise souvent à la classe ouvrière. Cela montre seulement que celle-ci n'a pas pleinement conscience d'elle-même, ou que, ressentant un besoin qu'elle n'est pas capable encore de satisfaire, elle se résigne à prendre les distractions qui lui sont offertes. En d'autres époques, le monde ouvrier a produit les témoignages de ses croyances par des créations splendides, anonymes ou signées. Actuellement, il s'agit sur un autre plan que celui de la représentation imagée, il transforme les lois politiques et économiques, et c'est en ce domaine qu'il s'affirme supérieur au vieux monde, grâce à des génies individuels qu'il inspire.

La fameuse question de "l'art prolétarien" s'est posée en Russie dès le début de la Révolution d'octobre, et elle a constamment été débattue depuis, avec une étrange fureur. C'est une question très compliquée, parce que nous n'avons

pas de modèle du véritable artiste prolétarien, et donc aucune idée juste de ce qu'il peut être, tandis que nous nous représentons parfaitement l'artiste bourgeois, qui est dans tous les pays légion. A quel critérium soumettre le problème ? Doit-on considérer les origines prolétariennes de l'artiste ? Ou ses intentions, sa bonne volonté, son ardeur, ses sacrifices, les services qu'il a rendus ? Hélas ! tout cela en est vain, non en pratique, certes, mais en regard des profondeurs inexplorées et inexprimées. "Compagnons de route", disent les révolutionnaires de leurs meilleurs artistes. Et les prolétaires qui écrivent ou qui peignent ne répondent pas non plus à leurs exigences, parce qu'ils étudient de trop près encore les traditions d'un art antérieur (il y a donc, pourtant, de nouvelles *exigences*.)

Chez nous, en France, il existe sans doute une littérature et un art qui expriment *quelques-unes* des aspirations de la classe ouvrière, mais bien superficiellement. Là-dessus nos jugements sont très relatifs. Nous souhaitons tellement ce quelque chose que nous en adoptons avec enthousiasme les précaires apparences.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en *littérature* nous avons des hommes étroitement liés avec la cause du prolétariat et qui lui sont remarquablement utiles.

Les restrictions que je viens de faire, selon ma conviction, m'empêchent de citer un seul de ceux auxquels je pense, car je ne voudrais pas qu'ils s'imaginent diminués ou offensés. Il sont les bons ouvriers de leur temps.

Benjamin Péret

1. - Il ne saurait en être autrement. La caractéristique de génie est de refléter dans une très faible mesure ces "grands courants" dont vous parlez et, en même temps, de projeter dans tous les sens des lueurs incendiaires.

2. - Dans l'état actuel des choses, je pense que la littérature prolétarienne ne peut pas exister. Le prolétariat qui *seul* peut la créer a présentement autre chose à faire que d'"écrire". Le souci de sa libération le domine. Il va sans dire que je ne considère pas ceux qui se réclament de cette conception comme des hommes sincères. Qu'on n'essaie pas de nous faire croire au "talent" d'un Barbusse. Autant en apporte et en remporte la brise empestée qui circule dans les églises et au-dessus des dépotoirs !

Il y a eu Zola que les misérables reporters de l'espèce ci-dessus citée ont traîné au ruisseau sous prétexte de faire encore plus vrai. La littérature prolétarienne aujourd'hui ? Un arrivisme comme un autre. Barbusse n'a pas pu être Paul

Bourget et s'en venge comme il peut. Quant aux Istrati, Duhamel, Rictus, Durtain et autres Poulaille rationalisés et rationalisants, laissons les, voulez-vous, s'intéresser aux mouches qui bourdonnent l'été dans les abattoirs. Leur tour viendra ainsi qu'aux Pierre Hamp dont on sait à quoi lui sert sa "littérature prolétarienne". Moyen d'espionnage auprès des organisations ouvrières, moyen d'espionnage qui sert à forcer le tirage de ses livres.

J'ai voulu réserver une place toute particulière au pauvre tuberculeux qui gémit périodiquement en Suisse dans sa boîte à coton, Romain Rolland. Pacifiste retraité qui se plaint de la maigreur squelettique de ses rentes et salue tous les enterrements pour qu'on lui rende bientôt la politesse, exsangue, sans colère, sans âge et sans foi, mais plus français que l'immonde M. Poincaré qui pourtant s'y entend, est-ce là le modèle désespérant qu'on nous propose ?

Tous ces gens là, bornés, veules, hypocrites laissent à chaque instant dépasser le bout de l'oreille, dans l'espoir de se faire, par l'un ou l'autre, hisser de cette manière à la richesse et aux honneurs.

Tout cela serait parfait et à la juste échelle du régime que nous subissons si leurs contorsions et leurs grimaces de bateleurs, ne servaient pour une grande part à réfréner la colère libératrice du prolétariat qu'ils prétendent guider et représenter.

Monde, 24,17 novembre 1928

Henry Poulaille

Je ne réponds qu'à la deuxième question de notre enquête. Aussi bien ceux qui nous répondront esquivent la seconde - et pour cause... Je crois à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe prolétarienne. Presque obligatoirement un art est un moyen d'expression et représentatif d'une classe. Jusqu'à maintenant seule la classe oisive a écrit, du moins nous n'avons pu connaître qu'elle dans ce domaine, surtout en France. Trop longtemps, écrire a été un passe-temps et lire un autre. La littérature n'est pas que cela, elle doit tendre à autre chose. Aujourd'hui, moins que jamais, on ne s'en inquiète, mais cela n'a guère d'importance. Des oeuvres sont nées ces dernières années qui ont prouvé que germait sur le fumier de la pseudo-culture intellectuelle, propice surtout à l'éclosion des fleurs de serre, des livres d'une autre coloration, d'une vivacité autre. On n'y a pas pris garde encore, mais le fait qu'elles aient pu être imprimées est un indice de la raison d'être de cette nouvelle littérature que représentent ces oeuvres.

Littérature, le mot est bien vieux et bien impropre pour elles. Elles en sont si peu dignes si l'on juge de la littérature en considération des lois syntaxiques et autres qui ont cours aujourd'hui encore !

Trop longtemps "l'art d'écrire" a suffi. Or écrire est un moyen, non un art, ce que les générations de rats de bibliothèques, de cuistres intellectuels ont (c'était leur intérêt) fait perdre de vue aux lecteurs. C'est au nom de l'art que tant de gloires se font, dont le temps se rit. par leur entremise, l'intelligence qui est souvent une manière mondaine d'être imbécile, a remplacé le sentiment. Cet art d'écrire, longtemps le privilège d'une caste d'oisifs ou de parasites, a détourné l'écriture de sa mission. Jusqu'au dix-neuvième siècle, la littérature n'a été qu'une fonction de la distraction d'une classe. Dès que l'art d'écrire s'est démocratisé, il est resté une distraction. Quand un auteur dépassait la limite de certain public, c'était presque toujours par abaissement "de son talent" en flattant les bas intérêts de la foule, parce que la foule comptait...ou c'était le fait du génie (plus rare), le cas de Stendhal par exemple, puis de Balzac. Ce fut un des grands mérites du romantisme que d'avoir secoué les écrivains de leur torpeur. C'est le romantisme qui permit le succès de Balzac, celui de Zola, celui aussi, quoique moindre, de Vallès.

Depuis, l'art d'écrire a repris son prestige. On compterait vite les écrivains de gauche comme de droite chez qui il y a autre chose que de l'écriture dans leurs livres, ou quand il y a quelque chose c'est tellement noyé sous l'écriture.

Il y a évidemment Ramuz, Cendrars, Istrati, Roger Martin du Gard, Lucien Fabre, Barbusse, Martinet et de rares autres dont Léon Daudet, pour en venir aux principaux représentants de la littérature prolétarienne. quelques noms d'ânés : d'abord Claude-Eugène Le Roy, Philippe Nazzi, Lucie Jean, Chennevière et parmi ceux qui soient encore bien vivants Marguerite Audoux, Guillaumin, André Baillon et ceux qui sont encore plus de de la véritable littérature prolétarienne : Néel Doff, l'auteur de *Jours de famine* et de *Détresse* et de plusieurs autres beaux livres qu'on ne connaît pas; Jean Tousseul, Lucien Bourgeois, l'auteur de *l'Ascension*, Louis Guilloux, l'auteur de la *Maison du peuple*, les romanciers paysans, Lucien Gachon et Joseph Voisin et parmi les derniers venus, Charles Rochat, Tristan Rémy, l'auteur de *Porte Clignancourt*, Louis Paul, l'auteur de *La Cité*, Francis André.

Ces livres expriment l'aspiration d'une classe et surtout une classe. A l'étranger on connaît des oeuvres similaires et là aussi elles parviennent à se faire une voie. Un Leonhard Frank, un Petzold en Allemagne, un Volker en Tchécoslovaquie et il y a des témoignages non moins probants de l'existence d'une littérature prolétarienne aux Etats-Unis, en Espagne et à peu près partout, sans parler de l'URSS où cette littérature est en pleine floraison.

Cette naissance d'une littérature nouvelle, venue de la vie et non des livres, posera avant peu le problème de la la création artistique surson véritable terrain. Et le cinéma est en train de ruiner le vieux préjugé de l' "Art écrit". Il apprend au spectateur à sentir, à reprendre contact directement avec l'objet. nous sommes à l'aurore d'une époque nouvelle. On peut sourire des pas, comme aveugles, de ceux qui s'aventurent avec leur expérience de la vie, comme principal bagage culturel. Ils sont sur la bonne route. c'est eux qui auront raison. Ils sont peu nombreux encore mais ils seront plus.

L'important est qu'il y ait déjà de par le monde quelques uns de ces vagabonds de la pensée.

Monde, n°19, 11 octobre 1928.

Victor Serge:

1. —La France compte bien une douzaine de millions de prolétaires et n'a pas de littérature prolétarienne. La très grande majorité des prolétaires du monde vivent *en dehors* de la littérature, comme en dehors de toute culture supérieure. Dans l'état actuel, il crève les yeux que les "belles lettres", les "belles mœurs", les sciences, les arts sont le patrimoine à peu près exclusif des classes aisés ou riches. On peut parler ensuite du rôle de l'individualité dans la création littéraire et de bien d'autres sujets tout aussi élevés: il n'y a pas de façon plus élégante de se moquer des travailleurs.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir dans la société capitaliste d'écrivains ouvriers; l'apprentissage du métier d'écrivain est incompatible avec le travail à l'usine: huit heures par jour pour gagner de quoi vivre médiocrement.

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de littérateurs écrivant pour les prolétaires, car ceux-ci, en règle générale, n'achètent point de livres. Le livre du jour (12 francs aujourd'hui) est d'un prix inabordable pour la majorité des travailleurs. On n'écrit donc que pour les classes moyennes ou riches. Les littérateurs ne font en définitive que divertir les gens bien nourris. Sans doute n'ont-ils guère conscience de ce fait, mais peu importe !

Il y a des littérateurs—parfaitement bourgeois ou petits-bourgeois du reste—qui exploitent avec succès les sentiments de la rue. Ils mettent quelquefois en scène le prolétaire. Ils peuvent être de quelque utilité au prolétariat; ils ne font beaucoup plus souvent que lui inoculer les façons de sentir et de penser de la bourgeoisie radicale.

Il y a des littérateurs affiliés au parti communiste ou sympathisant avec le mouvement ouvrier. Leurs œuvres n'en sont pas moins, à de rares exceptions près, infiniment étrangères au prolétariat, car il n'est pas de libération plus difficile que celle de l'intelligence et de la culture. Sensibilité, pensée, talent, modes d'expression, les intellectuels sont formés par la culture bourgeoise: même ralliés à la classe ouvrière, même conscients de la captivité intérieure, ils ne peuvent s'y soustraire. Leur conscience *politique* est alors en avance sur leur nature profonde d'artistes. En URSS, dix ans après la révolution d'Octobre, les influences culturelles du passé prévalent encore dans la littérature. Les œuvres les plus marquantes parues cette année (Maxime Gorky, *Vie de Klim Samguine*; Constantin Féline, *Les Frères*) ne sont nullement prolétariennes.

2.—La classe ouvrière prenant conscience d'elle-même a pourtant ses façons propres de sentir, de comprendre la vie, de souffrir, de rire et de combattre; elle a sa façon de considérer la société, l'Etat, les lois, le travail, la famille; elle a, en un mot, sa conception du monde et sa mission historique. Tout cela n'a été jusqu'à présent exprimé que dans une faible mesure à des fins politiques dans la lutte de classes. On conçoit très bien une littérature qui exprimerait ce sentiment prolétarien de la vie. Elle trouverait parmi les travailleurs un public résistant; elle n'enrichirait pas ses auteurs; elle serait en revanche autrement puissante et féconde que celle qui va, d'alcôves en divans, de Bourget à Morand ! Une littérature prolétarienne est *possible*. Dans les pays capitalistes, elle pourrait être l'œuvre d'écrivains assez profondément ralliés au prolétariat révolutionnaire pour vivre de sa vie (ces écrivains forcément exceptionnels auraient du reste souvent mieux à faire que d'écrire des romans... Notons ce cercle vicieux.)

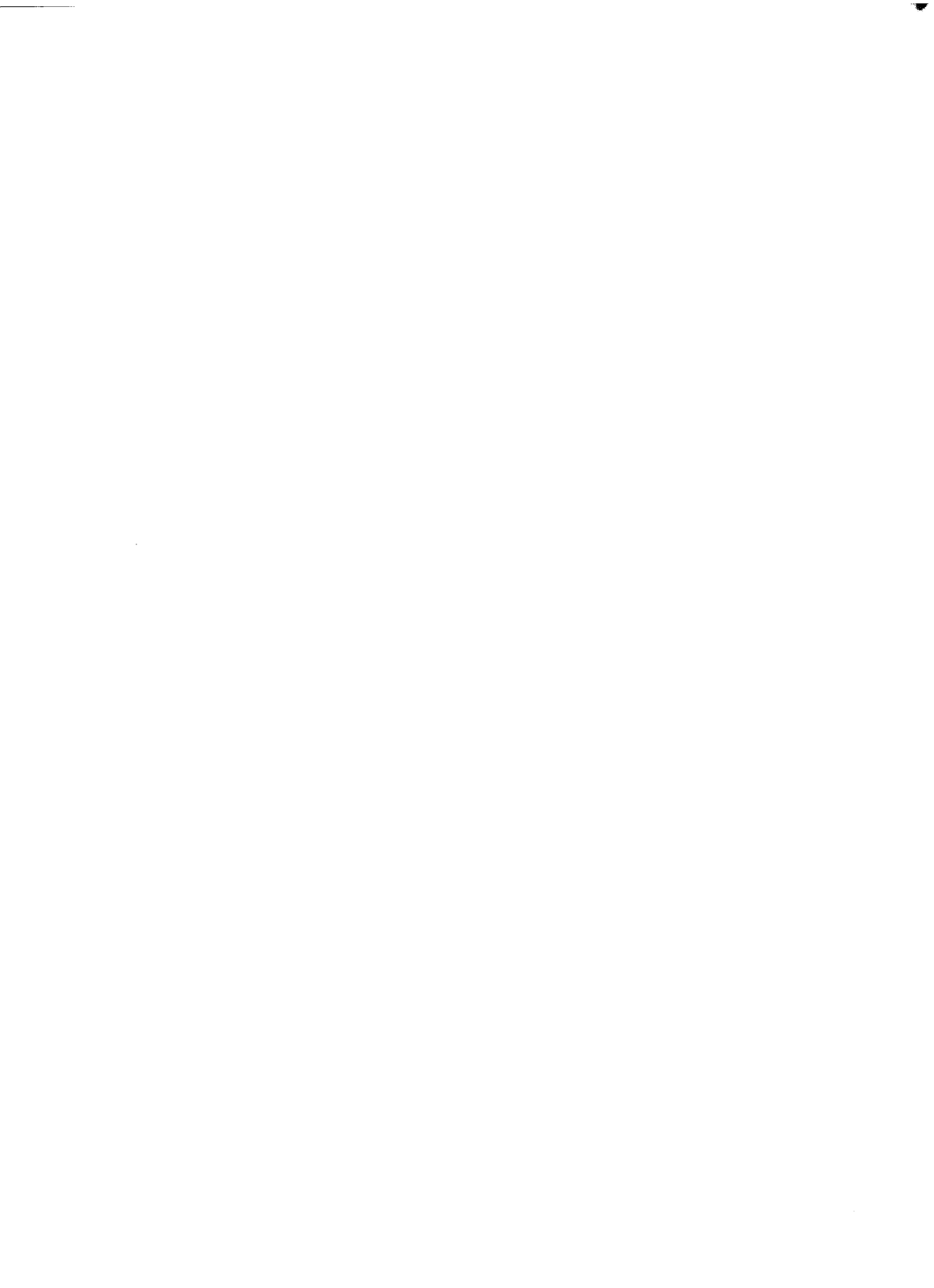
Dans les pays soviétiques où elle a fait ses débuts, elle est l'œuvre des jeunes prolétariens devenus des intellectuels (ou, si l'on préfère, de jeunes intellectuels sortis du prolétariat).

Des écrivains étrangers au prolétariat expriment parfois en certaines œuvres ou en certaines pages un sentiment, une conception de l'homme et de la vie très proche de celle qu'entrevoit le prolétariat en marche. Il arrive même que des écrivains non communistes l'expriment dans une mesure infiniment plus grande que des écrivains affiliés à notre parti. Ainsi *Le Bal des aveugles* de Vaillant-Couturier appartient, par l'individualisme sentimental et sensuel qui s'y révèle à chaque page, à la littérature la plus étrangère qui soit. Par contre, des œuvres récentes de René Arcos, *Aurui*, de D. Braga, *50 000* de Luc Durtain, *40e étage*, de Panaït Istrati, *Codine*, sont imprégnées à un degré appréciable d'idées et de sentiments qui ne triompheront qu'avec le prolétariat : sentiments de la vie collective (il n'est pas vrai que l'homme soit seul), joie de vivre dans l'effort sain et la lutte, rapport entre l'homme et la civilisation mécanique.

Je ne résiste pas au désir de nommer ici, au même titre, deux grands Américains: Sinclair Lewis, qui a admirablement montré dans *Babbitt* le bourgeois moyen des Etats-Unis mûri dans l'impasse de son opulente civilisation technique; et John Dos Passos qui, dans *Manhattan Transfer*, donne une puissante impression du dynamisme social. (Et il ne faudrait pas oublier les précurseurs tels que Whitman, Zola, Verhaeren...)

3.—Le même problème se pose en régime de dictature du prolétariat sous des aspects quelque peu différents. Y aura-t-il une culture prolétarienne? La culture est une œuvre des classes dominantes réalisée en des siècles, en des décades tout au moins. Mais le prolétariat travaille à l'abolition des classes sociales. Tant que la lutte continue que les nécessités de la guerre des classes absorberont toutes ses énergies. L. Trotsky a fort bien exposé ces questions dans un livre qui n'a malheureusement pas été traduit en français, *Littérature et Révolution*: "Au fond, la dictature du prolétariat n'est pas l'organisation de la société nouvelle, production et culture, c'est un régime de combat révolutionnaire pour la société nouvelle". Le prolétariat ne peut, dans ces conditions, qu'adapter plus ou moins à ses besoins la culture bourgeoise. Quand la lutte aura cessé, la division de la société en classe(s) abolie, il n'y aura plus de prolétariat. La nouvelle culture naissante sera vraiment humaine. Ce n'est donc que dans un sens restreint qu'il est possible de parler de culture et de littérature prolétariennes.

Monde, n° 22, 3 novembre 1928.



Document

Léon Trotsky

Révolution et culture

Toute classe dirigeante crée sa culture et son art. L'histoire a connu les cultures des sociétés esclavagistes de l'Orient et de l'antiquité classique, la culture féodale du moyen âge européen, la culture bourgeoise qui règne actuellement sur le monde. Il suit apparemment de là que le prolétariat devra, lui aussi, créer sa culture et son art.

Mais la question n'est pas aussi simple. Les sociétés esclavagistes ont duré de longs siècles. La féodalité aussi. La culture bourgeoise, si même on la fait dater de ses premières manifestations impétueuses, c'est-à-dire de la Renaissance, a déjà cinq siècles derrière elle, et n'a atteint son apogée que dans la deuxième moitié du XIXe siècle. La formation d'une culture nouvelle autour d'une classe dominante exige donc du temps et ne s'achève qu'à une époque précédant le déclin politique de cette classe.

Le prolétariat aura-t-il le temps de créer une culture prolétarienne ? Au contraire des esclavagistes, des féodaux, des bourgeois, le prolétariat se représente sa dictature comme une courte époque transitoire. Quand nous voulons réagir contre des vues trop optimistes de la transition au socialisme, nous rappelons que l'ère de la révolution sociale dure des années et des dizaines d'années. Pas des siècles pourtant, ni des millénaires ! Le prolétariat pourra-t-il, dans le laps de temps qui lui est dévolu, créer sa culture ? A cet égard, les doutes sont d'autant plus légitimes que les années de révolution sociale seront remplies par de cruelles luttes de classes dans lesquelles la destruction tiendra plus de place que l'édification. En tout cas, les principales énergies du prolétariat tendront à la conquête, à la conservation, à l'utilisation immédiate et vitale du pouvoir et à la continuation de la lutte. Et le prolétariat ne manifestera pleinement avec le

maximum d'intensité, sa nature de classe, qu'à cette époque révolutionnaire dans laquelle les possibilités d'action culturelle systématique sont si restreintes. Par contre, mieux le nouveau régime sera assuré contre les perturbations politiques et militaires, meilleures y seront les conditions de développement faites à la culture et plus rapidement le prolétariat se dissoudra dans la société socialiste, perdant ses caractères de classe, cessant d'être prolétariat.

Autrement dit : pendant la dictature, il ne peut pas être question de créer une nouvelle culture, c'est-à-dire d'entreprendre une oeuvre de la plus grande ampleur historique. Et la culture entièrement nouvelle qui surgira, quand la nécessité cessera d'imposer au prolétariat l'armature de fer de la dictature, ne sera pas une culture de classe. De ce qui précède, une conclusion générale se dégage : qu'il n'y a pas de culture prolétarienne et qu'il n'y en aura pas ; qu'il n'y a pas lieu non plus d'en être désolé, car le prolétariat n'a pris le pouvoir que pour en finir définitivement avec la culture des classes et ouvrir les voies à une culture humaine. On semble souvent l'oublier.

Les vagues théories sur la culture prolétarienne, conçues par analogie et antithèse avec la culture bourgeoise, résultent de comparaisons entre le prolétariat et la bourgeoisie auxquelles l'esprit critique est tout à fait étranger. La simpliste méthode libérale des analogies historiques n'a rien de commun avec le marxisme. Il n'y a pas d'analogie matérielle entre les cycles historiques de la bourgeoisie et de la classe ouvrière.

Le développement de la culture bourgeoise a commencé quelques siècles avant que la bourgeoisie ait, par une série de révolutions pris le pouvoir politique. N'étant encore qu'un Tiers-Etat dépourvu de droits, elle jouait un grand rôle, et sans cesse croissant, dans le domaine de la culture. On peut le mieux s'en rendre compte d'après l'architecture. Les cathédrales gothiques n'ont pas été bâties d'une seule pièce, sous l'empire de l'inspiration religieuse. La cathédrale de Cologne résume dans son architecture et sa sculpture toute l'expérience de l'humanité, depuis l'aménagement primitif des cavernes; elle amalgame les éléments de cette expérience en un style nouveau exprimant la culture de son époque, c'est à dire en dernier ressort sa structure sociale et sa technique. L'ancienne prébourgeoisie des guildes et des métiers, a créé le gothique. Puis, s'étant développée et affermie, c'est à dire enrichie, la bourgeoisie a dépassé, désormais consciemment, le gothique, et créé son propre style architectural qui n'a pas été celui des églises, mais celui des hôtels particuliers et des palais. Elle s'est appuyée sur les conquêtes du gothique, inspirée de l'antiquité - surtout de l'architecture romaine - elle a utilisé le mauresque, tout adapté aux besoins de la nouvelle cité et créé le style renaissance (en Italie, vers 1425). Les spécialistes peuvent dénombrer et dénombrent quels éléments le style renaissance doit à l'antique et au gothique, quelles influences y sont les plus fortes. Le style renaissance ne surgit, c'est là l'essentiel, que lorsque la nouvelle classe sociale,

déjà pourvue d'une culture, se sent assez forte pour se soustraire au joug du gothique et le considérer, ainsi que les styles précédents, comme une matière à traiter librement, selon les besoins artistiques nouveaux. Ceci se rapporte également aux autres arts, avec cette différence que, plus souples, moins dépendants de la matière et des fins utilitaires, les arts "libres" manifestent la dialectique de la succession et de l'utilisation des styles par des oeuvres qui n'ont pas la fermeté convaincante de celles qu'on a taillées dans la pierre.

Entre la Renaissance et la Réforme, qui eurent pour tâche de procurer à la bourgeoisie, dans la société féodale, une condition idéologique et politique meilleure, entre la Renaissance et la Réforme d'une part, et la révolution bourgeoise (française) de l'autre, s'écoulaient trois à quatre siècles, pendant lesquels la puissance matérielle et idéologique de la bourgeoisie augmente continuellement. L'époque de la Révolution française et des guerres qui la suivent abaisse momentanément le niveau de la culture matérielle. Mais le régime capitaliste s'affirme ensuite comme "naturel" et "perpétuel".

Ainsi, l'accumulation des éléments de la culture bourgeoise et leur cristallisation en styles, se distinguent par les caractères propres à la bourgeoisie, classe possédante, exploiteuse. Elle s'est développée matériellement dans la société féodale, pénétrant cette dernière de maintes façons, s'y enrichissant ; elle y a conquis les intellectuels en se donnant les bases culturelles (écoles, universités, journaux, revues), longtemps avant de prendre le pouvoir à la tête du Tiers-Etat. Il suffit de se rappeler que la bourgeoisie allemande, avec son incomparable culture technique, philosophique, scientifique et artistique, laissa jusqu'en 1918 le pouvoir à une caste bureaucratique, et ne se trouva dans la nécessité de le prendre que lorsque le fondement matériel de la culture allemande se fut écroulé.

On peut objecter que la culture esclavagiste mit des millénaires à se créer, mais qu'il ne fallut que des siècles à la culture bourgeoise. Pourquoi ne suffirait-il pas à la culture prolétarienne de quelques dizaines d'années?

Les bases techniques de la vie ne sont plus du tout les mêmes aujourd'hui qu'autrefois. Le rythme des évolutions est aussi plus rapide. L'argument, très fort en apparence, ne touche pas au fond de la question. Il est certain qu'un moment viendra, dans le développement de la société nouvelle, où l'économique, la culture, l'art, auront la plus grande liberté de mouvement, - de progrès. Mais nous ne pouvons nous livrer sur ce sujet qu'à des conjectures fantaisistes. Dans une société qui se sera débarrassée de l'accablant souci du pain quotidien, où des restaurants collectifs fourniront à tous une alimentation saine, bien préparée, adaptée à la variété des goûts ; où les blanchisseries communales laveront bien le bon linge de tout le monde ; où les enfants - tous les enfants - bien nourris, bien portants et gais, absorberont les éléments de la science et de l'art comme

l'air et la lumière du soleil ; où l'électricité et la radioactivité, au lieu d'être utilisées comme aujourd'hui, de façon primitive, constitueront d'inépuisables sources d'énergie centralisée et rationnellement gouvernée ; où il n'y aura pas de "bouches inutiles" ; où l'égoïsme libéré de l'homme - puissance formidable - ne tendra qu'à la connaissance, à la transformation et à l'amélioration de l'univers, dans cette société, le dynamisme de la culture ne sera comparable à rien de ce que nous connaissons par le passé. Mais nous n'y arriverons qu'après une longue et pénible transition qui est encore presque toute devant nous. Et nous parlons justement de l'époque de transition.

Mais le temps présent n'est-il pas dynamique ? Au plus haut point. Seulement, son dynamisme se concentre en politique. La guerre et la révolution sont dynamiques, mais, dans d'énormes proportions, au détriment de la technique et de la culture. La guerre a bien suscité de nombreuses inventions techniques, mais la pauvreté qu'elle a causé par voie de conséquence empêche leur application, susceptible en d'autres temps de révolutionner les moeurs. C'est le cas des applications des énergies radioactives, de l'aviation et de maintes découvertes chimiques. La révolution aplanit les voies de la société nouvelle, mais elle le fait avec les méthodes de l'ancienne société : lutte des classes, violence, extermination, destruction. Si la révolution prolétarienne ne survenait pas, l'humanité étoufferait dans ses contradictions. La révolution la sauve et sauve la culture, mais au moyen de l'opération chirurgicale la plus cruelle. Toutes les forces actives se concentrent dans la politique, dans la lutte révolutionnaire ; le reste recule au second plan et tout ce qui est entrave à l'action est impitoyablement piétiné. Ce processus traverse naturellement des phases de flux et de reflux. Le communisme de guerre est remplacé par la Nep et la Nep à son tour évolue. Mais la dictature du prolétariat n'est pas, au fond, l'organisation de la production et l'édification de la société nouvelle ; c'est un ordre de combat révolutionnaire pour la société nouvelle. Il ne faut pas l'oublier.

L'historien de l'avenir fixera, pensons-nous, le point culminant de la culture de la vieille société, au 2 août 1914, quand la puissante culture bourgeoise, prise d'une folie subite, jeta le monde dans les flammes et le sang de la guerre impérialiste. La nouvelle histoire de l'humanité partira sans doute du 7 novembre 1917 et les étapes principales du développement de l'humanité pourront se classer ainsi : pré-histoire; antiquité (dont le développement se fait grâce à l'esclavage) ; moyen âge (servage), capitalisme et exploitation du salariat, et enfin le socialisme avec son passage, qu'il faut espérer indolore, à la commune sans autorité. En tout état de choses, les 20, 30 ou 50 années que durera la révolution prolétarienne mondiale marqueront dans l'histoire une époque de transition - entre deux sociétés - extrêmement pénible et non l'époque de la culture prolétarienne.

Clarté, n°46, 1er novembre 1923

Notes de lecture

Jürgen Serke, "Portrait d'Hugo Sonnenschein, (le juif survivant d'Auschwitz qui ne survécut pas aux camarades du Parti) ou Sonka, un poète entre les fronts" *Le Messager européen*, Gallimard, 1990.

Qui connaît encore Hugo Sonnenschein, dit "Sonka"? Peu de gens sans doute, du moins en France, sinon quelques spécialistes de la littérature d'Europe centrale et de l'histoire du communisme.

Cofondateur du PC tchécoslovaque, il a disparu de l'histoire "officielle" de ce parti, une "non-personne" parmi d'autres; défenseur de Trotsky et animateur à Prague du "Comité international pour le droit et la vérité" contre les procès de Moscou, il n'apparaît que dans la biographie de Trotsky par Pierre Broué et, furtivement, dans la correspondance des collaborateurs de Trotsky. Victime de la répression stalinienne dès 1945, son nom ne figure même pas dans l'index du livre de K.Kaplan, *Procès politiques à Prague* (Complexe, 1980). Il est vrai que son cas est "atypique" à plus d'un titre : libéré d'Auschwitz par les soviétiques, expédié à Moscou, il revient à Prague en mai 1945 dans le train spécial du président Bénès ; arrêté dès juillet 1945 sous l'accusation de délation, il est condamné en avril 1947 par un "tribunal populaire" à 20 ans de réclusion. Victime d'un procès stalinien organisé avant le "coup de Prague" de 1948, dans un Etat où Bénès est encore président et Masaryk ministre des affaires étrangères, mais où le PCT contrôle déjà les postes-clés (l'Intérieur en particulier), il meurt en prison en juillet 1953 et ne sera même pas "réhabilité" pendant les mois du Printemps de Prague.

Qui était donc Sonka, ce poète loué par Thomas Mann et Erich Mühsam-- qui parlait du "fabuleux poète qui se nomme le Frère Sonka"--, mais dont les livres sont tombés dans l'oubli ? Le journaliste et écrivain autrichien Jürgen Serke, après une longue et extraordinaire enquête qui l'a conduit de Hamilton (Canada) à Sasa (Israël) à la recherche des deux fils survivants de Sonka, sort de l'ombre un personnage qui le méritait.

Il fait revivre un poète expressionniste, vivant intensément la tragédie du siècle, en quête d'une harmonie retrouvée qu'il cherche dans le communisme, auteur de recueils qui eurent notoriété et succès, *La légende de Sonka perverti par le monde* en 1920, *Le frère Sonka et la cause universelle ou la parole contre*

l'ordre en 1930. Nous découvrons aussi le militant, membre de l'aile gauche de la social-démocratie tchèque en 1918, délégué au 2^o congrès de l'IC, puis, installé à Vienne, adhérent du PC autrichien et homme de liaison entre celui-ci et le PC tchécoslovaque. Sonka le rebelle, qui s'oppose à l'exclusion de Trotsky du PC russe, est expulsé à son tour en 1929, deux ans avant l'exclusion de l'élite littéraire du PCT, dont le futur prix Nobel de littérature Jaroslav Seifert. Engagé aux côtés de l'Opposition de gauche, adhérent du Pen-Club autrichien au sein duquel il défendra vigoureusement les écrivains allemands antinazis, Sonka sera de la petite poignée d'écrivains qui se dressera contre les procès de Moscou. Il ne cessera pour autant d'écrire et son oeuvre est de plus en plus empreinte de pessimisme et d'amertume contre ces "intellectuels de gauche" qui "ne prennent la défense de la démocratie, qui leur permet de respirer en toute liberté, que si l'une ou l'autre des dictatures le leur ordonne pour des raisons stratégiques". Les prises de position de celui qui "perd tout et lui-même pour trouver la liberté" le désignaient tout naturellement aux coups des nazis, puis des staliniens. On sait que, rescapé d'Auschwitz, Hugo Sonnenschein ne devait pas échapper aux "camarades du parti"...La principale découverte du travail de Jürgen Serke est de montrer que Sonka fut incarcéré et condamné dès 1945 non seulement parce qu'il était ou avait été "trotskyste", mais surtout parce qu'il savait que Julius Fucik, le héros légendaire de la résistance communiste avait en réalité "donné" ses propres camarades... dont Sonka lui-même. Les dirigeants du PCT avaient besoin d'une figure héroïque de la résistance intérieure: ce fut Fucik dont le *Reportage écrit sous la potence* devint, dans l'ensemble du bloc soviétique, un "livre-culte", symbole des vertus du "parti". Pour la réussite de l'opération, il fallait réduire définitivement au silence ceux qui connaissaient la vérité en les marquant eux-mêmes du sceau infâmant de la "trahison". Personne, ou presque, ne prit la défense de Sonka et beaucoup de gens considèrent toujours Fucik comme un héros. Il reste à espérer que l'étude de Jürgen Serke - et l'heureuse initiative du *Messenger Européen*, la revue animée par Alain Finkielkraut, de la publier - permettront de revenir sur cette affaire et de redécouvrir un poète injustement oublié.

G. V.

Albrecht Betz, *Exil et engagement. Les intellectuels allemands et la France, 1930-1940* Paris, Gallimard, 1991.

Les travaux sur l'exil allemand des années trente se multiplient depuis quelques années en France, qu'il s'agisse de traductions ou d'œuvres originales en français : on connaît la somme magistrale de Jean- Michel Palmier, *Weimar en exil*, qui vient d'être rééditée en un seul volume chez Payot. On connaît peut-être moins bien des travaux plus anciens comme l'étude d'Ursula Bernard, *Regards sur le IIIe Reich*, sur le point de vue des exilés sur leur patrie désormais aux mains des nazis, ou les recherches pionnières effectuées par Gilbert Badia et son équipe sur les conditions de l'exil en France, les sinistres camps d'internement de 1939-1940 et les clivages politiques dans l'émigration. Albrecht Betz, professeur de littérature à l'université d'Aix-la-Chapelle, nous offre un livre savant qui n'est d'ailleurs pas un livre de plus sur l'exil qui concurrencerait ou se substituerait aux études antérieures. Son livre étudie en effet, à l'intérieur de la décennie 1930-1940, ce qu'il appelle celle de "la guerre civile en Europe", les relations entre les intellectuels allemands et " la France" en tant qu'objet politique, berceau et paradigme de la démocratie, lieu d'accueil traditionnel des exilés, mais aussi pays bien concret déchiré par les conflits sociaux et politiques. Ce n'est donc pas seulement un livre sur les intellectuels exilés en France après 1933, ni même sur les opposants au nazisme exclusivement: il recouvre un champ beaucoup plus vaste .

L'ouvrage commence par une citation de l'"Allocution allemande" de Thomas Mann en octobre 1930, qui présente l'époque qui s'ouvre comme "la fin de l'époque et du monde spirituel inaugurés par la Révolution française" sur les ruines desquels triomphe la "danse de Saint-Guy du fanatisme" avec son mélange de "nationalisme radical" et de "philosophie romantisante", ce qu'il décrira plus tard ainsi dans son Journal : "l'audace moderne, le rythme, le futurisme au service de l'absence d'idées...une réclame monumentale pour le néant". Le romancier, longtemps contempteur de la démocratie et symbole du conservatisme éclairé, appelle la bourgeoisie allemande à s'engager aux côtés de la "classe socialiste" et de la social-démocratie, seule voie pour se préserver de la barbarie et aussi pour sauver "ces exigences de bonheur bourgeois comme la liberté, la spiritualité, la culture". On sait l'écho que devait rencontrer cet appel..Deux cents pages plus loin, le livre se clôt sur un texte symétriquement contradictoire : le discours de l'idéologue nazi Alfred Rosenberg, intitulé "L'or et le sang" et prononcé en novembre 1940 à Paris, à la Chambre des députés. Rosenberg célèbre

la victoire du "sang", la race, la force et l'irrationnel, sur l' "or" incarné par "les épigones de la Révolution française", le "judéo-bolchevisme" et le parlementarisme. Ces deux textes-symboles bornent la décennie à ses deux extrémités et en définissent le contenu: dix ans d'affrontement entre les adeptes des "idées de 1914", le nationalisme exacerbé porté par un mouvement de masses et les défenseurs des "idées de 1789" qui devront, après 1933, chercher refuge en France, terre d'asile traditionnelle, depuis la Révolution, des démocrates allemands. Albrecht Betz montre bien les effets, chez les intellectuels, de cette polarisation autour de l'alternative "fascisme ou démocratie" qui s'impose progressivement au détriment de "capitalisme ou socialisme", à moins que la première ne soit, en partie au moins, la forme nouvelle prise par la seconde. C'est d'abord l'importance de la notion d'"engagement" au sens de prise de position, de "passage forcé à la politique", le *Zwang zur Politik* de Thomas Mann. Le type littéraire le mieux adapté à cette forme d'engagement sera le roman historique qui, selon Lukacs joue un "rôle dirigeant" parmi les écrivains exilés. Le roman historique, bien représenté par le Henri IV d'Heinrich Mann, est, en effet, un "roman d'actualité sui generis": il permet d'établir des analogies historiques et de dénoncer le IIIe Reich derrière des personnages tels Néron ou le duc de Guise. Mais cet engagement pour la défense de la culture a d'autres conséquences, aux incidences plus directement politiques: ce que l'auteur appelle le "déclin de l'avant- garde expérimentale" illustrée par des hommes comme Döblin, Brecht ou Walter Benjamin, au profit d'une orientation qui privilégie la "culture classique" et ses valeurs humanistes. On est bien sûr tenté d'attribuer cette position au Comintern qui organise sur cette ligne le "Congrès international des écrivains" de juin 1935 à Paris, dominé par les interventions de Malraux et de Gide et, pour l'Allemagne, d'Heinrich Mann, et de la mettre en rapport avec la politique des Fronts populaires. Betz démontre de façon convaincante que le regroupement des intellectuels allemands autour de la "grande tradition" de la Renaissance et des Lumières est bien antérieur au tournant du Comintern: il situe dès 1930 la fin de la "phase expérimentale" de la littérature allemande. L'habileté des dirigeants staliniens sera, dans ce domaine comme dans d'autres, d'épouser ces aspirations "défensives", de les orchestrer pour les dévoyer dans la défense inconditionnelle de la politique stalinienne. Cette habileté trouve toutefois ses limites: le "peuple" que Heinrich Mann recherchait dans le "Front Populaire" est un peuple au sens que lui donnaient les "Quarante-huitards", une "alliance de tous les travailleurs et de tous les hommes de bonne volonté". Une telle vision s'accommodera mal de la découverte des "réalités soviétiques" et des procès de Moscou, qui enclenche cette "dialectique de la dissolution" de l'émigration dont Betz voit les débuts dans la discussion du *Retour de l'URSS* d'André Gide.

Pour ce qui est de l'étude de l'émigration elle-même, l'ouvrage a le mérite de nous fournir l'ensemble des indicateurs qui permettent d'en apprécier

l'importance : bibliographie exhaustive et liste complète des articles et livres publiés en France et en français par les exilés, 300 livres et 1300 articles de presse de 1933 à 1940, ce qui témoigne au passage de l'intérêt du "public cultivé" pour les questions allemandes, en particulier l'analyse du nazisme et les moyens de le combattre.

Au total, un maître livre, autant par la richesse des discussions qu'il ouvre que par son apport à nos connaissances.

G. V.

Benjamin Péret, *OEuvres complètes, tome 5. Textes politiques*, Paris, Librairie José Corti, 1989.

L'association des amis de Benjamin Péret publie, à la librairie José Corti, à laquelle il faut rendre hommage pour l'ensemble de son travail d'édition, les oeuvres complètes du poète et militant, surréaliste et révolutionnaire, des termes indissociables à son propos. En effet, comme le rappelle opportunément Guy Prévain dans son introduction, "Poète, c'est-à-dire Révolutionnaire", Péret est sans doute "l'homme le plus concerné" par le fameux appel de Breton : "Transformer le monde" a dit Marx, "Changer la vie" a dit Rimbaud, ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un". Les écrits rassemblés par Guy Prévain et notre ami et collaborateur Gérard Roche, retracent un itinéraire militant de plus de 30 ans, du Brésil à la France et, au travers d'une dizaine d'organisations, du "trotskysme" aux confins du mouvement libertaire, en passant par l'"ultra-gauche", sans jamais pour autant verser dans le sectarisme figé. On trouvera, dans ce volume de textes politiques, peu d'écrits de la "période brésilienne" de Péret ; la seconde guerre mondiale est en revanche fort bien représentée avec des articles sur la France écrits à Mexico et tentant d'analyser l'opposition De Gaulle - Giraud et la politique du CFLN d'Alger. Comme beaucoup d'autres militants, Benjamin Péret est amené, en comparant les pronostics de son organisation à la situation issue de la guerre, à remettre en cause l'analyse des cercles dirigeants de la IV^e Internationale et leurs "interminables diplômes d'autosatisfaction" : "Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes trotskystes car ce que nous avons dit s'est vérifié, et si, d'aventure, la réalité se bat en duel avec quelqu'une de nos prévisions antérieures, on jette un voile pudique sur cette fâcheuse réalité qui s'obstine à nous contredire, dans l'espoir qu'elle reviendra bientôt à de meilleurs sentiments". Péret explique le "rachitisme" et la stagnation des trotskystes essentiellement par leur analyse erronée de l'URSS, "capitalisme d'Etat" selon lui et danger principal en Europe. La rupture de Péret, justifiée dans le *Manifeste des exégètes* de 1946, puis dans les textes ultérieurs cosignés avec l'Espagnol Munis et Natalia Sedova Trotsky, n'est que l'une des nombreuses crises et scissions du mouvement trotskyste d'après-guerre et la republication de ses écrits contribue au débat que les *Cahiers* ont engagé sur la seconde guerre mondiale. On remarquera enfin la présence dans ce beau volume des textes de la fin de la vie de Péret, en particulier sa contribution aux débats sur le cinquantième de la Révolution russe.

G. V.

LES DEPARTS

Sadik Premtaj (1915-1991)

Sadik Premtaj était né à Gjormi-Vlore en Albanie et il est mort à Paris le 7 avril 1991. Il avait moins de 20 ans quand il rejoignit le groupe communiste de Koritza, fondé en 1928 par Lazar Fundo, qui comptait dans ses rangs notamment Koçi Xoxe - fusillé plus tard comme "titiste"- et Enver Hoxha, le futur "Staline" et "Mao" albanais. Il n'avait que vingt ans quand il se retrouva avec Anastas Lula à la tête du "groupe des Jeunes", résultat d'une scission : ces jeunes gens avaient eu l'audace, pour se familiariser avec les questions militaires, d'étudier ces problèmes dans Trotsky. Quand, en 1941, les trois groupes communistes albanais (les deux précédents et celui de Scutari) s'unifièrent sous la pression des envoyés du PC yougoslave, Premtaj en était. Bientôt, toujours avec Lula, il s'opposa à Hoxha sur la politique albanaise. Connu sous le nom de Xhepi (Djepi), il fonda en 1943 une "Véritable organisation communiste" et fut traqué par les occupants comme par les disciples de Staline qui essayèrent à plusieurs reprises de l'assassiner., après avoir réussi à tuer Lula. Il émigra en Italie en 1945, passa en France en 1947, y rencontra des trotskystes et découvrit qu'il était lui-même trotskyste sans le savoir. Il devait dès lors militer dans la IVe Internationale, puis dans les organisations fidèles à Michel Pablo, en dernier lieu l'AMRI, sous le pseudonyme de Victor. Il fut encore une fois victime d'une tentative d'assassinat en mai 1951. Il était considéré comme un "ennemi du peuple" par Enver Hoxha qui ne le cite pas moins de 175 fois dans ses oeuvres ; sa famille restée en Albanie a été féroceement persécutée. Avant de mourir, il avait pris contact avec des opposants albanais.

Roland Filiâtre (1900-1991)

Roland Filiâtre est mort. Il était né à Saint-Mandé le 15 septembre 1900, troisième d'une famille de dix enfants. Il quitta l'école à treize ans et exerça d'abord de petits métiers. La même année, il rejoignit les Jeunesses socialistes à La Garenne-Colombes. Pendant la Première Guerre mondiale, il anima le Comité des Jeunes pour la reprise des relations internationales, ce qui lui valut d'être arrêté en 1916 pour "intelligence avec l'ennemi" et de faire quatre mois de prison préventive à Versailles. A partir de 1917, partisan de la Révolution russe, il se prononça pour l'adhésion du PS à la IIIe Internationale et milita activement après le congrès de Tours. En même temps, il acquit à la fois sur le tas et dans des cours aux Arts et Métiers, une formation d'ouvrier électricien. Hostile à la "bolchevisation", arrêté une seconde fois en 1925, il quitta le PC en 1927, un peu avant l'exclusion de Treint. Il se maria en 1931 avec Yvonne Rouchy, alors couturière. Pendant plusieurs années, il se contenta d'une action syndicale mais revint à la politique après la manifestation unitaire du 12 février 1934, avec Yvonne, adhérant à la section socialiste de Conflans-Saint-Honorine où ils habitaient. Ils y rencontrèrent en septembre Yvan et Maria Craipeau qui les gagnèrent au "groupe bolchevik-léniniste" des trotskystes entrés dans la SFIO. Exclu le 17 décembre 1935, Filiâtre demeura pourtant à la SFIO : juste avant son exclusion à Conflans, il avait été admis dans la section de Maisons-Alfort, où il habitait désormais, et celle-ci refusa d'exclure une aussi précieuse recrue. Délégué au congrès de fondation du POI, il fut finalement exclu de la SFIO en janvier 1937. Entretemps, il avait été titularisé comme ouvrier d'Etat et affecté à l'atelier central de la Ville de Paris. Ce sont les Filiâtre qui découvrirent la disparition de Rudolf Klement qui avait été assassiné. Le *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier* affirme qu'il refusa en 1939 de rejoindre le PSOP, mais Yvan Craipeau assure dans *Rouge* du 3 octobre qu'il en fut membre avec la minorité du POI d'accord avec Trotsky. Mobilisé le 1er septembre 1939, Filiâtre milita à Nantes dans le groupe qui sortait *L'Étincelle*. Fait prisonnier à Dunkerque le 4 juin 1940, envoyé dans un stalag, il fut rapatrié en 1942 en raison de son état de santé. C'est de son lit d'hôpital au Val-de-Grâce qu'il prit en mains, dès son retour, la direction du travail politique des trotskystes français à l'intérieur de l'armée allemande. Arrêté par la Gestapo le 7 octobre 1943, sévèrement torturé, il fut déporté à Dachau puis à Buchenwald où son activité courageuse - relatée par David Rousset dans *Les Jours de Notre Mort* - lui valut le respect de nombre de ses camarades et la haine des staliniens qui le firent envoyer dans les mines de sel de Dora : il y survécut contre toute attente. Cadavre ambulante et reprit sa place au PCI qu'il quitta pourtant en 1948 pour "repenser" les bases de son action. A partir de 1954, il fut de nouveau actif à la Nouvelle Gauche, puis l'UGS et le PSU. Il lutta aussi victorieusement contre le cancer. C'était un formidable combattant et un homme de cœur.

Pierre Rimbert (1909-1991)

Pierre Rimbert est mort à Paris le 11 novembre 1991. Il était né **Carlo Torielli** à Bordighera (Italie) le 7 avril 1909. Fils d'émigrés, il devint ouvrier typographe, travailla à Marseille et Nice avant de "monter" à Paris. Militant à la CGTU et au PC, la critique virulente qu'il faisait de Staline et de la direction du PC et de leur politique "allemande" lui valut en 1932 d'être exclu du 8e rayon de la RP à la demande de Maurice Thorez. Il rejoignit alors la Ligue communiste, section française de l'Opposition de gauche internationale et devint un des dirigeants des Jeunesses léninistes. Mais il rompit dès le printemps 1933 avec "les trotskystes", préconisant de demeurer au PC et tentant d'animer un regroupement rival. Après une visite-constat de désaccord à L.Trotsky (*Œuvres*, II, pp. 161-168), à Royan, il rejoignit le "groupe juif" et fut avec lui parmi les animateurs de l'Union communiste. En 1934, il la quitta pour un groupe fractionnel du PC avec l'Autrichien Kurt Landau, l'Argentin Etchebéhère, opposants "de l'extérieur", et André Ferrat et G.Kagan qui étaient "à l'intérieur" et publia avec eux la revue *Que Faire ?* Il s'en sépara très vite pour adhérer à la SFIO, où il rejoignit, dès sa fondation en novembre 1935, la Gauche révolutionnaire de Marceau Pivert. Sous l'occupation, il publia *Libertés*. Il devait appartenir au comité directeur de la SFIO de 1942 à 1956 et à la CA de la fédération de la Seine de 1948 à 1958. Il milita au PSA, puis revint à la SFIO consacrant son activité à l'OURS, à des recherches économiques et à l'aide aux jeunes chercheurs. Il était pour tous un camarade compétent et fraternel.

SOCIALISME



ACTES DU COLLOQUE Victor SERGE

NUMEROS 226-227
JUILLET-
OCTOBRE 1991
Trente-huitième année

Le numéro
150 F

Abonnement annuel
800 F

Etranger
900 F

Abonnement de soutien
1000 F

Abonnement
jeunes travailleurs
étudiants,
pensionnés
400 F



Administration
et Rédaction:
Institut Emile Vandervelde,
13, Bd de l'Empereur
1000 Bruxelles

ORGANISE PAR
L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE
DE L'UNIVERSITE LIBRE
DE BRUXELLES
les 21, 22 et 23 mars 1991

AUX LECTEURS DES CAHIERS ET DES OEUVRES.

Le précédent numéro des *Cahiers Léon Trotsky* a paru avec six mois de retard - et nous ne nous en sommes pas excusés pour ne pas l'aggraver - et nos lecteurs attendent depuis plus de deux ans le volume IV des *OEuvres*, nouvelle série. Nous leur devons quelques explications.

Un peu d'histoire. L'entreprise de l'Institut reposait sur la bonne volonté et le profit qu'en tiraient, en vendant les *OEuvres*, trois organisations se réclamant du trotskysme en France. Nous nous sommes trouvés en 1989 devant une situation nouvelle. Deux de nos acheteurs avaient réduit massivement leurs achats. Le troisième maintenait une demande élevée mais avait laissé s'accumuler une dette, considérable pour nous, en ne nous réglant pas les *Cahiers* dûs et vendus depuis plus d'une année et, de plus, avait laissé entendre publiquement que l'Institut était son débiteur.

Dans ces conditions, nous ne pouvions nous laisser passer la corde au cou de l'argent d'une organisation dont nous aurions dépendu. Nous avons décidé de nous lancer dans un nouveau mode de fabrication qui nous permettrait de tirer pour les organisations le nombre d'exemplaires qu'elles nous paieraient, ce qui préservait notre indépendance. Cela demandait études, investissements (notamment l'achat d'un scanner pour les volumes d'*OEuvres* déjà dactylographiés) et un dévouement militant associé à une compétence technique que nous avions avec Paule Gautier. Tout était en place pour continuer sans accroc les *Cahiers* au mois d'avril dernier (le numéro qui a paru en décembre était prêt) et pour le redémarrage des *OEuvres* quand notre collaboratrice a eu les premières alarmes pour sa santé.

Tout a été interrompu, mais il a fallu six mois pour que les médecins, Paule et par conséquent nous, comprenions que Paule ne pourrait plus remplir cette tâche et qu'il était vain d'attendre une guérison totale, un travail sur les *OEuvres* et une reprise de son activité antérieure pour la revue. Nous avons assuré la suite des *Cahiers* et espérons publier encore deux numéros - prêts sur le papier - d'ici juillet, pour rattraper notre retard. En ce qui concerne les *OEuvres* (volumes IV à X prêts sur le papier), nous cherchons une solution. Nous déclinons les leçons de ceux qui ont vu dans l'oeuvre de Trotsky un moyen de se faire de l'argent, puis de faire pression sur nous, mais nous sollicitons conseils et appuis des amis.

**Bureau de l'Institut Léon Trotsky,
rédaction des *Cahiers Léon Trotsky*.**

CET OUVRAGE A ÉTÉ

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART & C^o A



EN FÉVRIER 1992
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDÈCHE

DÉPÔT LÉGAL : Février 1992

N° 5485. Imprimé en France

OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IV^e Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des *Œuvres* en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky (Gautier - C.L.T. : 63 rue Thiers 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis, Paris (10^e) et de la Brèche, 9 rue de Tunis, Paris (11^e).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 70 F

Cahiers Léon Trotsky □ **Institut Léon Trotsky**